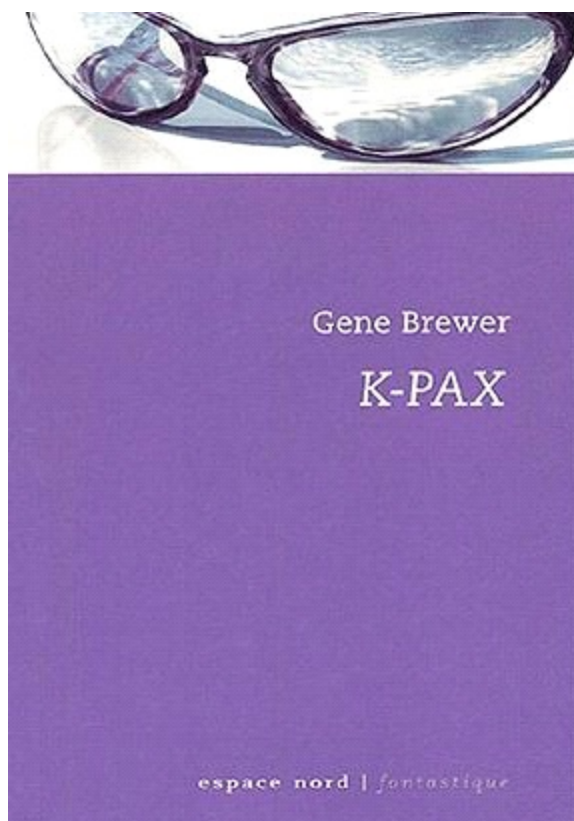




Gene Brewer

K-PAX

espace nord | fantastique



GENE BREWER

K-PAX :

L'HOMME QUI VIENT DE LOIN

Traduit de l'américain par Hélène Prouteau

L'Archipel

Un patient traité avec succès,

c'est comme une partie de soi-même

qui nous est révélée.

Sylvano Arieti

Prologue

En avril 1990, j'ai reçu un appel du Dr William Siegel du Long Island Psychiatric Hospital. Bill est un vieil ami et un éminent collègue. En l'occurrence, il s'agissait d'un appel professionnel.

Bill traitait un patient hospitalisé depuis plusieurs mois. Le patient avait une trentaine d'années ; les policiers de New York l'avaient découvert, penché sur la victime d'une agression au terminal des bus de Port Authority, à Manhattan. D'après leur rapport, ses réponses à leurs questions étaient « bizarres ». Ils l'avaient donc arrêté puis envoyé à Bellevue Hospital.

Bien qu'il fût assez maigre, l'examen médical n'avait révélé aucune anomalie organique, la pensée était cohérente, pas d'aphasie ou d'hallucinations auditives, à première vue il paraissait normal. Il était cependant la proie d'un étrange fantasme : il se prenait pour un habitant d'une autre planète. Après quelques jours d'observation, on le conduisit à l'hôpital de Long Island où il passa quatre mois.

Bill ne put pas faire grand-chose pour lui. Bien qu'il se montrât alerte et coopératif pendant toutes les phases des différents traitements, le patient ne réagissait pas aux drogues les plus puissantes. Il s'obstinait à prétendre qu'il était un visiteur en provenance de « K-PAX ». Pire, il finit par convaincre de sa provenance extra-terrestre bon nombre des malades qui l'entouraient. Des membres du personnel commençaient même à lui prêter une certaine attention.

Sachant que les fantasmes en tous genres étaient une de mes spécialités, Bill me demanda de me charger de cet individu.

Cela tombait très mal. Directeur suppléant du Manhattan Psychiatric Institute, j'étais débordé de travail et, depuis le mois de janvier, je traitais de moins en moins de malades. Mais ce cas m'intéressait, et par ailleurs j'étais redevable à Bill d'un ou deux services. Je lui demandai donc de m'envoyer une copie du dossier de ce garçon.

Je reçus le dossier alors que j'étais encore plongé dans des tâches administratives, et le découvris quelques jours plus tard sous une pile de paperasse sur mon bureau. Fatigué à l'avance à l'idée de traiter un nouveau patient, je le parcourus néanmoins. Il racontait une histoire qui sortait de l'ordinaire. Bien que notre « homme de l'espace » fût assez lucide, cohérent, conscient du temps et de l'endroit où il évoluait, il était incapable de donner des informations crédibles sur ses origines et son milieu social. En bref, non seulement il vivait dans son fantasme, mais il était totalement amnésique ! J'appelai Bill et lui demandai de transférer dans mon hôpital cet homme qui n'avait pas de nom – et s'attribuait celui de « prot » – écrit en lettres minuscules.

Il arriva début mai. Notre premier entretien eut lieu le mercredi suivant, la semaine même où je devais me consacrer à la préparation de ma conférence, à l'université de Columbia, sur « les principes de la psychiatrie ». Ensuite, nous nous vîmes régulièrement pendant plusieurs mois. Je me pris d'une grande curiosité et d'une grande estime pour ce patient, comme ce récit, je l'espère, en témoignera.

Bien que certains de ces entretiens aient été rapportés dans des revues scientifiques, j'ai écrit ce livre non seulement parce qu'il peut intéresser le public, mais aussi, en paraphrasant le Dr Arieti, en témoignage de ce que « prot » m'a appris sur moi-même.

Quand on me l’amena dans mon cabinet, il me donna l’impression d’un athlète – un joueur de football ou un boxeur. Les cheveux épais et noir corbeau, il était un peu en dessous de la taille moyenne, râblé et le teint mat. Il portait des pantalons en velours, une chemise en jean et des espadrilles. Au cours de nos premières rencontres, je n’ai pas vu ses yeux : malgré un éclairage assez tamisé, il ne quittait jamais ses lunettes noires.

Je le priai de s’asseoir et il s’exécuta sans un mot. Son comportement était paisible, son pas léger et bien coordonné. Il semblait détendu. Je renvoyai les garçons de salle.

J’ouvris son dossier et écrivis la date sur un carnet jaune. Il m’observait avec attention et réprima un sourire. Je lui demandai si tout allait bien, s’il désirait quelque chose. Il me surprit en demandant une pomme. Sa voix était douce, mais claire, sans trace d’aucun accent régional ou étranger. Je sonnai notre infirmière en chef, Betty McAllister, et lui demandai de me trouver une pomme dans les cuisines.

En attendant son retour, je passai en revue son dossier médical : d’après notre chef de clinique, le Dr Chakraborty, la température, le pouls, la pression sanguine, les analyses de sang et l’électro-encéphalogramme étaient parfaitement normaux. Aucun problème dentaire. Normaux, les examens du système nerveux (force des muscles, coordination, réflexes, tonicité). Discrimination droite-gauche normale. Aucun problème d’acuité visuelle, d’audition, de reconnaissance du chaud et du froid, du toucher, bonne description d’images, bonne copie de dessins. Aucune difficulté pour résoudre des puzzles et des problèmes complexes.

Le patient était vif, observateur, logique et, à l’exception de son fantasme et de son amnésie, apparemment sain.

Betty arriva avec deux grosses pommes. Elle me jeta un coup d’œil ; je hochai la tête et elle les offrit au patient sur un petit plateau.

— Des Starking, s’exclama-t-il, celles que je préfère.

Il nous proposa d’y goûter, mais nous déclinâmes l’offre, et il mordit dans une pomme à pleines dents. Je renvoyai mon assistante et regardai prot dévorer les fruits. Je n’avais jamais vu quelqu’un prendre autant de plaisir à ce qu’il faisait ; il mangea tout, y compris les pépins. Quand il eut terminé, il dit : « Merci, merci beaucoup », et attendit, les mains posées sur les genoux comme un petit garçon bien sage.

Les entretiens psychiatriques ne sont normalement pas enregistrés, sauf au MPI car on s’en sert pour l’enseignement et la recherche. Ce qui suit est la transcription de cette première séance, avec quelques observations de ma part ajoutées après coup.

— Pouvez-vous me dire votre nom ?

— Oui.

Humour ou réponse naïve ?

— Comment vous appelez-vous ?

— Prot.

C'était un O fermé comme dans « Paule » et non un O ouvert comme dans « Tom ».

— Est-ce votre prénom ou votre nom ?

— Je n'ai qu'un seul nom : prot.

— Savez-vous où vous êtes, monsieur prot ?

— Prot, juste prot. Oui, bien sûr, je suis au Manhattan Psychiatric Institute.

— Bien. Vous savez qui je suis ?

— Un psychiatre, je suppose.

— Exact. Je suis le docteur Brewer. Quel jour sommes-nous ?

— Ah ! Vous êtes le directeur suppléant. Mercredi.

— Quelle année ?

— 1990.

— Combien de doigts voyez-vous là ?

— Trois.

— Parfait. Et maintenant, monsieur... excusez-moi... prot, savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

— Bien sûr : vous me prenez pour un fou.

— Je préfère le terme de « malade ». Croyez-vous que vous soyez malade ?

— Non, mais j'ai un peu le mal du pays.

— D'où êtes-vous originaire ?

— K-PAX.

— Kaypacks ?

— K, trait d’union, P, A, X. K-PAX.

— Avec un K majuscule ?

— En lettres capitales.

— Ah, K-PAX. C’est une île ?

Il sourit, visiblement conscient que je savais déjà d’où il prétendait arriver, mais il dit simplement :

— K-PAX est une planète. Ne vous inquiétez pas, je n’ai pas l’intention de jaillir de votre poitrine !

Je souris.

— Je n’étais pas inquiet. Où se trouve K-PAX ?

Il poussa un soupir désabusé et secoua la tête.

— À environ sept mille années-lumière d’ici, dans ce que vous appelez la constellation Lyra.

Je devais rapidement me rendre compte que prot mettait des majuscules aux planètes, étoiles, etc., mais pas aux noms de personnes ou d’institutions. J’ai donc choisi dans ce livre d’adopter son point de vue quand je rapporte ses propos.

— Comment êtes-vous arrivé sur Terre ?

— C’est assez difficile à expliquer...

Je notai sur mon carnet qu’à ma grande surprise, et bien que nous n’ayons passé que quelques minutes ensemble, la condescendance de ce patient commençait à m’exaspérer.

— Mettez-moi à l’épreuve, prot.

— Il s’agit de maîtriser l’énergie de la lumière. Cela peut vous sembler difficile à croire, mais on opère avec des miroirs.

Ma première réaction fut qu’il se fichait de moi. Je trouvai la plaisanterie assez drôle.

— Vous voyagez à la vitesse de la lumière ?

— Oh ! Non, bien plus vite : si elle n’était multipliée par des multiples de C, je serais âgé d’au moins sept mille ans.

Je grimaçai un sourire forcé.

— Très intéressant. Mais d’après Einstein, rien ne peut voyager plus vite que la lumière, c’est-à-dire 300 000 kilomètres par seconde, si mes souvenirs sont exacts.

— Vous n’avez rien compris à Einstein. Il a dit que rien ne peut accélérer sa vitesse jusqu’à atteindre celle de la lumière sans que sa masse ne devienne infinie. Einstein n’a rien dit sur les entités qui voyageaient déjà à la vitesse de la lumière, ou à des vitesses supérieures.

— Mais si votre masse devient infinie quand vous...

Ses deux pieds atterrirent sur mon bureau.

— Reprenons, docteur brewer – vous permettez que je vous appelle gene ? Si cela était exact, alors les photons eux-mêmes auraient une masse infinie, non ? Et à des vitesses de tachyons...

— De tachyons ?

— Les entités qui voyagent plus vite que la lumière s’appellent des tachyons. Vous pouvez vérifier.

— Merci. Je n’y manquerai pas.

Sur la bande, ma réponse trahit une certaine irritation. Je me souviens de cette surprenante faculté qu’il avait de m’agacer.

— Si je comprends bien, vous n’êtes donc pas arrivé sur Terre dans un vaisseau spatial, mais vous avez « chevauché » un rayon de lumière ?

— Si vous voulez.

— Combien de temps cela vous a-t-il pris pour atteindre notre planète ?

— Pas de temps du tout. Les tachyons voyagent plus vite que la lumière et donc ils remontent le temps. Mais le temps passe pour le voyageur, bien sûr, qui est plus vieux à l’arrivée qu’au départ.

— Depuis combien de temps êtes-vous sur Terre ?

— Quatre ans et neuf mois. De vos années, bien sûr.

— Et quel âge avez-vous ? Pour nous, j’entends.

— Trois cent cinquante.

— Vous avez trois cent cinquante ans ?

— Oui.

— Très bien. Parlez-moi un peu de vous.

Bien que parfaitement conscient de l’invraisemblance de son histoire, je me conformai aux pratiques psychiatriques qui veulent que l’on adopte la logique d’un amnésique pour le pousser dans ses retranchements... dans l’espoir, bien sûr, d’obtenir des informations sur ses véritables origines.

— Vous voulez dire avant que j’arrive sur terre ou...

— Commençons par le commencement : comment vous a-t-on choisi pour être envoyé ici ?

Large sourire du patient, assez amical et peut-être même ingénu. Mais, plutôt que d’affronter son sourire de « chat du Cheshire », je me surpris à plonger le nez dans son dossier.

— Choisir est un concept humain, dit-il.

Je levai le nez. Il se grattait le menton et fixait le plafond, s’efforçant de trouver les mots adéquats pour exprimer des concepts complexes difficilement accessibles à un être aussi ordinaire que moi. Et voilà ce que cela donna :

— Je voulais venir et me voici.

— Tous ceux qui veulent venir sur Terre peuvent s’y rendre ?

— Tous les habitants de K-PAX. Et d’un certain nombre d’autres planètes, bien sûr.

— Êtes-vous venu seul ?

— Oui.

— Pourquoi ce désir de venir sur Terre ?

— Pure curiosité. Vue et entendue depuis l’espace, la TERRE est un endroit assez vivant. Et c’est une PLANÈTE de classe III-B.

— C’est-à-dire ?

— Stade d’évolution élémentaire à l’avenir incertain.

— Je vois. Vous étiez déjà venu chez nous ?

— Oui, de nombreuses fois.

— La première fois, c’était quand ?

— En 1963 – votre calendrier.

— D’autres habitants de K-PAX nous ont-ils déjà rendu visite ?

— Non. Je suis le premier.

— Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Disons que, dans le cas contraire, bon nombre de gens seraient assez consternés.

— Ah bon ?

— Je vous expliquerai ça une autre fois. Si cela ne vous dérange pas, je préférerais que nous parlions de vous.

— Comme vous voulez.

— Bien. Vous êtes-vous déjà rendu ailleurs ? Je veux dire dans l'univers.

— J'ai visité soixante-quatre planètes de notre GALAXIE.

— Et sur combien d'entre elles avez-vous rencontré la vie ?

— Sur toutes, bien sûr. Les planètes stériles ne m'intéressent pas. Remarquez, il y a des gens qui sont passionnés par les rochers, la météorologie et...

— Soixante-quatre planètes avec une vie intelligente ?

— Toute vie est intelligente.

— Combien d'entre elles sont habitées par des êtres humains, comme nous ?

— La TERRE est la seule que j'aie visitée jusqu'à présent qui contienne l'espèce *homo sapiens*. Mais nous savons qu'il en existe d'autres ici et là.

— Avec une vie intelligente ?

— Non, avec une vie humaine. Les planètes qui abritent la vie sont des millions, peut-être des milliards. Bien sûr, nous ne les avons pas toutes visitées, il s'agit d'une estimation approximative.

— Quand vous dites « nous », vous voulez dire les habitants de K-PAX ?

— Les K-PAXIENS, les NOLLIENS, les FLORIENS...

— Vous voulez parler des différentes races de votre planète ?

— Non, il s'agit d'habitants d'autres mondes.

La plupart des gens qui vivent dans un monde illusoire se troublent et bégayent quand ils essaient de répondre de façon cohérente à des questions complexes. Ce patient était non seulement très bien renseigné sur un large éventail de sujets ardu, mais aussi suffisamment sûr de ses connaissances pour élaborer une histoire cohérente. Je notai qu'il s'agissait peut-être d'un scientifique, d'un astronome ou d'un physicien, et je me promis de mesurer ses connaissances dans ces deux matières. Pour le moment, j'essayais de trouver des indices permettant de cerner son identité.

— Revenons un peu en arrière, si vous le voulez bien. J’aimerais que vous me parliez plus en détail de K-PAX.

— Volontiers, K-PAX est un peu plus grande que votre PLANÈTE, à peu près de la taille de NEPTUNE. C’est un monde magnifique. La TERRE est pleine de contrastes et de nuances, mais K-PAX est aussi très jolie, surtout quand K-mon et K-ril sont en conjonction.

— Qu’est-ce que K-mon et K-ril ?

— Nos deux soleils, que vous appelez Agape et Satori. L’un est beaucoup plus grand que le vôtre, l’autre est plus petit, mais les deux sont plus éloignés de notre planète que votre soleil de la terre. K-mon est rouge et K-ril est bleu. Seulement, vu notre modèle orbital plus grand que le vôtre, nous connaissons de grandes périodes de lumière et d’obscurité et moins de variations que vous. La plus grande partie du temps, la lumière qui éclaire K-PAX ressemble à votre crépuscule. Ici, une des premières choses qui frappe un visiteur de l’espace, c’est l’intensité de la lumière.

— Ce qui explique vos lunettes noires ?

— Oui.

— J’aimerais clarifier un point.

— Oui ?

— Il me semble me rappeler que vous êtes sur Terre depuis quatre ans et quelques mois.

— Neuf.

— Oui, neuf. J’aimerais que vous me précisiez où vous avez vécu exactement pendant ces quatre ou cinq ans.

— Partout.

— Partout ?

— J’ai fait le tour de la terre.

— Je vois. Et par quel pays avez-vous commencé ?

— Le Zaïre.

— Pourquoi le Zaïre ? C’est bien en Afrique, le Zaïre ?

— Il se trouve qu’à cette époque, ce pays était orienté vers K-PAX.

— Ah. Et vous y êtes resté combien de temps ?

— Environ deux semaines. Ce qui m’a permis de rencontrer les gens, de me familiariser avec le pays. Très beau, surtout les oiseaux.

— Mmm... et ils parlent quelle langue, au Zaïre ?

— Vous voulez dire les humains ?

— Oui.

— En plus des quatre langues officielles et du français, il existe un nombre impressionnant de dialectes.

— Dites-moi quelque chose en zaïrois, n’importe quel dialecte fera l’affaire.

— Volontiers. Ma-ma kotta rampoon.

— Ce qui signifie ?

— Votre mère est un gorille.

— Merci.

— À votre service.

— Et après le Zaïre, où êtes-vous allé ?

— Dans toute l’Afrique. Puis en Europe, en Asie, en Australie, sur le continent Antarctique, et j’ai terminé par les Amériques.

— Combien de pays avez-vous visité ?

— Tous sauf le Canada de l’est, le Groenland et l’Islande, mes prochaines destinations.

— Ça représente... euh... une centaine de pays ?

— Maintenant je suis plus près de cent cinquante. Ça augmente sans arrêt.

— Et vous parlez toutes ces langues ?

— Suffisamment pour pouvoir me débrouiller.

— Comment voyagez-vous ? On ne vous a pas arrêté aux frontières ?

— Je vous l’ai déjà expliqué. C’est pourtant pas difficile à comprendre !

— Vous voulez dire que vous avez voyagé avec des miroirs ?

— Exactement.

— Cela prend combien de temps pour aller d'un pays à un autre à la vitesse de la lumière... ou... bon... en utilisant les multiples dont vous avez parlé ?

— C'est instantané.

— Est-ce que votre père aime voyager ?

Je détectai une brève hésitation, mais pas de réaction de prot à la mention inattendue de son père.

— J'imagine. La plupart des K-PAXIENS voyagent.

— Mais lui, est-ce qu'il voyage ? Quelle est sa profession ?

— Il ne travaille pas.

— Et votre mère ?

— Oui ?

— Est-ce qu'elle travaille ?

— Non.

— Ils sont tous les deux à la retraite ?

— À la retraite de quoi ?

— Du métier qu'ils exerçaient pour gagner leur vie. Quel âge ont-ils ?

— Ils approchent des six cents ans.

— Donc ils ne travaillent plus.

— Ils n'ont jamais travaillé.

Apparemment, le patient considérait ses parents comme des bons à rien, et il en parlait en des termes qui laissaient supposer qu'il avait des griefs contre eux ; peut-être même haïssait-il non seulement son père (assez courant), mais aussi sa mère (relativement rare). Il poursuivit :

— Personne ne « travaille » sur K-PAX. C'est un concept humain.

— Personne ne fait jamais rien ?

— Quand on s'intéresse à ce qu'on fait, on ne considère pas cela comme du travail.

Large sourire.

— En ce moment, je ne pense pas que vous travailliez.

J'ignorai ce commentaire plein de suffisance.

— Nous reprendrons cette conversation au sujet de vos parents plus tard, d'accord ?

— Comme vous voulez.

— Bien. J'aimerais tirer deux ou trois choses au clair avant de poursuivre.

— Je vous écoute.

— Comment expliquez-vous que, pour un visiteur de l'espace, vous ressembliez autant à un habitant de la Terre ?

— Pourquoi une bulle de savon est-elle ronde ?

— Je l'ignore.

— Pour une personne cultivée, vous avez bien des lacunes, hein gene ? Une bulle de savon est ronde parce que c'est la configuration énergétique la plus efficace. Et voilà pourquoi de nombreux êtres dans l'univers nous ressemblent.

— Je vois. Vous avez signalé tout à l'heure que « la Terre apparaît comme une planète particulièrement vivante, vue de l'espace ». Qu'entendez-vous par là ?

— Vos ondes radiophoniques et télévisuelles s'élancent de la terre dans toutes les directions. La galaxie vous regarde et vous écoute en permanence.

— Mais ces ondes voyagent à la vitesse de la lumière, non ? Elles ne peuvent pas avoir déjà rejoint K-PAX.

Nouveau soupir.

— Ignorez-vous qu'une partie de l'énergie passe à des harmoniques plus élevées ? C'est ce principe même qui permet la transmission à la vitesse de la lumière. Avez-vous étudié la physique ?

Je me souvins brusquement d'un professeur de physique au lycée qui avait sans grand succès essayé de me faire comprendre ce genre de principe. Je ressentis aussi le besoin de fumer une cigarette, alors que je ne fumais plus depuis des années.

— Je vous crois sur parole, monsieur... euh... prot. Encore une chose – pourquoi voyagez-vous seul dans l'univers ?

— Cela vous déplairait-il si vous en aviez la possibilité ?

— Peut-être. Je ne sais pas. Mais vous, pourquoi préférez-vous voyager seul ?

— C'est une raison suffisante pour penser que je suis mentalement dérangé ?

— Pas du tout. Mais vous parvenez à résister ? Quatre ans et huit mois livré à vous-même dans l'espace...

— Non. Je ne suis pas resté dans l'espace si longtemps. Mais je suis ici depuis quatre ans et neuf mois.

— Combien de temps dans l'espace ?

— J'ai vieilli d'environ sept mois. Vos mois.

— Depuis tout ce temps, un interlocuteur ne vous a jamais manqué ?

— Non.

Je notai : « Le patient n'aime personne ? »

— Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ?

Il secoua la tête.

— Gene, vous ne comprenez rien. Pendant le voyage, j'ai vieilli de sept mois, unités terriennes, mais d'un point de vue subjectif cela n'a duré qu'un instant. À des vitesses supérieures à la lumière, le temps est faussé. En d'autres termes...

Il m'agaçait et je commis l'erreur grossière de ne pas le laisser poursuivre.

— À propos de temps, celui qui nous est alloué touche à sa fin. Et si nous reprenions cette conversation la semaine prochaine ?

— Comme vous voulez.

— Bien. Je vais appeler M. Kowalski et M. Jensen qui vous raccompagneront à votre salle.

— Je connais le chemin.

— Oui, mais je préférerais tout de même qu'ils vous raccompagnent : la routine hospitalière, j'espère que vous comprenez.

— Tout à fait.

— Merci.

Les garçons de salle arrivèrent et le patient les suivit après m'avoir adressé un signe de tête hautain. Je m'aperçus que je suais à grosses gouttes et, après avoir arrêté le magnétophone, je me promis de vérifier le thermostat.

Je ré-enroulai la bande et recopiai mes notes pour son dossier où je fis mention de mon déplaisir devant ses manières arrogantes, puis je rangeai le brouillon dans un autre bureau déjà rempli de documents de ce genre. Enfin je réécoutai une partie de la bande et notai que son langage ne portait pas trace d'accent ni d'expressions dialectales. Bizarrement, réécouter sa voix douce m'était assez agréable, c'était plutôt son attitude qui me contrariait. Pas vraiment arrogante... je pris conscience des causes de mon malaise : ce sourire en biais, sûr de lui, ironique, me rappelait mon père.

Mon père exerçait la médecine dans une petite ville. Les seuls moments de détente qu'il s'accordait – en dehors des samedis après-midi où il s'étendait sur un sofa les yeux fermés pour écouter les retransmissions du Metropolitan Opera –, c'était à l'heure du dîner.

Là, tout en buvant son verre de vin rituel, il nous racontait, à sa manière désinvolte, plus que nous aurions aimé en savoir sur les pépins et les infarctus de la journée. Ensuite il retournait à l'hôpital ou passait quelques coups de fil. Et, à moins que je ne trouve une bonne excuse, il m'emménait avec lui, supposant à tort que j'appréciais autant que lui les sons et les odeurs délétères, les saignements et les vomissements. C'est cette insensibilité et cette arrogance que je haïssais chez mon père, et qui m'avaient tellement gêné au cours de cette première rencontre avec l'homme qui se faisait appeler prot.

Comme chaque fois qu'il m'arrivait quelque chose de ce genre, je me promis de laisser ma vie privée à la porte de mon cabinet.

Ce soir-là, dans le train qui me ramenait chez moi, je réfléchis, comme cela m'arrivait parfois en présence d'un cas compliqué et inhabituel, à l'esprit humain et à son fonctionnement. Par exemple, mon nouveau patient, ou bien Russell, notre Christ en résidence : des milliers de personnes de ce genre vivent dans des mondes bien à eux, des royaumes tout aussi réels à leurs yeux que notre vision des choses. Est-ce si difficile à comprendre ? Le lecteur de ce récit a certainement déjà été « captivé » par un film ou un roman. Les rêves, même éveillés, semblent souvent très réels au moment où on les vit, tout comme les événements dont on se souvient sous hypnose. Dans de telles occasions, qui vous dira ce qu'est la réalité ?

Il est assez remarquable de constater ce que peuvent accomplir les personnes souffrant de graves désordres mentaux dans les limites de leurs mondes illusoires. Les savants « idiots » en sont un exemple.

Incapables de fonctionner à l'intérieur de notre société, ils se retirent dans des replis de l'intelligence qui restent inaccessibles à la plupart d'entre nous. Ils sont capables d'exploits – en calcul mental, en musique – que les autres ne peuvent même pas entrevoir. Dans notre compréhension du fonctionnement de l'esprit humain – comment apprend-il, comment se souvient-il, comment pense-t-il ? – nous n'en sommes qu'aux balbutiements.

Qui sommes-nous vraiment ? Si le cerveau d'Einstein était transplanté dans le corps de Wagner, ce nouvel individu serait-il encore Einstein ? Mieux : opérez une commutation entre une moitié du cerveau d'Einstein et une moitié du cerveau de Wagner. Vous obtiendrez deux personnes : laquelle

sera Einstein et laquelle Wagner ? Chaque individu développera-t-il une personnalité différente ? À moins qu'ils ne soient tous les deux la même personne !

Et dans le cas du syndrome des personnalités multiples, laquelle des différentes « identités » se rapproche le plus de la personne en question ? À moins que l'individu ne soit chaque fois une personne vraiment différente ? Pris à des moments différents, ne sommes-nous pas tous des personnes différentes ? Cela expliquerait-il nos changements d'« humeur » ? Quand nous voyons quelqu'un parler tout seul, à qui parle-t-il ? Avez-vous déjà entendu une personne vous dire : « Je suis hors de moi » ? Ou bien : « Tu n'es pas l'homme que j'ai épousé » ! Et comment juger le pasteur tonnante en chaire, à la vie sexuelle clandestine ? Sommes-nous tous des Dr Jekyll et des Mr Hyde ?

Et que dire des lésions cervicales – la « vraie » personne a-t-elle disparu ? Ou bien la lésion équivaut-elle à déchirer le coin d'un billet de vingt dollars ?

Et que se passe-t-il dans le cerveau quand on acquiert de nouvelles informations ? Devient-on différent pour autant ? Sommes-nous différent de la personne que nous étions quand nous étions enfant ?

Qui serons-nous demain ?

Je me promis d'insister, au cours du prochain entretien, sur la vie imaginaire de prot et sur sa planète, dans l'espoir de lever un peu le voile sur ses origines terrestres – à savoir sa provenance géographique, son métier, son nom – afin de parvenir à retrouver sa famille et ses amis. On calmerait ainsi les inquiétudes de ses proches sur sa santé, ses allées et venues, et l'on comprendrait les causes de cette affabulation bizarre. Je ressentis le petit chatouillement qui venait me taquiner chaque fois que j'étais confronté à un cas intéressant laissant le champ libre à toutes sortes d'hypothèses. Qui était cet homme ? Quel genre d'idées bizarres lui remplissaient la tête ? Serait-on capable de le ramener sur Terre ?

J'ai toujours essayé de donner à mon cabinet une atmosphère aussi agréable que possible : murs pastel, paysages à l'aquarelle, éclairage indirect. Il n'y a pas de divan : mon patient et moi sommes assis l'un en face de l'autre dans des fauteuils confortables. Une pendule est discrètement accrochée à un mur, hors de la vue du patient.

Avant d'attaquer mon deuxième entretien avec prot, je relus la transcription des notes de l'entretien précédent, que Mme Trexler m'avait préparée. Mme Trexler est ici depuis toujours et, de l'avis de tout le monde, le vrai directeur, c'est elle. « Fou, à lier », commenta-t-elle en jetant le texte tapé sur mon bureau.

J'avais vérifié le mot « tachyon » dans le dictionnaire et découvert qu'il s'agissait bien, comme prot l'avait indiqué, d'entités se déplaçant plus vite que la lumière. Celles-ci sont cependant purement théoriques et aucune preuve n'est venue étayer leur existence. J'avais également tenté de vérifier la phrase en « zaïrois », mais n'avais pu trouver personne parlant un des deux cent et quelques dialectes du pays. Bien que parfaitement cohérente, l'histoire du patient n'en demeurait pas moins assez problématique.

En psychanalyse, on essaie d'entrer dans l'univers du malade, de gagner sa confiance afin de mettre à jour son reliquat de réalité, son résidu de pensées normales. Mais cet homme n'avait apparemment aucune prise directe sur le réel. Ses prétendus voyages offraient bien un exemple d'expériences tangibles, sauf qu'il avait très bien pu emmagasiner des connaissances à la bibliothèque ou regarder des documentaires.

J'étais encore en train de me demander comment m'introduire dans la psyché de prot quand on l'amena dans mon cabinet.

Il portait les mêmes pantalons de velours bleu, des lunettes noires, et arborait le sourire familial qui avait cessé de m'impressionner – il s'agissait de mon problème et non du sien. Avant de commencer, il demanda quelques bananes et m'en offrit une. Je refusai et attendis qu'il eut fini de les dévorer, avec la peau.

— À eux seuls, vos produits agricoles valent le détour, dit-il.

Nous parlâmes des fruits quelques minutes. Il me rappela par exemple que leur odeur et leur goût caractéristiques sont dus à la présence de composés chimiques connus sous le nom d'esters. Puis nous sommes rapidement revenus au précédent entretien. Il réitéra qu'il était arrivé sur la Terre quatre années et neuf mois auparavant, qu'il avait voyagé sur un rayon de lumière, etc... Puis j'appris que K-PAX était entourée de neuf lunes pourpres.

— Votre planète doit être un endroit très romantique, dis-je pour le provoquer.

À ce stade de la conversation, il me fit ce qu'aucun de mes patients ne m'avait jamais fait en trente

ans d'exercice de la psychanalyse : il tira un crayon et un petit carnet de notes de la poche de sa chemise et commença à prendre des notes de son côté ! Amusé, je lui demandai ce qu'il avait noté. Il répliqua qu'il avait songé à quelque chose qu'il voulait consigner dans son rapport. Je l'interrogeai sur la nature de ce rapport. Il me répondit qu'il avait pour habitude d'y décrire les différents endroits qu'il avait visités dans la galaxie, et les différentes personnes qu'il y avait rencontrées. Apparemment, le patient examinait le médecin ! Ce fut à mon tour de sourire.

Il avait excité ma curiosité, mais, ne voulant pas l'inhiber dans ses activités, je m'abstins de lui demander de me montrer ce qu'il avait écrit et l'orientai sur son enfance à K-PAX (c'est-à-dire la Terre).

— La région où je suis né, commença-t-il... À propos, nous naissons à K-PAX, tout comme vous, et le procédé est à peu près le même qu'ici sauf que... nous y reviendrons plus tard...

— Pourquoi pas maintenant ?

Il marqua un temps d'arrêt. Le petit sourire avait disparu.

— Si vous voulez. Notre anatomie est très semblable à la vôtre, vous vous en êtes aperçu lors des examens médicaux. La physiologie n'est pas très différente non plus, mais, contrairement à ce qui se passe sur terre, le processus de reproduction est assez déplaisant.

— Pourquoi cela ?

— Il s'agit d'une épreuve pénible.

J'entrevois enfin une faille : monsieur prot souffrait vraisemblablement d'un dysfonctionnement sexuel ou d'une terreur quelconque. Je m'engouffrai dans la brèche.

— La douleur est-elle associée à l'acte lui-même, à l'éjaculation ou à l'obtention de l'érection ?

— À l'ensemble du processus. Alors que, sur TERRE, ces activités vous procurent des sensations agréables, pour nous l'effet est totalement contraire. Cela s'applique à la fois aux hommes et aux femmes de notre espèce, ainsi d'ailleurs qu'à la plupart des êtres de la galaxie.

— Pourriez-vous trouver des comparaisons à cette sensation qui me permettraient de mieux la comprendre ? Cela ressemble-t-il à un mal de dents ou alors...

— L'image qui me vient à l'esprit est celle de gonades prises dans un étau, sauf que la sensation envahit tout le corps. Sur K-PAX la douleur est plus diffuse, ce qui ne fait qu'aggraver les choses. Elle est associée à un genre de nausée et à une odeur désagréable. L'orgasme s'apparente à un coup de pied dans le ventre et à une chute dans de la merde de mot.

— Vous avez bien dit de la merde de mot ? Qu'est-ce que c'est qu'un mot ?

— Un animal dans le genre de votre mouffette, mais beaucoup plus efficace.

— Je vois.

Je me mis à rire, ce qui était impardonnable de ma part, mais cette image, associée avec les lunettes noires de mon patient brusquement sérieux comme un pape... il fallait le voir pour le croire.

Il m'adressa un large sourire, comprenant sans doute ma surprise.

Je parvins à reprendre mon sérieux et poursuivis.

— Et vous dites que c'est la même chose pour les femmes ?

— Exactement la même chose. Vous imaginez bien que les femmes, sur K-PAX, ne sont pas très portées sur l'orgasme.

— Si cette expérience est si déplaisante, comment vous reproduisez-vous ?

— Comme vos porcs-épics : en prenant beaucoup de précautions. Inutile de vous dire que, pour nous, la surpopulation n'est pas un problème.

— Et vous n'avez jamais songé à l'implantation chirurgicale ?

— Vous accordez beaucoup trop d'importance à ce phénomène. Vous devez garder à l'esprit que l'espérance de vie des membres de notre espèce est d'un millier de vos années. La reproduction nous préoccupe assez peu.

— Je vois. Très bien. Revenons à votre enfance, parlez-moi de votre éducation. Comment se comportaient vos parents ?

— C'est assez difficile à expliquer. La vie sur K-PAX est assez différente de la vie sur TERRE. Si vous voulez comprendre d'où je viens, il faut que je vous parle de notre évolution.

Là, il s'arrêta, s'interrogeant visiblement sur l'intérêt, pour moi, du sujet qu'il allait développer. Je l'encourageai à poursuivre.

— Bien. Commençons par le commencement. La vie sur K-PAX est beaucoup plus ancienne que sur TERRE où elle est apparue il y a environ 4 milliards d'années. L'homo sapiens, lui, est apparu sur votre planète depuis quelques dizaines de milliers d'années. Sur K-PAX, la vie a commencé il y a environ 9 milliards de vos années, alors que votre planète n'était encore qu'une boule de gaz diffus. Nos propres espèces existent depuis 5 milliards de ces années, c'est-à-dire depuis infiniment plus longtemps que vos bactéries. De plus, l'évolution a suivi un cours différent. Comme nous avons très peu d'eau – nous ne possédons aucun océan, pas de lacs ni de rivières –, la vie a donc commencé sur terre, ou plus précisément sous terre. Votre espèce a évolué à partir des poissons tandis que nos ancêtres ressemblaient davantage à vos vers.

— Et pourtant vous avez abouti à un résultat similaire au nôtre.

— Il me semble vous en avoir expliqué les raisons au cours de notre précédent entretien. Vous

devriez vérifier vos notes.

— Tout cela est très intéressant, euh... prot, mais qu'est-ce que la paléontologie a à voir avec votre éducation ?

— Tout. Comme sur TERRE, d'ailleurs.

— Parlons d'abord de votre enfance, nous reviendrons à vos origines plus tard, si jamais j'ai des questions à vous poser sur le sujet, d'accord ?

Il se pencha de nouveau sur son carnet de notes.

— D'accord.

— Très bien. Tout d'abord, quelques informations de base. Voyez-vous vos parents souvent ? Vos grands-parents sont-ils encore en vie ? Avez-vous des frères et sœurs ?

— Gene, gene, gene, vous ne m'écoutez pas. Les choses ne se passent pas de la même façon sur K-PAX et sur TERRE. Nous n'avons pas de « famille ». Ce concept est totalement étranger à notre planète, et à la plupart des autres planètes. Les enfants ne sont pas « élevés » par leurs parents biologiques, mais par tout le monde. Ils circulent parmi nous et nous leur donnons un enseignement à tour de rôle.

— Dois-je en déduire que, lorsque vous étiez enfant, vous n'aviez pas de maison où habiter ?

— Voilà. Vous avez tout compris.

— En d'autres termes, vous n'avez jamais connu vos parents ?

— J'avais des milliers de parents.

Je notai que la dénégarion du rôle des parents confirmait ma suspicion quant à une haine profondément enracinée de prot à l'égard d'un ou des deux parents. Peut-être due à des violences physiques, un manque d'intérêt, un abandon... à moins qu'il ne fût orphelin.

— Diriez-vous que vous avez eu une enfance heureuse ?

— Oh ! Oui.

— Avez-vous cependant connu des expériences malheureuses au cours de votre enfance ?

Prot plissa les yeux, une manière à lui de se concentrer ou d'essayer de se rappeler quelque chose.

— Pas vraiment. Rien de très particulier. Je me suis fait une ou deux fois renverser par un ap, et arroser occasionnellement par un mot. Et j'ai attrapé des maladies dans le genre de vos oreillons et de votre rougeole. Rien de sérieux.

— Un ap ?

— Un genre de petit éléphant.

— Cela se passait où ?

— Sur K-PAX.

— Oui, mais où sur K-PAX ? Dans votre propre pays ?

— Nous n'avons pas de pays sur K-PAX.

— Et les éléphants circulent en liberté ?

— Là-bas, les êtres circulent en liberté. Nous n'avons pas de zoo.

— Certains animaux sont-ils dangereux ?

— Seulement si vous vous mettez en travers de leur route.

— Avez-vous une femme qui vous attend sur K-PAX ?

J'avais lancé le mot « femme » dans la conversation pour mesurer l'impact d'un mot clé sur le patient. Il bougea imperceptiblement sur sa chaise, mais garda son calme.

— On ne se marie pas sur K-PAX – pas de mari, pas de femme, pas de famille, O.K. ? En d'autres termes, nous ne formons qu'une même grande famille.

— Avez-vous des enfants biologiques ?

— Non.

Il existe de nombreuses raisons pour lesquelles une personne décide de ne pas avoir d'enfants. Par exemple, la haine de ses parents ou les mauvais traitements.

— Revenons à votre père et à votre mère. Les voyez-vous souvent ?

Il poussa un soupir de frustration.

— Non.

— Vous les aimez ?

— Battez-vous toujours votre femme ?

— Je ne comprends pas.

— Vos questions sont formulées d'un point de vue de terrien. Sur K-PAX elles ne voudraient rien

dire.

— Monsieur prot...

— Prot tout court.

— Je propose que nous nous en tenions à certaines règles pour le bon déroulement de ces séances, d'accord ? Je suis sûr que vous me pardonnerez si je vous pose des questions du point de vue d'un Terrien, puisque c'est très exactement ce que je suis. Je ne pourrais m'exprimer selon des concepts k-paxiens même si je le voulais, parce que je ne suis pas familier avec votre mode de vie. Je vous demande donc d'être indulgent, et d'essayer de répondre à mes questions du mieux possible, en utilisant de préférence les termes terriens qui vous sont familiers. Que pensez-vous de ma requête ?

— Je suis heureux que vous ayez exprimé le fond de votre pensée. Ainsi pourrions-nous tirer un mutuel enseignement de ces entretiens.

— Parfait. Et maintenant, si vous êtes prêt, peut-être pourriez-vous m'en dire un peu plus sur vos parents. Savez-vous qui ils sont ? Les avez-vous déjà rencontrés ?

— J'ai rencontré ma mère. Je n'ai encore jamais rencontré mon père.

C'est son père que le patient déteste !

— Comment cela ?

— K-PAX est immense.

— Mais vous avez certainement...

— Ou si je l'ai rencontré, personne ne m'a signalé nos liens biologiques.

— Existe-t-il beaucoup de gens sur votre planète qui ignorent l'identité de leurs pères ?

Il sourit, comprenant rapidement le deuxième sens de « pères », c'est-à-dire « ancêtres ».

— La plupart... Ce n'est pas considéré comme important.

— Mais vous connaissez votre mère.

— Simple coïncidence. Un ami commun a mentionné notre connexion biologique.

— Voilà une chose difficile à comprendre pour un Terrien. Peut-être pourriez-vous expliquer pourquoi vos « connexions biologiques » sont pour vous sans importance.

— Pourquoi ne le seraient-elles pas ?

— Parce que... euh... je pose les questions et vous répondez, d'accord ?

— Parfois une question peut être la meilleure des réponses.

— Je suppose que vous ne savez pas combien vous avez de frères et de sœurs ?

— Sur K-PAX, nous sommes tous frères et sœurs.

— Je parle de frères et sœurs biologiques.

— Ce serait très surprenant que j'en aie. Pour les raisons que je vous ai déjà expliquées, les gens ont rarement plus d'un enfant.

— N'y a-t-il pas des pressions de l'entourage ou des recommandations du gouvernement pour s'assurer que votre espèce ne s'éteindra pas ?

— Il n'y a pas de gouvernement sur K-PAX.

— Vous voulez dire que c'est... l'anarchie.

— Si vous voulez.

— Mais qui construit les routes ? Les hôpitaux ? Qui dirige les écoles ?

— Franchement, gene, ce n'est pas difficile à comprendre. Sur K-PAX, chacun fait ce qui doit être fait.

— Et si tout le monde s'en fiche ? Et si quelqu'un a conscience qu'il doit accomplir quelque chose mais décide de ne rien faire ?

— Cela n'arrive jamais sur K-PAX.

— Jamais ?

— Non, ça servirait à quoi ?

— Par exemple à exprimer un mécontentement au sujet des salaires.

— Sur K-PAX nous ne touchons pas de salaires. L'argent n'existe pas.

Je notai ce point.

— Pas d'argent ? Alors quelle est la monnaie d'échange ?

— Nous n'« échangeons » rien. Vous devriez apprendre à écouter vos patients, docteur. Je vous ai déjà expliqué tout ça. Quelque chose doit être fait ? On le fait. Quelqu'un a besoin de quelque chose qui est en votre possession ? Vous le lui donnez. Cela évite bien des problèmes et a très bien fonctionné sur notre planète depuis plusieurs milliards d'années.

— D'accord. Quelle est la taille de votre planète ?

— À peu près celle de Neptune. C’est noté sur la transcription de la conversation de la semaine dernière.

— Merci. Et à combien d’habitants la population s’élève-t-elle ?

— Quinze millions de mon espèce. Mais il existe beaucoup d’êtres autres que nous.

— Quel genre d’êtres ?

— Toutes sortes de créatures, dont certaines ressemblent aux animaux de la TERRE, et d’autres pas.

— Est-ce que ce sont des animaux domestiques ou des animaux sauvages ?

— Aucun de nos êtres n’est « domestiqué ».

— Vous n’élevez pas d’animaux pour vous nourrir ?

— Sur K-PAX, personne n’élève d’animaux dans un but quelconque, nous ne sommes pas des cannibales.

Je détectai une brusque note de colère dans sa réponse – pourquoi ?

— J’aimerais remplir un ou deux blancs concernant votre enfance. Si j’ai bien compris, vous avez été élevé par un certain nombre de parents de substitution, c’est bien cela ?

— Pas exactement.

— Alors qui prenait soin de vous ? Qui vous bordait dans votre lit, le soir ?

Exaspéré :

— Sur K-PAX, personne ne vous borde dans votre lit ! Vous avez envie de dormir, vous dormez, vous avez faim, vous mangez.

— Qui vous donne à manger ?

— Personne. La nourriture est toujours là.

— À quel âge avez-vous commencé à aller à l’école ?

— Il n’y a pas d’école sur K-PAX.

— Cela ne me surprend pas. Vous êtes cependant une personne cultivée.

— Je ne suis pas une « personne ». Je suis un être. Tous les K-PAXIENS sont cultivés, mais l’éducation ne s’acquiert pas dans les écoles. L’éducation naît de notre désir d’apprendre. À partir de là, vous n’avez pas besoin d’écoles. Sans désir, toutes les écoles de l’UNIVERS n’ont aucun sens.

— Mais comment avez-vous appris ? Vous avez des professeurs ?

— Sur K-PAX tout le monde est professeur. Si vous voulez poser une question, vous la posez à la personne la plus proche. Et, bien sûr, il y a des bibliothèques.

— Des bibliothèques ? Qui dirige les bibliothèques ?

— Gene, gene, gene... Personne. Tout le monde.

— Nous, les Terriens, reconnâtrions-nous les structures de ces bibliothèques ?

— Sans doute. Elles contiennent des livres, mais aussi de nombreux autres éléments que vous ne comprendriez ni ne reconnâtriez.

— Où sont ces bibliothèques ? Toutes les villes en possèdent-elles ?

— Oui, mais nos villes ressemblent davantage à ce que vous appelez des villages. Nous n'avons pas de grandes métropoles comme celle où nous sommes en ce moment.

— K-PAX a-t-elle une capitale ?

— Non.

— Comment vous déplacez-vous d'un village à un autre ? Y a-t-il des trains ? Des voitures ? Des avions ?

Profond soupir, suivi d'un grommellement incohérent dans une langue inconnue (plus tard identifiée comme le « pax-o »). Puis il prit à nouveau des notes.

— Je vous ai déjà expliqué tout ça, gene. Nous nous déplaçons au moyen de l'énergie lumineuse. Pourquoi ce concept vous semble-t-il si difficile à comprendre ? Parce qu'il est trop simple ?

Nous avons déjà eu cette conversation, l'heure tournait, et je devais faire attention à ne pas me laisser détourner de mon objectif.

— Une dernière question. Vous m'avez dit que vous aviez eu une enfance heureuse. Aviez-vous des camarades de jeu ?

— Non, pratiquement pas. Comme je l'ai déjà expliqué, il y a très peu d'enfants sur K-PAX. Et puis, sur notre planète, on ne fait pas de distinction entre le travail et le jeu. Sur terre, on encourage tout le temps les enfants à jouer. La raison en est que vous voulez protéger leur innocence le plus longtemps possible, sans doute parce que vous considérez l'âge adulte comme détestable. Sur K-PAX, les enfants et les adultes appartiennent tous au même monde. Sur notre planète, la vie est amusante et intéressante. Nous n'avons pas besoin de jeux idiots, ni pour les enfants, ni pour adultes. Pas besoin de s'échapper dans des feuilletons, le football, l'alcool ou autres drogues. Est-ce que j'ai eu une enfance heureuse sur K-PAX ? Bien sûr. Et ma vie d'adulte est très réussie.

Cette réponse optimiste devait-elle me réjouir ou m'attrister ? D'un certain côté, cet homme semblait sincèrement satisfait de sa vie imaginaire. Oui, mais il fallait bien reconnaître qu'il rejetait non seulement sa famille, mais aussi son expérience scolaire, son enfance, son pays, absolument tout. Sa vie devait avoir été passablement abominable et je ressentis de la pitié pour ce jeune homme.

Je terminai l'entretien par une question sur sa « ville natale », mais cela ne nous conduisit nulle part. Les K-PAXIENS semblaient errer d'un endroit à l'autre comme des nomades.

Je pris congé du patient qui retourna dans son service. Son rejet total de toute humanité m'avait tellement choqué que j'oubliai d'appeler les garçons de salle pour qu'ils le raccompagnent.

Après son départ je rejoignis mon bureau, contigu à mon cabinet, et parcourus à nouveau son dossier. Je n'avais jamais été confronté à un cas pareil ; prot semblait n'offrir aucune prise. Une seule fois en trente ans d'exercice j'avais expérimenté un cas dans ce genre, et il s'agissait également d'un amnésique. Un de mes étudiants avait finalement réussi à découvrir d'où venait cet homme grâce au vif intérêt pour le sport qui s'était brusquement réveillé en lui – mais cela avait pris deux ans.

Je résumai ce que j'avais jusqu'alors appris sur prot :

- 1) P. déteste ses parents – a-t-il été victime de mauvais traitements ?
- 2) P. déteste son travail, le gouvernement, peut-être la société tout entière – a-t-il souffert d'un problème juridique qui s'est soldé par une injustice ?
- 3) Un événement ayant eu lieu il y a quatre ou cinq ans sous-tendrait-il ces haines apparentes ?
- 4) Pour ne rien arranger, le patient souffre d'un rejet sévère de la sexualité.

En relisant ces notes, je me souvins d'un conseil que mon collègue Klaus Villers m'avait souvent donné : les cas extraordinaires exigent des mesures extraordinaires. Je me rappelai les rares cas où l'on avait réussi à persuader un patient délirant d'une intelligence exceptionnelle que son identité était fausse. L'exemple le plus célèbre est celui d'un comédien connu qui avait accepté de se confronter à un individu qui se prenait pour lui. Il s'en était suivi une cure miraculeuse et rapide, après qu'ils furent confrontés tous les deux à une mise en scène assez étonnante. Si seulement je parvenais à prouver à prot qu'il était un être humain ordinaire et non un étranger venu d'une autre planète...

Je décidai de me livrer sur lui à une étude physique et mentale plus approfondie.

J'étais particulièrement curieux de vérifier l'hypersensibilité à la lumière dont il ne cessait de se plaindre. Je désirais également lui faire passer un test d'aptitudes générales et déterminer l'étendue de ses connaissances, surtout dans le domaine de la physique et de l'astronomie. Plus nous en saurions sur ses antécédents, plus il serait facile de découvrir qui il était vraiment.

Quand j'étais au lycée, notre orienteur pédagogique m'avait conseillé de suivre un cours de physique.

J'ai rapidement réalisé que je n'avais aucune aptitude pour cette matière, mais j'en ai gardé une grande admiration pour ceux qui parviennent à maîtriser cette discipline ésotérique. Celle qui allait devenir ma femme en fait partie.

Karen et moi étions amis d'enfance. Elle habitait la maison d'à-côté et nous jouions toujours ensemble. Le matin, en sortant, je la trouvais dans le jardin, souriante et prête à tout. Notre premier jour d'école est un de nos souvenirs les plus charmants : je m'étais assis derrière elle pour respirer l'odeur de ses cheveux, puis nous étions rentrés à la maison. Je me souviens des tas de feuilles mortes qui brûlaient sur le chemin. Bien sûr, à l'époque, nous n'étions pas encore amoureux, ce sentiment est apparu plus tard, à l'âge de douze ans, l'année de la mort de mon père.

Il mourut en pleine nuit. Ma mère vint me réveiller, espérant que je pourrais peut-être faire quelque chose. Quand je suis entré dans la chambre, il était étendu sur le dos, nu, couvert de sueur ; son pyjama avait été jeté sur le sol, près du lit. Il respirait encore, mais son visage était couleur de cendre. J'avais passé suffisamment de temps avec lui, à son cabinet et à l'hôpital, pour comprendre que c'était sérieux. S'il m'avait appris les massages cardiaques, j'aurais peut-être pu l'aider, mais je restai impuissant et le regardai pousser son dernier soupir. Je hurlai à ma mère d'appeler une ambulance, mais le temps qu'elle arrive, tout était fini. Entre-temps, saisi d'une fascination horrible, j'étudiai son corps, ses mains et ses pieds qui devenaient gris, ses genoux noueux, ses gros organes génitaux qui s'obscurcissaient. Ma mère revint en courant à l'instant où je le recouvrai d'un drap. Je n'eus pas besoin de lui apprendre la nouvelle, elle savait. Oh ! Oui, elle savait.

Ensuite, j'ai traversé un grave état de choc et de confusion. Non parce que je l'aimais, mais parce que je ne l'aimais pas. En réalité, j'avais presque souhaité sa mort pour ne pas être obligé de devenir médecin, comme lui. L'ironie du sort, c'est que la culpabilité me poussa à me consacrer à la médecine !

À l'enterrement, Karen s'avança vers moi et, sans un mot, glissa sa main dans la mienne. Comme si elle comprenait. J'ai serré cette main incroyablement douce et chaude. Cela n'allégeait en rien ma culpabilité, mais, avec sa main dans la mienne, j'eus l'impression que la vie serait plus légère. Et voilà pourquoi je ne l'ai jamais lâchée.

Le vendredi de cette semaine-là, nous avons reçu un visiteur du ministère de la Santé dont la tâche est de vérifier périodiquement nos installations, de s'assurer que les patients sont bien nourris et bien tenus, que la plomberie fonctionne normalement, etc. Bien qu'il soit déjà venu de nombreuses fois, il a eu droit à la tournée habituelle : les cuisines, la salle à manger, la lingerie et les chaudières, la boutique, le parc, la salle de gym et de récréation, la salle de repos, les installations médicales et, pour finir, les salles où sont consignés les malades.

J'ai aperçu prot dans la salle de récréation, assis à une table avec deux de mes autres patients. J'ai trouvé cela un peu bizarre, d'autant plus que l'un d'eux, que j'appellerai Ernie, s'isole toujours des autres, ou alors parle tranquillement avec Russell, notre aumônier maison qui se prend pour le Christ.

L'autre, Howie, est généralement trop occupé pour parler à qui que ce soit (syndrome du lapin

blanc). Ernie et Howie sont ici depuis des années, ils partagent la même chambre et sont tous les deux des cas très difficiles.

Ernie, comme la plupart des gens, a peur de la mort, mais, contrairement à la plupart d'entre nous, il est incapable de penser à quoi que ce soit d'autre. Il vérifie régulièrement son pouls et sa température et insiste pour porter en permanence un masque chirurgical et des gants de caoutchouc. Il ne se déplace jamais sans son stéthoscope et un thermomètre, se douche plusieurs fois par jour et exige sans arrêt des vêtements propres, rejetant ceux qui trahissent la plus petite tache. Nous sommes obligés de nous plier à ses exigences, sinon il ne porterait rien du tout.

Pour Ernie, manger pose des problèmes considérables. D'abord parce qu'il craint d'être empoisonné et n'avale rien qui n'ait été archi-cuit et qui ne soit brûlant. Ensuite, il coupe sa nourriture en morceaux minuscules de crainte de s'étouffer. Et, pour finir, il ne supporte pas les conservateurs et les additifs : il ne mange ni viande ni volaille et se méfie même des fruits et des légumes.

Rien de tout cela n'est exceptionnel, bien sûr, et chaque hôpital psychiatrique abrite un ou deux Ernie. Ce qui différencie Ernie, c'est qu'il élève ses défenses un ou deux degrés plus haut que la plupart des nécrophobes. Par exemple, il ne se hasarde jamais en dehors de l'hôpital par peur des bombardements de météorites, des rayons cosmiques et des oiseaux, des infections provoquées par les organismes contenus dans la poussière, etc...

Ce n'est pas tout. Affolé à l'idée de s'étrangler inconsciemment dans son sommeil, il dort les mains attachées aux pieds et mord une cheville en bois, de peur d'avaler sa langue. Les mêmes raisons l'obligent à ne pas s'étendre sous des draps ou des couvertures, par crainte qu'ils ne s'enroulent autour de son cou, et c'est par terre qu'il dort pour ne pas tomber de son lit. Une fois son rituel accompli, il sommeille assez profondément, mais se réveille tôt le matin pour vérifier frénétiquement ses paramètres et son attirail. À l'heure du petit déjeuner, il est déjà dans un état nerveux lamentable.

Comment peut-on se créer un enfer pareil ? À neuf ans, Ernie a vu sa mère s'étouffer en avalant un morceau de viande. Incapable de lui porter secours, il en a été réduit à assister à son agonie pendant que sa sœur aînée allait chercher de l'aide. Comme si ce n'était pas suffisant, son père creusa un abri antiatomique dans le jardin et se chargea de l'activer. Il s'y prenait de la façon suivante : à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, le père d'Ernie lui sautait dessus, ou émettait un cri à lui glacer le sang, ou encore l'arrosait avec de l'eau. C'était le signal pour se précipiter dans l'abri. À l'âge de onze ans, Ernie ne pouvait plus parler et tremblait sans arrêt. Quand on l'amena à l'hôpital, cela prit des mois avant qu'il cesse de sursauter et ne se mette à courir à chaque fois qu'une porte s'ouvrait ou que quelqu'un éternuait. C'était il y a une vingtaine d'années. Il ne nous a plus jamais quittés. Quant à son père, il est interné dans un autre hôpital, et sa sœur s'est suicidée, en 1980.

Heureusement, les phobies débiliterantes comme celle d'Ernie sont rares. Ceux qui ont peur des serpents se tiennent à distance des forêts et des champs, les agoraphobes et les claustrophobes évitent la foule ou les ascenseurs, et peuvent se corriger par une lente acclimatation à la situation angoissante. Mais comment acclimater les nécrophobes à la sinistre faucheuse ?

Bien qu'il en paraisse soixante, Howie a quarante-trois ans. Né dans une famille pauvre de Brooklyn, il s'est révélé dès l'enfance fort doué pour la musique. Il avait deux ans quand son père lui donna son

violon, qu'il avait remisé au grenier, et à l'adolescence il jouait de cet instrument dans un certain nombre d'orchestres régionaux très respectables. Avec le temps, il se produisit de moins en moins, préférant étudier de nouvelles partitions, d'autres instruments, l'histoire de la musique. Son père, qui exerçait la profession de libraire, ne s'inquiéta pas outre mesure du tour que prenaient les événements. Il continuait de tenir sa petite boutique en se vantant qu'Howie allait devenir un célèbre chef d'orchestre, un nouveau Stokowski. Quand Howie entra à l'université, ses centres d'intérêt semblaient couvrir le spectre entier des connaissances humaines. Il étudiait jour et nuit, essayait de maîtriser toutes les matières existantes, de l'algèbre au zen, finit par faire une dépression nerveuse et atterrit chez nous.

Dès que sa santé physique fut rétablie, il reprit son bâton de pèlerin et aucun tranquillisant n'est jamais parvenu à ralentir sa quête de perfection.

La pression qui pèse sur Howie est terrifiante. Les cernes et les poches qu'il a sous les yeux témoignent d'une fatigue chronique et il souffre constamment de rhumes et d'autres affections mineures.

Que lui est-il arrivé ? Pourquoi un artiste finit-il à Carnegie Hall et un autre dans un institut psychiatrique ? Le père de Howie, un homme très exigeant, ne tolérât aucune erreur. L'enfant adorait son père et, quand il jouait du violon, il était terrifié à l'idée de la moindre fausse note. Mais plus il faisait de progrès, plus il prenait conscience de ses lacunes. Le champ de l'erreur ne cessait de s'agrandir. Afin d'être absolument certain de la perfection de son interprétation, il se jeta dans l'étude de la musique sous tous ses aspects, essayant d'apprendre l'ensemble de ce qui se rapportait au sujet. Quand il comprit que même cela ne saurait suffire, il se lança dans l'impossible entreprise de maîtriser la totalité du savoir.

Aujourd'hui Howie passe ses étés à cataloguer les oiseaux et les insectes, et à compter les brins d'herbe de la pelouse devant le bâtiment. En hiver, il recueille des flocons de neige, les classe et compare leur structure. La nuit, quand le ciel est dégagé, il le scrute jusqu'au vertige pour y surprendre des anomalies qu'il n'aurait pas remarquées auparavant. Mais il s'agit là de simples « hors-d'œuvre ».

Ensuite, il passe aux choses sérieuses : la lecture des dictionnaires et des encyclopédies tout en écoutant des œuvres musicales ou des méthodes d'apprentissage des langues. Vivant dans l'angoisse d'oublier, il prend constamment des notes, dresse des listes, opère des classifications par rubriques. À chaque fois que je tombais sur lui dans la salle de récréation, il était frénétiquement occupé à compter, enregistrer ou étudier. C'était une bagarre quotidienne de l'amener à table pour s'alimenter.

Escorté de mon invité, je me suis dirigé nonchalamment vers eux, essayant de saisir des bribes de phrases sans effrayer personne.

D'après ce que j'ai pu comprendre, ils posaient des questions à prot sur la vie à K-PAX. Mais ils se turent en remarquant notre présence, et Ernie et Howie s'éclipsèrent aussitôt.

Je présentai prot à notre visiteur et profitai de l'occasion pour lui demander s'il accepterait de se soumettre à quelques tests supplémentaires le mercredi où nous avions rendez-vous. Il me répondit

qu'il en serait ravi. Quand nous l'avons quitté, il souriait, apparemment impatient de poursuivre les expériences.

Le ministère de la Santé ne nous avait pas encore envoyé de rapport officiel, mais le fonctionnaire nous avait indiqué deux ou trois déficiences mineures dont il fallait s'occuper, et j'en parlai à la réunion du lundi qui réunissait tous les membres de l'équipe. Entre autres sujets, nous avons également abordé celui de la recherche d'un directeur permanent. Le comité de sélection avait ramené sa liste de candidats à quatre personnes : trois à l'extérieur de l'hôpital, et moi-même. Le président de ce comité était le Dr Klaus Villers.

Villers correspond tout à fait au psychiatre tel qu'on le représente dans les films : une soixantaine d'années, teint pâle, barbiche grise, gros accent allemand, et freudien de stricte obéissance. Il était clair qu'il avait sélectionné personnellement les trois autres noms. Je connaissais leurs travaux et leur C.V., chacun d'eux était un double de Villers lui-même, tous avaient des références de premier ordre, et j'avais très envie de les rencontrer. Ma propre candidature ne fut une surprise pour personne, mais l'idée d'assumer la direction générale de l'institut ne me plaisait qu'à moitié car elle entraînerait l'abandon du suivi de la plupart de mes patients.

Quand j'en eus fini avec cette histoire de candidature, je résumai pour mes collègues ce que j'avais appris sur prot. Villers et un certain nombre des personnes présentes étaient convaincus, comme moi, que procéder à une psychanalyse ordinaire serait une perte de temps, et estimaient que ma tentative de l'« humaniser » se révélerait stérile. Ils suggéraient l'utilisation des drogues expérimentales.

D'autres argumentèrent que cette approche était prématurée et que, de toute façon, sans le consentement de la famille du patient, les problèmes juridiques se compliqueraient d'autant. Il fut donc décidé qu'un plus grand effort serait déployé, par la police et par moi-même, pour déterminer sa véritable identité. Je pensai à l'opéra de Meyerbeer, l'Africaine, qui raconte l'histoire d'Inès attendant le retour de son amant Vasco de Gama parti depuis si longtemps, et je me demandai s'il y avait une famille quelque part en ce monde espérant et priant pour le retour d'un mari, un père, un frère ou un fils disparu.

Les tests prirent toute la matinée et une partie de l'après-midi du 23 mai. D'autres tâches m'attendaient, dont la réunion d'un comité d'urgence pour approuver l'achat d'une nouvelle machine à sécher le linge, suite à la panne irréversible de l'ancienne ! Je m'empressai de déléguer mes pouvoirs à Betty McAllister.

À l'époque, Betty, infirmière en chef depuis deux ans, était avec nous depuis onze ans. Elle était la seule personne de mon entourage à avoir lu les romans de Taylor Caldwell, un de mes auteurs favoris, et, depuis que je la connaissais, elle avait tout mis en œuvre pour tomber enceinte. Tout, sauf la pilule augmentant la fécondité : « J'en veux un, pas un régiment », disait-elle. Cependant, rien de tout cela n'affectait son travail, et elle s'acquittait dans la bonne humeur de ses obligations diverses.

D'après le rapport de Betty, prot fut extrêmement coopératif durant les examens. L'enthousiasme avec lequel il s'attaqua aux tests et aux questionnaires renforça ma conviction du bagage universitaire.

Le niveau de ses études restait encore à déterminer, mais il semblait fort probable, si on se fiait à son assurance et à la cohérence de ses raisonnements, qu'il était allé à l'université et avait peut-être même un doctorat.

Il me fallut plusieurs jours pour traiter les informations. Ma curiosité était si grande que je laissai en plan quelques travaux rapportés à la maison pour me rendre à l'institut le samedi afin de terminer ce que Betty avait entrepris le vendredi. Les résultats obtenus présentaient des particularités assez intéressantes. En voici le résumé :

QI : 154 (bien au-dessus de la normale, mais pas dans la catégorie des génies).

Tests psychologiques (gauche/droite, labyrinthes, tests des miroirs, etc., inclus dans l'examen d'admission standard) : normaux.

Tests neurologiques : normaux.

Électro-encéphalogramme (pratiqué par le Dr Chakraborty) : normal.

Mémoire à court terme : excellente.

Facilités de lecture : très bonnes.

Capacités artistiques/images eidétiques : variable.

Capacités musicales : au-dessous de la normale.

Culture générale (histoire, géographie, langues, arts) : impressionnant.

Mathématiques et sciences (tout spécialement physique et astronomie) : impressionnant.

Connaissance des sports : minimale.

Force physique : au-dessus de la normale.

Audition, goût, odorat, sens tactile, acuités : très sensibles.

« Sens particuliers » (capacité de « sentir » les couleurs, « sentir » la présence des autres, etc.) : discutables.

Vision :

1) *sensibilité à la lumière blanche : marquée.*

2) *registre : peut détecter la lumière entre 300-400 Å (UV) !*

Aptitudes : pourrait exercer à peu près n'importe quel métier ; affinités particulières avec l'histoire naturelle et les sciences physiques.

Comme on peut le constater, la seule découverte hors du commun était la faculté du patient de voir la lumière du registre ultraviolet. Sa sensibilité apparente à la lumière visible aurait pu provenir d'un défaut génétique. En tout cas, il n'avait souffert d'aucun dommage rétinien particulier. Le lundi étant férié, puisque c'était le Memorial Day, je notai d'appeler mardi le Dr Rappaport, notre ophtalmologiste.

À part cela, nous n'avions détecté aucun talent extra-terrestre.

Incidemment, la connaissance des langues étrangères de notre patient n'était pas aussi étendue qu'il le prétendait. Il avait des notions des langues les plus courantes – le genre de phrases que l'on trouve dans les livres pour touristes. Un élément retint mon attention : les informations que le patient fournit de son propre chef concernant la constellation Lyra (son éloignement de la Terre, le genre d'étoiles qui la composait, etc.) – rien qui nécessitât un voyage dans l'espace, mais je décidai de vérifier ces informations.

En rentrant ce jour-là à la maison au volant de ma voiture, je chantais comme un perdu aux accents du Faust de Gounod et m'émerveillais une fois de plus devant les facultés de l'esprit humain. On connaît des cas de force titanesque surgissant dans une situation désespérée ou au cours d'une crise de folie, de performances stupéfiantes surpassant les capacités d'un athlète normal ou de professionnels du sauvetage. Certaines personnes peuvent entrer en transe ou « hiberner », des victimes de catastrophes naturelles ou humaines se révèlent d'une incroyable endurance, des personnes paralysées se mettent à marcher, des cancéreux guérissent subitement, ou bien parviennent à « tenir » jusqu'à un anniversaire ou un voyage longuement attendu. Il n'est pas moins frappant de voir une femme sans charme devenir

séduisante parce qu'elle s'est brusquement persuadée de sa séduction. Que penser d'une personne dotée d'un talent médiocre et qui parvient à s'imposer à Broadway à la force du poignet parce qu'elle croit en elle-même ?

J'ai personnellement rencontré de nombreux patients ayant accompli des exploits qu'ils n'auraient jamais pu envisager avant de tomber malades. Et voilà que je me retrouvais avec un homme qui croyait venir d'une planète où les gens sont plus sensibles à la lumière que nous... et qui le devenait ! Quand on voit ça, il est permis de se poser des questions sur les limites du cerveau humain...

Le jour du Memorial Day, ma fille aînée, son mari et ses deux petits garçons vinrent de Princeton pour un barbecue. Abigail est le contraire de la femme peu séduisante à laquelle je faisais allusion.

Elle est ravissante et n'y a jamais prêté la moindre attention. Elle ne s'est jamais maquillée, a toujours la même coupe de cheveux, ne s'intéresse pas à ce qu'elle porte, mais a manifesté depuis sa naissance une tournure d'esprit originale. À huit ou neuf ans, elle était toujours fourrée avec des gens plus âgés. Les cheveux sur les épaules, vêtue de pantalons pattes-d'eph, elle manifestait pour la paix au Vietnam, un insigne accroché à son pull, criant des slogans, sérieuse comme un pape. Ensuite elle a suivi des études de droit.

Aujourd'hui, elle se consacre à sa famille et s'est engagée dans je ne sais combien d'associations en faveur des femmes, des homosexuels, des droits civiques, des animaux et de l'écologie.

Pourquoi diable a-t-elle choisi cette voie ? Qui peut le dire ? Nos enfants sont aussi différents les uns des autres que les couleurs de l'arc-en-ciel.

Fred est le plus sensible des quatre. Quand il était petit, il avait toujours le nez fourré dans un livre en écoutant de la musique. Il possède une énorme collection d'enregistrements de comédies musicales de Broadway, qu'il a toujours conservée. Nous avions pensé en faire un artiste, et nous fûmes très surpris de le voir atterrir dans l'aéronautique. À l'époque de ce Memorial Day, il exerçait la profession de pilote de ligne et vivait à Atlanta. On le voyait rarement.

Aujourd'hui, il vit à New York et il nous rend plus souvent visite, mais pas encore assez à notre goût, bien sûr.

Jennifer, c'est encore autre chose. Belle, élancée, pas aussi sérieuse qu'Abigail ou aussi tranquille que Fred, elle est la seule qui ait manifesté le désir de suivre les traces de son vieux père. Au lycée, elle se passionnait pour la biologie, à la maison, elle adorait les gâteaux au chocolat et elle dormait beaucoup. Elle est aujourd'hui en troisième année de médecine à Stanford.

Will (Chip), le benjamin, est de huit ans plus jeune que Jenny. Sans doute le plus brillant du lot, il n'arrête pas une minute, se distingue régulièrement en athlétisme et remporte tous les suffrages. Comme Abby avant lui, et contrairement à Fred et Jenny, il n'est pratiquement jamais à la maison et sort avec ses amis plutôt qu'avec ses vieux parents. Pour le moment, il n'a pas la moindre idée de ce qu'il veut faire de sa vie.

Tout cela me conduit à la question suivante : qu'est-ce qui fonde la personnalité d'un être humain ?

La génétique ou l'environnement ? À ce vieux débat, nul n'a jamais trouvé de réponse. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'en dépit d'un milieu commun et de gènes semblables, mes quatre enfants sont aussi différents les uns des autres que le jour de la nuit.

Le mari d'Abby, Steve, enseigne l'astronomie. Tandis que les steaks grillaient sur le barbecue, je lui racontai que j'avais un patient à l'hôpital qui semblait s'y connaître dans sa spécialité. Je lui montrai les dessins de prot représentant la constellation Lyra et le double système d'étoiles Agape et Satori, autour desquelles graviterait l'hypothétique planète K-PAX. Steve gratta pensivement sa barbe rousse et poussa un grognement, une habitude chez lui quand il réfléchit. Puis il releva brusquement la tête avec un sourire carnassier.

— C'est Charlie qui vous a branché là-dessus, hein ? dit-il d'une voix traînante. Elle est bien bonne !

Pendant ce temps-là, mon petit fils Rain le frappait énergiquement avec un frisbee pour le décider à jouer avec lui. Je dois dire qu'il venait d'essuyer un échec cuisant avec Shasta Daisy, notre dalmatienne névrosée qui a horreur qu'on la bouscule.

Je lui assurai qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie et lui demandai ce qui l'avait amené à cette déduction. C'est alors qu'il s'écria :

— Charlie Flynn et ses étudiants travaillent depuis un bon bout de temps sur une double étoile dans la constellation Lyra. Certaines perturbations dans la trajectoire de rotation des deux étoiles signalent la possibilité d'un grand corps noir à l'intérieur du système, probablement une planète. Comme votre prétendu patient le souligne, cette planète semble décrire un huit. Non, mais vous entendez ce que je vous dis ? Ces travaux n'ont pas été publiés ! À part un ou deux collègues de Charlie, personne n'est au courant. Charlie a l'intention d'annoncer la nouvelle au Congrès d'astrophysique, le mois prochain. D'où il sort, votre patient ? Ça fait combien de temps qu'il est enfermé dans votre hôpital ? Il ne s'appellerait pas Charlie, par hasard ?

Il se fourra une poignée de chips dans la bouche.

Nous avons bu de la bière et discuté d'astronomie et de psychiatrie une bonne partie de l'après-midi. Agacées, Abby et sa mère nous reprochèrent de parler boutique et de ne pas prêter suffisamment attention à nos fils et petits-fils respectifs qui se jetaient de la nourriture à la figure pour le plus grand plaisir de Shasta qui n'en manquait pas une miette. Je demandai à Steve s'il existait une possibilité théorique de se déplacer par le biais de la lumière.

« Impossible », répliqua-t-il sèchement, toujours inquiet à l'idée d'être la victime d'un canular. Mais, quand je lui demandai de m'aider à prouver à mon patient que K-PAX était le produit de son imagination, il me promit d'y réfléchir. Au moment du départ, je lui glissai une série de questions à poser au Dr Flynn sur le système à double étoile concernant le type de ces étoiles, leur taille et leur luminosité, la période de leur rotation, la durée d'une « année » sur la planète hypothétique, sans compter l'aspect nocturne d'un monde comme celui-là. Il promit de m'appeler dès qu'il aurait des informations.

Le Manhattan Psychiatric Institute (MPI) est situé sur Amsterdam Avenue, au coin de la 112^e rue, à New York. C'est un hôpital voué à la recherche dont le programme d'enseignement est affilié à la Columbia University Medical School, voisine, et au College of Physicians and Surgeons. Le MPI se distingue du Psychiatric Institute of Columbia, qui traite un plus grand nombre de patients. On l'appelle le « grand institut » par opposition au « petit institut » qu'est le MPI. Notre concept est unique. Nous n'accueillons qu'un nombre limité de patients (cent à cent vingt en tout), essentiellement des cas présentant un intérêt particulier ou répondant négativement aux médicaments, aux électrochocs, à la chirurgie ou aux psychothérapies.

Le MPI fut construit en 1907 pour un million de dollars. Aujourd'hui, les seules installations médicales valent cent cinquante millions de dollars. Le parc est petit mais bien entretenu, avec une pelouse derrière le bâtiment, des buissons et des parterres de fleurs le long des murs et des clôtures. Nous sommes particulièrement fiers de notre fontaine « Adonis au Jardin d'Éden ». J'aime me promener dans cette verdure, écouter le murmure de la fontaine, contempler les vieux murs de pierre. Qu'il s'agisse du personnel soignant ou des malades, nombre d'adultes ont passé la plus grande partie de leur vie entre ces murs. Certains n'en connaîtront jamais d'autres.

Le MPI est constitué de cinq étages ; les malades y sont répartis en fonction de la gravité de leur cas. La salle 1 (au rez-de-chaussée) est destinée aux patients qui souffrent de névroses ou de paranoïa modérée, et à ceux qui ont bien répondu aux thérapies et s'apprêtent à quitter les lieux. Les autres patients le savent et s'efforcent souvent d'être « promus » à la salle 1. La salle 2 est occupée par ceux qui sont plus sévèrement affectés : les délirants, comme Russell et prot, les maniaco-dépressifs et les déprimés profonds, les misanthropes endurcis et autres cas incapables de vivre en société. La salle 3 est divisée en deux : la 3A abrite une variété d'individus sérieusement psychotiques et la 3B les autistiques et autres catatoniques. Enfin, la salle 4 abrite les psychotiques et les personnes très agitées qui pourraient s'attaquer au personnel et aux autres patients, tels les autistiques qui piquent régulièrement des colères incontrôlées, ainsi que des individus apparemment normaux mais qui deviennent violents sans prévenir. Le quatrième étage abrite également la clinique et le laboratoire, une petite bibliothèque pour la recherche et un bloc chirurgical.

Dans les salles 1 et 2, les patients sont libres d'aller et venir et de se fréquenter, pendant les séances de gym, les récréations et dans les salles à manger (les salles 3 et 4 fonctionnent séparément). Chaque salle est équipée de douches et de chambres séparées pour les femmes et les hommes. Quant au personnel, ses bureaux et ses cabinets médicaux sont situés au cinquième étage. Naturellement, les patients prétendent que les fous les plus gravement atteints se tiennent au cinquième étage. Quant aux cuisines, elles ont été réparties sur plusieurs étages ; la lingerie, le chauffage, l'air conditionné et le matériel d'entretien sont situés à la cave. Nous possédons également un amphithéâtre au premier, au deuxième, et entre les deux étages pour les classes et les séminaires.

Avant d'occuper le poste de directeur suppléant de l'hôpital, je passais généralement une heure ou deux chaque semaine dans les salles à bavarder avec les patients de façon tout à fait informelle, pour constater les progrès accomplis... ou les états stationnaires.

Malheureusement, la pression des tâches administratives a mis fin à cette habitude, mais je m'efforce tout de même de déjeuner régulièrement avec eux et de me promener dans l'établissement avant mes entretiens, mes réunions ou mes conférences de l'après-midi. Le jour qui suivit le week-end du Memorial Day, je décidai de déjeuner dans la salle 3 avant de jeter un coup d'œil sur mes notes pour mon cours de trois heures.

En plus des autistiques et des catatoniques, cette salle est fréquentée par des patients souffrant de certains désordres qui rendraient leurs relations avec les patients des salles 1 et 2 difficiles.

Par exemple, nous y gardons plusieurs boulimiques compulsifs qui avalent tout ce qui leur tombe sous la main, des cailloux, du papier, des plantes vertes, des fourchettes ; un coprophage dont le seul but dans l'existence est d'avaler ses fèces et parfois celles des autres ; sans oublier plusieurs patients souffrant de problèmes sexuels.

Un de ces derniers, surnommé Wacky (Dingo) par un étudiant, est un jeune homme qui se tripote pratiquement constamment. Il est excité par tout et n'importe quoi : quelque chose de pelucheux, de doux, de dur, des bras, des jambes, des lits, des salles de bain, etc...

Wacky est le fils d'un célèbre juriste new-yorkais et de son ex-femme, une actrice de feuilleton bien connue. Pour autant que nous le sachions, il a eu une enfance parfaitement normale, n'a pas subi de sévices sexuels ou de violences. Il recevait des cadeaux à Noël, construisait des cabanes, jouait au base-ball et au basket, aimait lire et avait des amis. Au lycée, il était timide avec les filles, mais à l'université il se fiança avec une belle étudiante. Affable et conviviale, elle était extrêmement coquette, flirtait avec lui, mais ne le laissait jamais aller jusqu'au bout. Rendu fou de désir, Wacky resta cependant vierge pendant deux années fort pénibles – il se gardait pour la femme qu'il aimait.

Hélas, le jour de leur mariage, elle s'enfuit avec un ancien petit ami qui venait de sortir de prison, laissant Wacky seul face à l'autel. C'est alors qu'il perdit les pédales. Quand on lui apprit que sa fiancée l'avait plaqué, il ôta son pantalon et commença à se masturber dans l'église. Il n'a jamais cessé depuis.

La thérapie des prostituées se révéla totalement inefficace. Les drogues ont un peu amélioré son état et il peut maintenant aller manger et retourner dans sa chambre sans causer de troubles dans l'établissement.

Quand il ne se consacre pas à son occupation favorite, Wacky est un garçon assez sympathique.

Aujourd'hui il a dépassé la trentaine ; il est encore jeune et beau, a des cheveux bruns coupés court, un menton fendu d'une fossette, et une mélancolie terrible affleure dans ses yeux bleus. Il aime bien regarder les reportages sportifs à la télé, et chaque fois que je le rencontre, nous discutons des derniers matchs de base-ball ou de football. Mais, cette fois-ci, tandis que nous mangions notre gelée au citron, il ne mentionna même pas les Mets, son équipe favorite. Il me parla de prot.

Autant que je sache, Wacky n'avait jamais vu mon nouveau patient, car les pensionnaires de la salle 3 ne sont pas autorisés à fréquenter les autres étages. Mais il avait cependant entendu parler d'un visiteur dans la salle 2 qui venait de très loin, d'un endroit où la vie est différente de la nôtre, et il

avait envie de le rencontrer. J'essayai de le décourager en minimisant l'intérêt des voyages imaginaires de prot, mais ses yeux couleur myosotis étaient si insistants et pathétiques que je promis d'y réfléchir.

— Pourquoi voulez-vous le rencontrer ? lui demandai-je.

— J'aimerais qu'il m'emmène avec lui, bien sûr !

Un brusque silence s'abattit sur le réfectoire, ce lieu où règne d'ordinaire le brouhaha et où la nourriture vole dans tous les coins.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Plus personne ne pleurait, ne riait ou ne crachait. Tout le monde nous regardait et nous écoutait attentivement. Je grommelai quelque chose du genre : « Je vais voir ce que je peux faire », mais je m'étais à peine levé que l'ensemble de la salle 3A affirma bruyamment son désir de soumettre ses problèmes à mon patient « extra-terrestre », et il me fallut une demi-heure pour les calmer et pouvoir m'éclipser.

Discuter avec Wacky me ramène toujours au pouvoir terrifiant que le sexe exerce sur nous. Il y a un siècle de cela, Freud, dans un moment de sublime inspiration, a fort bien compris cela. En réalité, la plupart d'entre nous ont des problèmes sexuels à un moment ou à un autre de leur vie, quand ce n'est pas en permanence.

J'étais déjà marié depuis plusieurs années quand je compris brusquement ce que mon père était en train de faire la nuit où il mourut. Ce fut une révélation si brutale que je sautai du lit et courus me regarder dans la glace de l'armoire. Et j'y vis mon père qui me regardait : les mêmes yeux fatigués, les mêmes tempes grisonnantes, les mêmes genoux noueux. Je compris alors avec une netteté effroyable que j'étais un être mortel.

Durant l'épreuve que je traversai, ma femme se montra merveilleusement compréhensive – elle est elle-même infirmière dans un service psychiatrique – et me poussa à chercher l'aide d'un professionnel pour me guérir de mon impuissance, passablement frustrante. Il en ressortit que je me sentais terriblement coupable de la mort de mon père – ce que j'aurais trouvé tout seul, merci. Et il fallut attendre que je dépasse l'âge où mon père était mort pour que cette crise de la quarantaine prenne fin et que je puisse à nouveau accomplir mon devoir conjugal. Pendant cette période de six mois, ma haine de mon père, redoubla. Non seulement il avait choisi mon métier à ma place et m'avait donné un complexe de culpabilité que j'allais devoir traîner toute ma vie, mais trente ans après sa mort il s'employait à miner ma vie sexuelle !

Non seulement Steve tint ses promesses, mais il faxa les données astronomiques à mon bureau : elles comprenaient une carte calculée par ordinateur du ciel nocturne tel qu'on le voyait de l'hypothétique planète K-PAX. Cela amusa beaucoup Mme Trexler qui surnomma cette carte « les points à relier ».

Armé de cette information à laquelle prot ne pouvait avoir eu accès, je le retrouvai à l'heure habituelle, le mercredi. Bien entendu, il n'arrivait pas plus de l'espace que notre Jésus-Christ en résidence ne sortait du Nouveau Testament, mais j'étais cependant curieux de voir ce que cet homme pourrait tirer des replis de son esprit imprévisible... et humain, il n'y avait pas le moindre doute là-

dessus.

Il pénétra dans mon cabinet, précédé de son sourire de « chat du Cheshire ». Je l'attendais avec un plein panier de fruits dans lequel il puisa avec délices. Tout en dévorant trois bananes, deux oranges et une pomme, il me posa quelques questions sur Ernie et Howie. La plupart des patients expriment une certaine curiosité quant à leurs camarades, et, tout en prenant garde à ne rien divulguer de confidentiel, je n'hésite jamais à leur répondre. Quand j'estimai qu'il était suffisamment détendu, je mis le magnétophone en route et la séance commença.

En résumé, il savait tout du système d'étoiles récemment découvert.

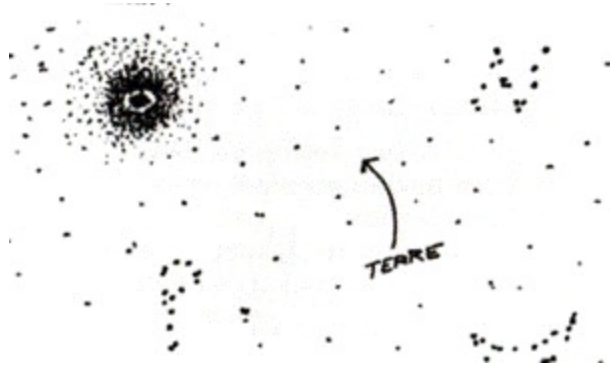
Il existait certaines divergences sur sa façon de décrire le périple de K-PAX autour des deux étoiles auxquelles la planète était associée – lui affirmait qu'elle ne traçait pas un huit mais une figure plus complexe – et la durée correspondant à une année sur la planète hypothétique n'était pas celle que Steve, ou plutôt le Dr Flynn, avait calculée. Pour le reste, cela correspondait assez bien : la taille et la brillance d'Agape et Satori (K-mon et K-ril), la période de leur rotation l'une par rapport à l'autre, l'étoile la plus proche, etc... Certes, il pouvait s'agir d'une série d'hypothèses heureuses, à moins qu'il ne lût dans mon esprit, mais les tests ne montraient chez lui aucune aptitude particulière pour ce type de faculté. Il me semblait plus probable que le patient soit parvenu à déchiffrer d'obscurités données astronomiques, un peu à la façon de ces savants mentionnés auparavant qui peuvent opérer des calculs à la vitesse des ordinateurs. Mais c'eût été un exploit insensé de produire une image du ciel nocturne vu de la planète K-PAX, car c'est ainsi que le professeur avait maintenant décidé de l'appeler. Anticipant le résultat, je me pris à imaginer le contenu du présent livre. Ce n'est donc pas sans une certaine nervosité que je le regardai dessiner cette carte. Il souligna à plusieurs reprises n'être pas très doué pour le dessin à main levée et je l'avertis que le ciel nocturne observé de K-PAX serait certainement assez différent du ciel vu de la Terre.

— Merci de me le rappeler ! répliqua-t-il.

Ce travail lui prit dix ou quinze minutes et, pendant qu'il travaillait, je mentionnai qu'un astronome de ma connaissance m'avait affirmé que voyager par le biais de la lumière était impossible. Il releva la tête et m'adressa un sourire patient.

— Avez-vous étudié l'histoire de votre TERRE ? demanda-t-il. Existe-t-il une seule idée nouvelle que les experts du domaine concerné n'aient pas rejetée et qualifiée d'impossible ?

Il retourna à sa carte. Tout en dessinant, il se concentrait sur le plafond, mais ses yeux étaient peut-être bien fermés. En tout cas, il ne prêtait aucune attention au papier. On aurait dit qu'il copiait une image interne ou une projection sur un écran dont voilà le résultat :



Les traits dominants de ce dessin sont les suivants : une constellation en forme de N (en haut à droite), une autre en forme de point d'interrogation (en bas à gauche), une « bouche souriante » (en bas à droite), et un énorme amas d'étoiles en forme d'œil (en haut à gauche). Remarquez qu'il indiquait aussi sur sa carte la position de la Terre invisible (au centre). Prot attribuait le petit nombre d'étoiles au fait qu'il ne faisait jamais complètement nuit sur K-PAX ; il y avait donc moins d'étoiles visibles dans le ciel qu'on en voit habituellement la nuit, sur Terre, en pleine campagne.

Les cartes de Prot et de Steve se révélaient complètement différentes. Bien que m'attendant un peu à découvrir les limites de mon « savant », j'étais franchement déçu. Je ne peux attribuer cette réaction assez peu scientifique qu'à la crise de la cinquantaine décrite pour la première fois par E.L. Brown en 1959, qui consiste en un curieux désir qu'il vous arrive quelque chose de nouveau et d'intéressant.

Je me consolais en me disant que cette carte me permettrait de soumettre le patient à une preuve contradictoire, ce qui aiderait, du moins je l'espérais, à le convaincre de ses origines terriennes. Mais pour cela, il me faudrait attendre la prochaine séance : notre temps était écoulé, et un signal rouge actionné par Mme Trexler clignotait sur mon téléphone pour me rappeler à mes devoirs.

Si j'en crois mes notes, le reste de l'après-midi fut consacré à des réunions et à un problème de photocopieuse, sans compter que Mme Trexler m'avait laissé tomber pour se rendre chez le dentiste et que je dus assister à un séminaire organisé par un des candidats au poste de directeur permanent. Je trouvai cependant le temps de faxer la carte de Prot à Steve avant d'inviter le postulant à dîner.

Celui-ci, que j'appellerai le Dr Choate, était affligé d'un tic assez particulier : il ne cessait de vérifier que sa braguette était bien fermée. La présence de femmes ne le gênait en rien ; il effectua son contrôle dans la salle de conférence, à la cantine, dans les salles des malades, etc... Et dire que sa spécialité était la sexualité humaine !

C'est une banalité de dire que les psychiatres sont un peu fous, mais là, franchement, le Dr Choate ne faisait rien pour améliorer notre réputation.

J'emmenai le candidat chez Asti, un restaurant de Manhattan où le propriétaire et les serveurs sont prêts à pousser un aria à la moindre occasion, et encouragent leurs clients à faire de même. Choate ne s'intéressait visiblement pas à la musique et termina son repas dans un silence assez pesant. En revanche, je n'hésitai pas à interpréter pour mon plus grand plaisir le rôle de Nadir dans le très joli duo des Pêcheurs de perles, et je réussis à attraper de justesse le train de 21 h 10 pour le Connecticut. Quand j'arrivai à la maison, ma femme m'annonça que Steve avait appelé. Je me précipitai sur le téléphone.

— C'est dingue ce dessin ! s'exclama-t-il.

— Pourquoi donc ? Cette carte ne ressemble pas du tout à la tienne.

— Oui, je sais. J'ai d'abord cru que votre type avait juste inventé un truc, comme ça, et puis j'ai vu qu'il avait dessiné une flèche pour signaler la position de la Terre.

— Et alors ?

— La carte que je vous ai donnée est celle du ciel vu de la Terre, sauf qu'elle a été transposée à sept mille années-lumière, du côté de la planète qu'il appelle K-PAX. Vous comprenez ce que ça veut dire ? Si on regardait vers la Terre depuis K-PAX, le ciel apparaîtrait complètement différent. Je suis donc retourné à mon ordinateur, et voilà ! La constellation en N, le point d'interrogation, le sourire, l'amas d'étoiles en forme d'œil – tout y est ! Non mais, c'est un gag ? Je suis sûr que vous avez machiné ça avec Charlie !

Cette nuit-là, je fis un rêve. Je flottais dans l'espace, complètement perdu. J'avais beau me tourner dans toutes les directions, je n'arrivais pas à distinguer une étoile d'une autre. Pas de soleil familier, pas de lune, pas même une constellation reconnaissable. Je voulais rentrer à la maison mais n'avais pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait. J'étais effrayé, terrifié à l'idée de me retrouver seul dans l'univers. Brusquement, je vis prot qui me faisait signe de le suivre.

Grandement soulagé, je me dirigeai vers lui. En chemin, il me désignait l'amas d'étoiles en forme d'œil, les autres repères de son dessin, et je savais enfin où me situer.

Je me réveillai et ne pus me rendormir. Je me rappelai alors l'incident qui m'était arrivé quelques jours auparavant : je traversai la pelouse en courant car j'étais en retard pour un entretien avec un de mes patients escorté de sa famille. Prot était assis dans l'herbe et tenait des vers de terre dans la

main. J'étais en retard et ne m'attardai pas. Plus tard, je réalisai que je n'avais jamais vu aucun de mes patients jouant avec un aussi grand nombre de vers. Où donc les avait-il pris ? Je restai là à m'interroger, étendu sur mon lit, puis je me rappelai brusquement ce qu'il m'avait raconté au cours du deuxième entretien : sur K-PAX, la vie avait évolué à partir d'invertébrés qui ressemblaient à des vers. Les étudiait-il comme nous étudions nos lointains cousins les primates, ou même les poissons, dont les branchies resurgissent brièvement dans l'embryon humain ?

Je n'avais pas encore eu le temps d'appeler notre ophtalmologiste, le Dr Rappaport, pour lui faire part des résultats des tests visuels, aussi je lui passai un coup de fil dès le lendemain matin. Il estimait « hautement improbable », et il me le dit avec un brin d'agacement, qu'un être humain soit capable de détecter la lumière à une longueur d'onde de 300 ångströms. Une telle personne, me fit-il remarquer, serait capable de voir des détails que seuls certains insectes peuvent distinguer. Bien qu'il semblât dubitatif – lui aussi se demandait si je ne lui faisais pas une farce –, il n'alla pas jusqu'à mettre en doute les résultats de nos examens.

Une fois de plus, je m'émerveillais des facultés mentales de prot.

Comment un esprit malade comme le sien s'était-il entraîné à percevoir les ultra-violets, et à concevoir une carte du ciel vu à sept mille années-lumière d'ici ? Ce dernier exploit n'était pas totalement inenvisageable, mais quel talent insensé ! De plus, s'il était un savant, un savant intelligent, amnésique et en proie à des fantasmes, il s'agissait alors d'un phénomène extraordinaire, entièrement nouveau... et soudain je réalisai que je tenais mon livre !

Le syndrome du « savant » est une des pathologies les plus étonnantes et les moins comprises du domaine de la psychiatrie.

L'affliction prend des formes diverses. Certains « savants » sont des « calculateurs de calendriers », ils peuvent vous dire sur-le-champ quel jour de la semaine sera le 4 juillet 2990, mais auront toutes les difficultés à lacer correctement leurs chaussures. D'autres accomplissent des exploits arithmétiques, peuvent additionner de longues colonnes de chiffres ou calculer mentalement des racines carrées, etc... D'autres ont des dons musicaux exceptionnels et peuvent chanter une chanson, voire un opéra entier, après l'avoir entendu une seule fois.

La plupart des « savants » sont autistiques. Certains ont souffert de lésions cérébrales cliniquement détectables, tandis que d'autres sont parfaitement normaux. Mais pratiquement tous ont un QI bien au-dessous de la normale, généralement compris entre 50 et 75. Un « savant » peut rarement se targuer d'un quotient intellectuel supérieur.

J'ai le privilège d'avoir connu une personne de ce genre. C'était une femme d'une soixantaine d'années chez qui on avait diagnostiqué une tumeur à évolution lente située dans le lobe occipital gauche. À cause de cette tumeur maligne, elle était pratiquement incapable de parler, de lire ou d'écrire. Pour couronner le tout, affligée d'une chorée pratiquement constante, elle était à peine capable de se nourrir seule. Et, comme si cela ne suffisait pas, elle était une des femmes les moins séduisantes que je connaisse. L'équipe l'appelait affectueusement Rita Hayworth, du nom de la star des années 40.

Oui, mais quelle artiste ! Quand on lui procurait le matériel nécessaire, sa tête et ses mains cessaient de trembler et elle créait de mémoire presque parfaitement les œuvres des plus grands maîtres. Bien qu'elle les exécutât en quelques heures, on confondait ses peintures avec les originaux. Le plus incroyable, quand elle peignait, c'est qu'elle devenait belle !

Certains de ses tableaux ont été achetés par des musées ou ont maintenant leur place dans des collections privées sur tout le territoire des États-Unis. Quand elle mourut, la famille donna une toile à l'hôpital : elle illumine la salle de conférence de la faculté. Il s'agit d'une copie parfaite des Tournesols de Van Gogh, dont l'original est exposé au Metropolitan Museum, et les visiteurs sont tout autant saisis d'admiration pour la toile du maître que pour celle que nous possédons.

Naguère, on mettait l'accent sur la « normalisation » d'individus déployant de tels talents ; il était recommandé de les « modeler » en personnalités plus adaptées à la société. Même « Rita Hayworth » a été encouragée à passer moins de temps à peindre pour apprendre à s'habiller et à se nourrir toute seule. Il est clair que si ces talents remarquables ne sont pas cultivés et encouragés, ils se perdent.

Aujourd'hui on s'efforce, dans nombre d'institutions, de permettre au contraire à de telles personnes de développer leurs dons.

Il est cependant très difficile de communiquer avec la plupart des « savants ». Autant entretenir une conversation normale avec « Rita » était impossible, autant prot était alerte, rationnel, capable de se comporter normalement. Que pouvions-nous apprendre d'un individu tel que lui ? Quelles étaient ses connaissances sur les étoiles en dehors de celles qu'il nous avait déjà exposées ? Existerait-il des voies d'accès au savoir bien plus nombreuses et complexes que celles que nous reconnaissons ? Après tout, la frontière entre la folie et le génie est très étroite. William Blake, Virginia Woolf, Robert Schumann, Vaslav Nijinski, Vincent Van Gogh sont là pour en témoigner. Même Freud était affligé de troubles mentaux sévères. Le poète John Dryden a très bien résumé le problème :

Les grands esprits sont à coup sûr apparentés à la folie.

Et ce qui les relie est plus important que ce qui les sépare.

J'abordai ce sujet à la réunion du lundi matin et proposai de laisser prot se promener où bon lui semblait, de prêter la plus grande attention à ce qu'il disait, et d'essayer de découvrir s'il avait un message d'une valeur quelconque à nous transmettre sur notre monde ou le sien, ainsi que sur son identité et l'état dans lequel il se trouvait. Malheureusement, malgré la présence encourageante de la magnifique peinture de « Rita Hayworth » dans nos murs, cette idée souleva peu d'enthousiasme. Klaus Villers, qui n'avait jamais rencontré le patient, déclara qu'il s'agissait d'un cas désespéré et que des mesures agressives devraient être mises en œuvre « à la première occasion ». Je dois souligner que son approche des patients est plus conservatrice que celle de la majorité des membres de l'équipe. L'opinion générale était que l'on n'avait pas grand-chose à perdre à laisser le patient s'exprimer librement quelques semaines de plus avant de le remettre aux chirurgiens et aux

biologistes.

Prot posait un autre type de problème que je n'avais pas mentionné lors de cette réunion : sa présence semblait avoir un effet positif sur un bon nombre de patients de sa salle. Non seulement Ernie prenait sa température moins souvent, mais Howie semblait moins frénétique. Il lui arriva même un soir de regarder la retransmission d'un concert du Philharmonique de New York. D'autres patients commençaient eux aussi à s'intéresser davantage à leur environnement.

L'un d'entre eux était une femme de vingt-sept ans que j'appellerai Bess. Émaciée, sans domicile fixe jusqu'à ce qu'on l'amène à l'hôpital, Bess avait été traitée comme une esclave par sa famille.

Ses cadeaux de Noël, quand elle en recevait, consistaient en ustensiles de ménage, par exemple une planche à repasser. Elle culpabilisait de ne pas avoir péri dans l'incendie qui ravagea le logement de sa famille et dans lequel ses frères et sœurs avaient trouvé la mort. On nous l'amena peu de temps après, quasiment morte de froid car elle ne voulait pas se rendre dans les abris que la ville mettait à la disposition des sans domicile fixe. Elle refusait de s'alimenter. Non parce qu'elle avait peur, comme Ernie, ou parce qu'elle n'en avait pas le temps, comme Howie, mais parce qu'elle estimait qu'elle n'en avait pas le droit. « Comment avaler quelque chose quand tant de gens meurent de faim ? ». Par les journées les plus ensoleillées, elle était persuadée qu'il pleuvait. Tout ce qui arrivait semblait lui rappeler quelque terrible tragédie appartenant à son passé. Les neuroleptiques et les électrochocs s'étaient révélés inefficaces. Elle était la personne la plus triste que j'aie jamais rencontrée.

Mais, lors d'une de mes nombreuses apparitions dans les salles, je remarquai qu'elle écoutait avec ravissement tout ce que disait Prot, les genoux serrés contre sa poitrine. Elle ne souriait pas, mais elle ne pleurait pas non plus.

Et la vieille Mme Archer, la femme d'un des industriels les plus célèbres des États-Unis dont vous reconnaîtriez immédiatement le nom, auteur d'un best-seller traitant de l'édification de sa fortune et de son ascension au pouvoir, s'arrêtait de marmonner dès que Prot était dans les parages.

Mme Archer nous avait été confiée quand son mari l'avait délaissée pour une femme beaucoup plus jeune. Quand elle eut vent de ses escapades, elle courut un kilomètre dans le plus simple appareil sur la Cinquième Avenue, à New York. Il se montra généreux pour sa pension. Connue dans la salle 2 sous le surnom de « la Duchesse », Mme Archer prenait ses repas dans sa chambre, servie dans la porcelaine la plus fine. Habitée depuis toujours à une vie luxueuse, elle se plaignait constamment du personnel et du comportement des uns et des autres. Quand il lui arrivait exceptionnellement de s'aventurer hors de sa chambre, tout le monde la fuyait. À la surprise générale, la présence de Prot transformait Mme Archer en agneau.

Russell était la seule personne à ne pas apprécier l'« extra-terrestre » : il décida que ce dernier recrutait sur Terre pour le bénéfice du Diable. « Ôte-toi de là, Satan ! » s'exclamait-il régulièrement, les yeux dans le vide. De nombreux patients continuaient cependant à rechercher sa compagnie pour qu'il leur prodigue sa compassion et ses conseils, mais la cote de Russell ne cessait de tomber et celle de Prot de monter.

Plus étonnant encore, la présence de prot semblait bénéfique à un bon nombre de patients demeurant chez nous depuis une éternité.

Cela posait un problème fort intéressant : si nous parvenions à diagnostiquer et traiter la maladie de prot, sa guérison ne nuirait-elle pas à ses compagnons d'infortune ?

Avant d'aborder ma cinquième séance avec prot, je fis monter un ou deux lampadaires de la réserve où on entreposait le matériel, et les équipai d'ampoules de 20 W dans le but d'amener prot à ôter ses lunettes noires afin de voir ses yeux. C'est exactement ce qu'il fit et, bien que la pénombre dans mon cabinet m'empêchât de le voir distinctement, je discernai ses iris d'obsidienne brillant de l'autre côté du bureau comme ceux d'un animal nocturne tandis qu'il tendait la main vers le panier de fruits, y choisissait une papaye et me proposait d'y goûter.

Tandis qu'il mangeait, je lui donnai d'un air détaché ma date de naissance et lui demandai de quel jour de la semaine il s'agissait. Il haussa les épaules et continua de mâcher. Puis je lui demandai de me donner la racine carrée de 98 596. Il me répondit que les mathématiques n'étaient pas son point fort. Puis je lui demandai de dessiner le ciel nocturne de K-PAX, mais dans une autre perspective, c'est-à-dire vu de la Terre. Quand il eut terminé, je comparai le dessin à celui que Steve m'avait faxé la semaine précédente. Il contenait moins d'étoiles, mais le schéma général était le même.

Je ne perdis pas mon temps à lui demander comment il savait à quoi ressemblait le ciel nocturne vu de K-PAX, il aurait certainement grommelé quelque chose du genre : « C'est là que j'ai grandi. » Je choisis de brancher le magnétophone et de le laisser parler à sa guise. Je voulais mesurer ce qu'il pourrait nous apprendre sur l'univers et sur lui-même et jusqu'à quel point il avait développé son fantasme.

— Parlez-moi de K-PAX, lui dis-je.

Son visage s'éclaira. Tout en mangeant un carambole en forme d'étoile choisi à dessein, il s'exclama :

— Qu'aimeriez-vous savoir ?

— Tout. Décrivez-moi une journée ordinaire d'une année ordinaire.

— Ah !

Il hocha la tête.

— Une journée ordinaire.

Visiblement, cette perspective lui plaisait beaucoup. Il finit son goûter et, dans la faible lumière, je le vis croiser les doigts et lever les yeux. Il ne lui fallut que quelques secondes pour se concentrer, ou projeter des images sur son écran intérieur, ou se livrer à toute autre opération mentale dont il avait le secret.

— Eh bien ! Pour commencer, il faut savoir que nous n'avons pas de « jours » dans le sens où vous l'entendez. La plupart du temps nous vivons dans une semi-pénombre, un peu comme dans cette pièce en ce moment.

Il ponctua cette dernière phrase de son sourire familier et ironique.

— Et puis les K-PAXIENS ne dorment pas autant que vous, jamais à intervalles réguliers, et seulement quand le besoin s'en fait sentir.

J'avais reçu des rapports de l'équipe qui signalaient les étranges cycles de sommeil de prot. Il restait debout pratiquement toute la nuit, lisant et écrivant ou bien réfléchissant, puis piquait des sommes à des moments bizarres de la journée.

— De plus, K-PAX tourne sur elle-même en se déplaçant toujours dans la même direction comme la terre, mais elle subit des effets gyroscopiques prononcés, un peu comme une toupie. La longueur du « jour » varie d'une de vos semaines à environ un mois, au fur et à mesure que K-PAX ralentit sa rotation.

À ce stade, je notai quelque chose que j'avais oublié de mentionner à Steve : la description du périple de K-PAX entre ses soleils ou autour d'eux ne semblait pas correspondre à la figure en 8 du Dr Flynn.

— Ah ! oui, dit-il, et ses yeux s'ouvrirent un instant, nous avons des calendriers et des horloges, mais nous nous en servons rarement. On ne les répare pas plus qu'on ne les change, elles sont du genre que vous appelleriez « mouvement perpétuel ». Mais pour répondre à votre question, supposons que je vienne de me réveiller d'un petit somme. Qu'est-ce que je fais ? Si j'ai faim, je mange quelque chose. Peut-être des graines trempées, et des fruits.

Je lui demandai de me décrire des fruits k-paxiens, et ce qu'il entendait par des graines trempées.

Ses yeux s'ouvrirent à nouveau et son dos se redressa ; il semblait ravi d'avoir l'occasion de donner des détails sur son monde.

— On obtient une graine trempée en la laissant ramollir et acquérir la même consistance que votre riz ou votre avoine. Sur TERRE, vous préférez les cuire. Nous, on les laisse s'imbiber, généralement dans un jus de fruit. Nous consommons environ vingt et une graines, mais, tout comme chez vous, aucune n'est un aliment complet en soi. Il faut les mélanger pour obtenir des acides aminés équilibrés. Ma combinaison favorite, c'est du *drak*, du *ton* et de l'*adro*, ce qui donne un goût assez semblable à celui de vos noix de cajou.

— *Gesundheit*[1].

Prot possédait un sens de l'humour très développé, ou en était-il totalement dépourvu ? Je n'ai jamais pu trancher.

— Merci, répliqua-t-il sans ciller. Quant aux fruits, c'est une autre histoire. Nous en possédons des variétés délicieuses. Mes préférés sont les yorts, un genre de petites prunes très sucrées que l'on ne peut comparer aux variétés TERRESTRES. Bref, si l'on a faim, on prend des graines trempées, généralement dans du jus de fruit, on s'assied contre un arbre *balnok* et on mâche.

— Et les légumes ?

— Oui ?

— Vous en avez ?

— Oui, bien sûr. En se réveillant de la sieste suivante, on avale des *knees* ou des *likas*.

— De la viande ? Du poisson ? Des fruits de mer ?

— Pas de viande, pas de poisson, pas de fruits de mer. Pas de mer du tout.

— Pas d'animaux ?

— Gene, je vous ai déjà parlé des *aps* et des *mots*, vous ne vous souvenez pas ?

— Pas de cochons, de vaches ou de moutons ?

Profond soupir.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué lors de notre deuxième entretien, nous n'avons pas d'êtres domestiques sur K-PAX. Mais nous avons des cochons *sauvages*, des vaches *sauvages*, et des moutons sauvages.

— Des vaches sauvages !

— On les appelle des *rulis*, mais elles ressemblent assez à vos vaches – grosses, encombrantes, gentilles. Avez-vous remarqué comme vos gros êtres sont gentils ? Tous ces éléphants, ces girafes, ces baleines – même quand ils sont maltraités ?

— Résumons-nous : sur votre planète, vous passez votre temps à manger et à dormir ?

— Je crois que je me suis mal expliqué. Quand je vous dis qu'on dort, vous imaginez tout de suite un lit dans une chambre et la chambre dans une maison, un peu comme celle dans laquelle vous vivez. Eh bien ! Pas du tout. Sur K-PAX, ça ne marche pas comme ça. Voyez-vous, le temps est tout à fait prévisible. Les journées se succèdent et ne changent guère. Il fait assez chaud et il ne pleut jamais. Nous avons des structures éparpillées un peu partout pour stocker les ustensiles et tout ce dont nous avons besoin, pour le cas où quelqu'un passerait dans le coin. On y trouve des tapis, des instruments de musique, toutes sortes de choses, mais pas de lits. D'ailleurs...

— À qui appartiennent ces structures ?

— Rien n'appartient à personne sur K-PAX.

— Continuez.

— La plupart du temps nous dormons dehors, pas plus d'une heure ou deux, dans un endroit où on ne se fera pas marcher dessus par un *ap*, bien sûr. À ce propos...

Il s'interrompit à nouveau et se redressa.

— Les contacts sexuels n'étant pas recherchés sur notre PLANÈTE, comme d'ailleurs sur la plupart des PLANÈTES, les hommes et les femmes peuvent tout partager sans aucune crainte. Vous pouvez dormir à côté d'une personne du sexe opposé sans vous soucier de ce qu'en pensera votre femme ou votre mari. D'autre part, nous vivons souvent nus, ou très peu vêtus, ce qui ne cause aucune gêne. On attache peu d'importance au sexe sur K-PAX, après tout il n'en existe que de deux sortes, le masculin et le féminin, et une fois que vous les avez vus...

— Décrivez-moi une journée ordinaire sur K-PAX.

Il se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux, à l'évidence ravi de raconter sa planète.

— O.K. Une fois qu'on s'est levé, qu'on a mangé quelque chose, qu'on est allé aux toilettes, qu'on s'est lavé les dents, qu'est-ce qu'on fait ?

— Le nécessaire. On fait tremper des graines pour la fois prochaine, on lave la vaisselle, on répare ce qui est cassé. Et après ça, tout ce dont on a envie ! Certains préfèrent étudier les cieux, d'autres observer les ramures des arbres, les mimiques des *aps*, le comportement des *korms*, des *homs*, jouer de la musique, peindre ou sculpter. Quand je ne travaille pas, je passe la plus grande partie de mon temps dans une bibliothèque. C'est une activité très populaire sur K-PAX, et ces bibliothèques sont pleines d'êtres à tout moment du cycle.

— Décrivez-moi ces bibliothèques.

— On y trouve des livres, bien sûr, mais ils sont très vieux, et il existe des trucs bien plus intéressants. Pourrais-je vous les décrire ?

Prot leva les yeux au ciel et ses doigts pianotèrent.

— Imaginez un ordinateur avec un moniteur qui projette des images tridimensionnelles et vous permet de sentir avec vos cinq sens. Imaginez maintenant que vous vous intéressez aux ballons dirigeables et que vous aimeriez savoir à quoi ça ressemblait d'en piloter un quelques centaines de millions de cycles avant que l'on apprenne à voyager avec la lumière. Vous allumez l'ordinateur, vous tapez les instructions, et hop ! Vous vous retrouvez dans la nacelle, flottant à l'altitude et à l'endroit que vous voulez, entraîné à la vitesse exacte du vent qui soufflait le jour sélectionné. Sentez les cordes dans vos mains et le soleil sur votre visage. Sentez l'odeur des arbres qui monte jusqu'à vous. Voyez les *korms* de cette époque se percher en haut du ballon, à moins qu'ils ne vous rejoignent dans la nacelle ! Goûtez les fruits et les amandes qu'on vous a remis pour le voyage. Le paysage que vous voyez en dessous de vous est rigoureusement exact. Ça se passe exactement comme si vous y étiez !

Prot frissonnait d'excitation.

— Que se passe-t-il si vous tombez ?

Ses yeux brillants s'ouvrirent de nouveau et ses doigts s'immobilisèrent.

— Ça, c'est bien une question d'être humain ! Rien, bien sûr. Vous vous retrouverez dans la bibliothèque, prêt pour de nouvelles aventures.

— Quel genre de nouvelles aventures ?

— Utilisez votre imagination, doc. Tout ce qui s'est passé sur K-PAX au cours des millions d'années écoulées est à votre disposition. Vous pouvez l'expérimenter en trois dimensions, avec vos cinq sens. Vous pouvez aussi revivre n'importe quelle partie de votre vie. Ou celle d'un autre être humain.

— Ces hologrammes... existent-ils pour d'autres planètes ? Ramèneriez-vous quelque chose de la Terre ?

— Le voyage interplanétaire est encore assez nouveau pour nous, et remonte à quelques centaines ou quelques milliers de vos années. Il s'agit essentiellement d'expéditions de repérage. Notre bibliothèque est assez incomplète sur le sujet. Quant à la TERRE, eh bien ! Je trouve que c'est un endroit très intéressant, et je le consignerai dans mon rapport. Mais si quelqu'un veut mettre en place tous les paramètres...

Il haussa les épaules, tendit la main vers une mangue et la mordit sans en enlever la peau.

— Nous n'en sommes qu'au début, dit-il en avalant à grand bruit. Supposez que la géologie vous intéresse. Vous entrez les instructions, et les échantillons de tous les rochers, les minerais, les pierres précieuses, les scories et les météorites, avec leur nom, leur origine, leur composition, leur formule chimique, leur densité, tout cela sera à votre disposition. Vous pouvez les faire apparaître, les sentir, les toucher. Même chose avec la faune, la flore, de n'importe quel groupe, de n'importe quelle espèce. La science. La médecine. L'histoire. Les arts. Vous aimez l'opéra, *nicht wahr*[2] ? En quelques secondes vous sélectionnez ce que vous avez envie d'entendre et de voir sur une liste où tout ce qui a été écrit et joué sur K-PAX et certaines autres PLANÈTES est classé par titre, sujet, décor, type de voix, compositeur, interprète, etc..., le tout avec des renvois à d'autres classifications. Si vous aviez cette possibilité sur TERRE, vous-même pourriez chanter avec Ponselle ou Caruso comme partenaire ! Ça vous plairait ?

En effet, cette idée me flattait assez.

— Vous pourriez aussi voyager avec Christophe Colomb, signer la *Magna Carta*, conduire à l'Indy 500, jouer contre Babe Ruth, à vous de choisir !... Après un certain temps passé à la bibliothèque, poursuivit-il plus calmement, je pourrais très bien aller me promener dans les bois ou bien m'étendre un moment quelque part. C'est une des choses les plus agréables au monde.

Il s'arrêta un instant, plongé dans ses pensées, puis il dit :

— Il y a quelques mois, je me suis assis près d'un étang, en Alabama. Il n'y avait pas de vent, cette merveilleuse tranquillité n'était rompue que par le saut d'un poisson, le coassement d'une grenouille ou le frémissement des araignées d'eau faisant des rides à la surface. Avez-vous déjà connu cette sensation ? C'est très beau. Il n'existe pas d'étang sur K-PAX, mais la sensation est la même.

— Cela s’est passé quand ?

— En octobre.

Il se renversa dans son fauteuil avec un sourire béat, comme s’il était étendu à cet instant précis au bord de l’étang qu’il venait de décrire. Puis il se redressa et chanta, assez fort et plutôt faux :

— *Et c’est un jour ordinai-ai-aire (tap, tap), à Dog-patch (tap), U.S. AAAYYY !*

D’après mon fils Fred, il s’agit là d’une chanson extraite d’une comédie musicale très populaire à Broadway dans les années 50, intitulée *Lil Abner*.

Et puis il a dit quelque chose de totalement inattendu, les mots se sont bousculés, apparemment provoqués par le « souvenir » de sa vie dans « son monde ». Il a dit :

— Je ne voudrais pas vous vexer, gene, mais mon séjour ici touche à sa fin, je suis tellement impatient de rentrer.

Cela me prit par surprise.

— Mais... vous... à K-PAX ?

— Oui.

Je me redressai à mon tour.

— Quand envisagez-vous de partir ?

— Le 17 août.

— Pourquoi le 17 août ?

— Le rayon-guidage, mon vieux, il est grand temps.

— Vous allez « rayonner » vers K-PAX à cette date ?

— Oui. Et vous me manquerez, vous, les patients de l’hôpital et puis...

Il désigna le panier pratiquement vide.

— Tous vos fruits délicieux.

— Pourquoi le 17 août ?

— Raisons de sécurité.

— Raisons de sécurité ?

— Ben oui. Je peux voyager n'importe où sur la TERRE sans craindre de heurter quelqu'un qui voyagerait à la vitesse de la lumière accélérée. Mais sur K-PAX, les gens n'arrêtent pas de se déplacer. Il faut coordonner tout ça. Ici, par exemple, les tours de contrôle des aéroports s'en chargent pour les avions.

— Le 17 août.

— À 3 h 30 du matin. Heure d'été de l'Est.

— En parlant d'heure, la séance est terminée. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais reprendre cette conversation lors de notre prochain entretien. Oh ! Et pourriez-vous me dessiner un calendrier k-paxien quand vous en aurez le temps ? Juste un cycle ordinaire, enfin ce que vous estimerez nécessaire.

— Pas de problème. Jusqu'au 17 août je suis à votre entière disposition. Je prendrai cependant le temps de faire un petit voyage vers le nord. Vous vous souvenez ? Il y a encore un ou deux endroits que je n'ai pas visités.

Il avait déjà ouvert la porte.

— Ciao, lança-t-il avec un mouvement de la main.

Après qu'il fut parti, je retournai à mon bureau pour recopier mes notes. Alors que je cherchais à leur trouver un sens, mes yeux se posèrent sur la photo de Chip sur mon bureau. « Ciao » est une de ses expressions favorites, tout comme « je t'assure », et aussi « tu comprends ? ». Nous étions en été et Chip s'était trouvé un job de maître-nageur sur une plage publique. Je ne m'en plaignais pas car il nous avait déjà soutiré deux années d'avance d'argent de poche.

Chip, le dernier de mes enfants, allait bientôt s'envoler du nid.

À ce point de mon récit, il aurait été de bon ton, sans doute, de philosopher un brin et de raconter que j'avais longuement réfléchi aux implications, pour moi et pour Chip, de cette inévitable séparation. Mais en vérité, cela me ramena plutôt à la « date de départ » de prot. D'ici au 17 août, je ne disposais que de deux mois.

Qu'est-ce que cela signifiait exactement ? Russell nous avait prévenus lui aussi qu'un jour, il retournerait aux cieux. Mais il avait passé de longues années avec nous et n'avait jamais donné de date précise, et, à ma connaissance, aucune personne en proie à un fantasme n'avait agi dans ce sens. C'était totalement inédit dans les annales de la psychiatrie. Et, puisqu'il était flagrant qu'il serait impossible à prot de partir pour K-PAX ou pour quelque destination que ce soit, qu'arriverait-il ce jour-là ? Se retirerait-il complètement dans son armure d'amnésie ? La seule façon de l'en empêcher serait de découvrir d'où il venait et qui il était véritablement avant qu'il ne soit trop tard.

Et puis je me souvins brusquement que le 17 août était la date approximative de l'arrivée de prot sur Terre, environ cinq ans auparavant. Tout en gardant cela à l'esprit, je demandai à Mme Trexler de

téléphoner au commissariat de la circonscription où on l'avait tout d'abord amené, comme cela était indiqué dans son dossier du State Hospital, pour demander si quelqu'un correspondant à sa description n'avait pas disparu autour de cette date, et les informer des possibles visites de prot en Alabama au mois d'octobre. Elle revint plus tard avec une pile de lettres qu'elle me fit signer, et mentionna que la police avait promis de nous prévenir si des informations leur parvenaient.

— Mais ne comptez pas trop là-dessus, ironisa-t-elle.

On apprend beaucoup sur nos patients, non seulement de l'équipe soignante, mais aussi des autres patients qui adorent parler les uns des autres. C'est donc Ernie, le compagnon de chambre de Howie, qui m'apprit le premier que le comportement de celui-ci avait notablement évolué. Il était devenu une personne gaie et détendue !

J'allai m'en assurer moi-même.

Ernie avait raison. Un mardi, par une fraîche après-midi d'été, je le découvris tranquillement assis sur le grand rebord de la fenêtre du salon du deuxième étage, contemplant tranquillement le ciel. Pas de dictionnaires, pas d'encyclopédies, pas de fils comptés sur le grand tapis vert. Ses lunettes, qui étaient habituellement obscurcies par la saleté, avaient été nettoyées.

Je lui demandai la permission de m'asseoir près de lui et je lui parlai des fleurs qui s'alignaient le long du grand mur de l'autre côté de la pelouse. Il fut tout heureux de me donner les noms latins et usuels de chacune d'entre elles, leur histoire génétique et leur valeur nutritionnelle, leur usage médical et industriel. Mais il ne quitta jamais le ciel gris et sombre des yeux. Il semblait chercher quelque chose – « passer au scanner » furent les mots qui me vinrent à l'esprit.

Je lui demandai ce qu'il cherchait.

— L'oiseau bleu, me répondit-il.

— L'oiseau bleu ?

— L'oiseau bleu du bonheur.

C'était un propos bien étrange pour Howie. Il aurait très bien pu tout savoir sur les oiseaux bleus, de la couleur de leurs yeux à leurs habitudes migratoires et à leur nombre approximatif sur la planète, mais l'oiseau bleu ? Du *bonheur* ? Et où avait-il pris l'étincelle qui brillait dans ses yeux ? En le poussant un peu, j'appris qu'il s'agissait d'une idée de prot. Mon patient peu ordinaire avait assigné trois tâches à Howie, dont la première était la quête de l'oiseau bleu.

J'ignorais les deux suivantes et Howie n'en savait pas davantage.

Mais il avait volontiers souscrit à la première : découvrir l'oiseau bleu du bonheur, *the bluebird of happiness*.

Certains des temporaires de la salle 1 surnommèrent Howie « *the bluenard*[3] », et en salle 4 on parla d'un « *blue beard*[4] » hantant l'institut, mais Howie n'y prêtait aucune attention. Il appliquait à

son but illusoire son obstination coutumière. Cependant, je fus frappé par sa placidité. Fini les vérifications et les contre-vérifications frénétiques, il ne bondissait plus d'un livre à l'autre, ne griffonnait plus sur des rames entières de papier. En réalité, ses affaires étaient toujours éparpillées sur son bureau et sur la table qu'il partageait avec Ernie ; mais il avait apparemment laissé tomber ce qu'il avait entrepris et y prêtait si peu d'attention qu'il n'avait même pas rangé ses dossiers et ses notes contenant le travail de toute une vie. C'était un spectacle tellement rafraîchissant de le voir calmement assis près de la fenêtre que je ne pus m'empêcher de pousser un soupir de soulagement, comme si le poids du monde avait glissé des épaules de Howie... et des miennes par la même occasion.

Juste avant que je le quitte, le soleil apparut, et avec lui un magnifique arc-en-ciel baignant la pelouse de ses rayons dorés.

Howie sourit.

— Comme c'est beau ! murmura-t-il.

Pensant que les poules auraient des dents avant qu'il découvre son oiseau bleu dans le ciel de Manhattan, je ne pris pas la peine d'avancer son entretien bisannuel, prévu pour le mois de septembre.

Mais voilà que quelques jours plus tard, par une matinée chaude et pluvieuse, les salles résonnèrent du son étrange et délicieux d'une voix vibrante de bonheur qui criait : « L'oiseau bleu ! L'oiseau bleu ! »

Howie courut dans les couloirs (je ne le vis pas personnellement, mais Betty me le raconta), fit irruption dans la salle de gym et la salle de repos, interrompit les jeux de cartes et les méditations, prit par la main un prot souriant et le ramena dans le salon : « L'oiseau bleu ! L'oiseau bleu ! ». Évidemment, patients et personnel mêlés s'étaient précipités pour constater de visu la présence de l'oiseau, et les nez s'écrasaient aux fenêtres, scrutant la pelouse humide : « L'oiseau bleu ! L'oiseau bleu ! L'oiseau bleu ! » Ernie, Russell et même la Duchesse furent entraînés dans la ronde. Betty raconta en riant qu'elle parvenait presque à entendre de la musique de film dans les lointains. Seule Bess resta imperturbable, inexorablement hantée par tous les oiseaux morts ou blessés qu'elle avait rencontrés au cours de son tragique passage sur la Terre.

L'oiseau bleu finit par s'envoler et la vie reprit son cours... ou presque. Un changement subtil n'avait-il pas eu lieu ? L'oiseau n'avait-il pas tissé un espoir, ténu comme un fil de la vierge ? Si imperceptible que personne ne pouvait le voir distinctement, à l'exception de prot, peut-être. Aujourd'hui encore, il vibre dans la salle 2, passe de patient en patient comme une sorte de talisman, allégeant la dépression, réveillant l'espoir et la gaieté. Croyez-moi, c'est la vérité vraie.

Ma sixième séance avec Prot devait avoir lieu le lendemain après-midi. En entrant dans mon cabinet il affichait un grand sourire et me tendit un « calendrier » sous la forme d'un rouleau d'un usage tellement compliqué que je n'y compris pas grand-chose. Je ne l'en remerciai pas moins et posai le panier de fruits sur la petite table à côté de son fauteuil.

J'attendais qu'il me parle d'Howard et de son oiseau bleu, mais il n'y fit aucune allusion. Quand je finis par lui poser la question, il mordit dans un cantaloup et haussa les épaules.

— Il a toujours été là mais personne ne l'avait cherché.

Je ne le questionnai pas plus avant sur les « tâches » assignées aux patients : tant que ça marchait, je décidai de ne pas intervenir.

Quand il eut avalé le dernier kiwi, avec la peau naturellement, j'enclenchai le magnétophone.

— J'aimerais revenir sur un point que vous avez mentionné auparavant.

— Pourquoi pas ?

— Vous m'avez bien dit qu'il n'y avait pas de gouvernement sur K-PAX, et que personne ne travaillait, vous êtes d'accord ?

— Tout à fait.

— Je dois être un peu bête, parce que je ne parviens pas à comprendre comment ça fonctionne. Qui construit les bibliothèques, fabrique les équipements, les installe et les fait marcher ? Qui fabrique les logiciels holographiques, si tant est qu'on les appelle ainsi ? Les ustensiles, les appareils ménagers, les vêtements ? Qui plante les graines ? Sans compter d'autres articles dont je ne connais pas l'utilisation et dont vous devez certainement avoir besoin sur K-PAX.

Prot se frappa le front avec la paume de la main et grommela :

— *Mamma mia...* Puis :

— Très bien. Je vais essayer de simplifier tout ça pour vous le rendre accessible.

Il se pencha vers moi et me fixa de son regard sombre et pénétrant, comme à chaque fois qu'il voulait attirer mon attention.

— Premièrement, sur K-PAX, nous ne portons pratiquement pas de vêtements. Sauf deux fois par cycle, tous les vingt-deux ans de vos années – à des périodes où il fait assez froid. Personne ne plante les graines, on les laisse se planter toutes seules. Quant aux bibliothèques, s'il y a quelque chose à faire on le fait, *capisci* ? Voilà pour tout ce que vous appelez les objets manufacturés et la

manutention. C'est pourtant simple, non ?

— Il y a certainement des boulots qui font fuir les gens. Les travaux manuels très pénibles, ou le nettoyage des toilettes publiques. C'est inhérent à la nature humaine.

— Il n'y a pas d'êtres humains sur K-PAX.

Je le fixai d'un air agressif.

— Ah ! Oui, j'oubliais.

— De plus, aucun travail n'est vraiment déplaisant. Prenons un exemple : vous allez à la selle, n'est-ce pas ?

— Pas aussi souvent que je le voudrais.

— Ça vous contrarie ?

— Assez.

— Est-ce que vous auriez l'idée de demander à quelqu'un de le faire à votre place ?

— Si je le pouvais, je n'hésiterais pas.

— Mais vous ne le faites pas. Vous chiez, vous n'obtenez aucune récompense pour cela, et vous n'y pensez plus.

J'éclatai de rire.

— Bon. Il n'y a pas de travaux insurmontables, mais il existe tout de même un revers de la médaille. Certains métiers exigent de longues études, un certain entraînement, par exemple la médecine, ou le droit. Qui exerce ces métiers-là ?

— Nous n'avons pas de lois, donc pas de juristes. Quant à la médecine, elle est pratiquée par tous, aussi les docteurs ne sont pas vraiment indispensables. Bien sûr, les gens se spécialisent inévitablement dans les sujets qui les intéressent ; on ne s'adresse donc pas à n'importe qui, surtout en chirurgie.

— Parlez-moi de la médecine sur votre planète.

— Je savais qu'on finirait par y arriver, dit prot d'un air rayonnant.

Puis il se cala confortablement dans son fauteuil.

— Ainsi que je vous l'ai expliqué il y a un instant, sur K-PAX on est rarement malade. Comme nous ne mangeons que des plantes, les maladies circulatoires sont pratiquement inconnues. L'air et la nourriture n'étant pas pollués, les cancers sont rares, le stress étant peu important, les problèmes

cardiaques sont exceptionnels. Pour finir, il y a peu d'accidents, pas de suicides, pas de crimes : voilà qui réduit la clientèle des médecins. Nous sommes parfois touchés par une épidémie. Dans ce cas, les gens contaminés laissent la maladie suivre son cours et attendent que ça se passe. Dans les rares cas d'atteintes graves, nous utilisons les plantes. Il existe une herbe ou deux pour chaque trouble. Pour les connaître, il suffit de se renseigner à la bibliothèque.

— Vous avez des herbes pour tout ?

— Oui, tout comme vous. Pour le sida, les différents cancers, la maladie de Parkinson et celle d'Alzheimer, les artères bouchées... et aussi pour les anesthésies sélectives. Ces plantes poussent dans vos forêts tropicales, il vous suffirait de les chercher.

— L'anesthésie sélective ?

— Si vous voulez opérer l'abdomen, vous disposez d'une plante capable d'anesthésier cette partie du corps. Vous pouvez même regarder travailler la personne qui vous enlève votre appendicite, voire pratiquer l'opération vous-même si vous en avez envie ! Vos Chinois sont sur la bonne voie, avec l'acupuncture.

— Avez-vous des hôpitaux ?

— Disons plutôt de petites cliniques. Une pour chaque village.

— Et la psychiatrie ? Je suppose que vous allez me dire que vous n'en avez pas besoin, sur K-PAX ?

— Exactement. Nous n'avons pas de problèmes religieux, financiers ou sexuels susceptibles de servir de prétexte pour nous entredéchirer.

— Parfait. Mais n'existe-t-il pas des gens qui deviennent fous pour des raisons organiques ? Qu'est-ce que vous en faites ?

— Sur notre PLANÈTE, cela arrive rarement. Mais de tels êtres ne sont pas dangereux, on ne les enferme pas pour soulager les autres. Au contraire, tout le monde s'en occupe.

— Vous voulez dire que vos malades mentaux ne sont pas soignés par des drogues, des plantes, pour améliorer leur état ?

— La maladie mentale est souvent située dans l'œil de celui qui la regarde. Sur cette planète, on considère trop souvent que ceux qui pensent et agissent différemment de la majorité sont malades.

— Mais il y en a certainement qui sont incapables d'affronter la réalité ?

— La réalité est ce qu'on en fait.

— Donc aucun K-PAXIEN n'est traité pour désordres mentaux ?

— Sauf s'il est très malheureux.

— Et comment savez-vous s’il est malheureux ?

— Si vous ne voyez pas la différence entre le malheur et le bonheur, vous faites un piètre psychiatre.

— D’accord. Vous avez dit qu’il n’existait pas de pays ni de gouvernements sur K-PAX. J’en déduis que vous n’avez pas d’armée ni d’armements – c’est bien cela ?

— Dieu merci !

— Et que se passerait-il si K-PAX était attaquée par les habitants d’une autre planète ?

— Il y a là une contradiction. Les êtres qui détruiraient notre monde se détruiraient les premiers.

— Et les affaires intérieures ? Qui sont les gardiens de l’ordre ?

— K-PAX est naturellement ordonnée.

— Mais vous avez également dit qu’il n’y avait pas de lois sur votre planète, n’est-ce pas ?

— Exact.

— Sans les lois, comment distinguer le bien du mal ?

— Les gens savent. Les enfants n’ont pas besoin d’étudier la loi : quand ils font des erreurs, on le leur fait remarquer.

— Qui décide de l’« erreur » ?

— Tout le monde sait.

— Comment ? Qui a créé les codes du comportement ?

— Personne. Ils se sont manifestés progressivement avec le temps.

— Diriez-vous qu’il existe une base morale pour ces codes ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par « morale ». Je suppose que vous faites allusion à la religion ?

— Oui.

— Comme je vous l’ai dit auparavant, nous n’avons pas de religion sur K-PAX. Dieu merci.

— Dieu ?

— Je plaisantais.

Prot nota quelque chose sur son carnet.

- N’avez-vous donc aucun sens de l’humour sur cette PLANÈTE ? observa-t-il.
- Donc vous ne croyez pas en Dieu ?
- Nous avons joué avec cette idée pendant quelques centaines de cycles et puis nous l’avons rejetée.
- Pourquoi ?
- À quoi bon se raconter des histoires ?
- Mais si cela peut reconforter...
- Un faux espoir donne toujours un faux réconfort.
- Les K-PAXIENS partagent tous vos idées sur le sujet ?
- Autant que je le sache, oui. Ce n’est pas un sujet qui revient très souvent dans la conversation.
- Pourquoi ?
- Et vous ? Vous parlez souvent des dragons et des licornes ?
- De quoi parle-t-on sur votre planète ?
- On échange des informations, on émet des idées, des hypothèses.
- Quel genre d’idées ?
- Peut-on voyager dans le futur ? Existe-t-il une quatrième dimension spatiale ? Existe-t-il d’autres UNIVERS ? Des choses dans ce genre ?
- Encore un détail avant de changer de sujet : que se passe-t-il – bien que cela n’arrive pas souvent –, que se passe-t-il quand quelqu’un brise un de vos codes de comportement ? Qu’il refuse de se plier à la règle ?
- Rien.
- Rien ?
- On tente de le raisonner.
- C’est tout ?
- Oui.
- Et s’il tue quelqu’un ?

Prot commença à s’agiter.

— Pourquoi une personne commettrait-elle un acte pareil ?

— Si cela arrivait ?

— On éviterait cette personne.

— N’êtes-vous pas saisi de compassion pour le tueur ? Ou pour les prochaines victimes ?

Prot me regardait fixement, d’un air dégoûté je crois, ou alors incrédule.

— Vous faites une montagne d’un phénomène totalement marginal. Les êtres ne tuent pas d’autres êtres, sur K-PAX. Le crime y est encore moins populaire que le sexe. Chez nous, ça n’a pas de sens, c’est tout.

Là, j’avais le sentiment d’être sur une piste.

— Mais si quelqu’un commettait un crime, ne devrait-il pas être enfermé pour assurer la sécurité des autres ?

Prot était maintenant carrément furieux.

— Laissez-moi vous dire une chose, doc, gronda-t-il. La plupart des humains souscrivent au principe « œil pour œil, dent pour dent ». La plupart de vos religions sont célèbres pour cette formule, légendaire dans tout l’UNIVERS pour sa stupidité. Votre Christ et votre Bouddha avaient une vision différente, mais personne ne leur a prêté la moindre attention, pas même les chrétiens et les bouddhistes. Sur K-PAX, le crime n’existe pas, okay ? Et s’il existait, il n’y aurait pas de châtement. Les êtres de la TERRE n’arrivent pas à se mettre ça dans la tête et c’est pourtant le secret de la vie, croyez-moi !

Il avait maintenant les yeux exorbités et respirait avec difficulté. Je me dis qu’il était temps de mettre fin à la séance, même si elle n’était pas terminée.

— Vous n’avez pas tort sur ce point. Pardonnez-moi, mais je pense qu’il vaudrait mieux que nous en restions là. J’espère que cela ne vous dérange pas : j’ai un rendez-vous important que je ne peux pas remettre. Voulez-vous que nous poursuivions cette conversation la semaine prochaine ?

Il s’était un peu calmé mais paraissait encore très agité.

— Parfait.

Il se leva et sortit sans un mot.

Jusqu’à ce jour, je ne l’avais jamais vu en colère, ni même impatient.

Et soudain je me rendais compte que, sous l’apparence placide, un volcan menaçait d’entrer en éruption à tout instant. Avait-il déjà explosé dans le passé ? L’amnésie hystérique résulte parfois d’un acte violent et irréversible : prot avait-il, en réalité, tué quelqu’un ? Et pourquoi pas le 17 août

1985 ? Devrais-je, par mesure de précaution, le faire transférer en salle 4 ?

Je décidai d'attendre avant d'intervenir. En le transférant, je risquais de le voir s'enfermer à double tour dans son armure impénétrable.

De plus, mes spéculations étaient peut-être purement gratuites. Et même si j'avais raison, il y avait peu de chance qu'il devienne violent avant qu'on ne fasse des progrès notables pour percer à jour les actes passés cause de son amnésie. Je préviendrais cependant l'équipe de sécurité et le personnel de ce problème potentiel et leur demanderais de le surveiller de plus près. D'autre part, je mènerais mes entretiens avec davantage de prudence. Je décidai aussi de demander à la police de faire une enquête sur une éventuelle altercation violente qui aurait eu lieu cinq années auparavant. Peut-être réussiraient-ils là où nous avons échoué et parviendraient-ils à l'identifier.

Mais le 17 août se rapprochait dangereusement. Je me sentais frustré et fatigué, je me demandais même si je n'étais pas trop vieux pour le travail clinique. Je ne valais peut-être plus rien. Avais-je jamais été bon à grand-chose ?

Au départ, ma vocation n'était pas d'être psychiatre mais chanteur.

Quand je révisais mes examens préparatoires à la faculté de médecine, mon seul intérêt résidait dans les *Follies Brassiere* annuelles, une revue d'étudiants où je chantais sans complexes des airs de Broadway et des airs d'opéra, ce qui me valait des tonnerres d'applaudissements de la part d'un public acquis d'avance. À la fin de mes études de médecine, j'étais déjà marié et il n'était plus temps de poursuivre des rêves aussi frivoles. Le rôle de Don Quichotte n'était pas taillé pour moi.

Pourtant, je me posais déjà des questions sur la médecine. Mais, au moment où je m'apprêtais à confesser à ma femme que je n'étais pas fait pour ce métier, on diagnostiqua un cancer du foie à ma mère. Les médecins décidèrent d'opérer, mais il était trop tard.

Maman était une femme courageuse, et elle fit bonne figure jusqu'à la fin. Alors qu'on l'emmenait au bloc sur une chaise roulante, elle énumérait les lieux qu'elle voulait visiter et toutes les choses qu'elle allait entreprendre : l'aquarelle, le français, le piano. Mais elle connaissait certainement la vérité. Ses dernières paroles furent : « Sois un bon médecin, mon fils. ». Elle mourut sur la table d'opération et ne connut jamais son premier petit-fils, né trois mois plus tard.

Par la suite, j'ai de nouveau été tenté de tout envoyer balader lorsque j'ai été confronté à mon premier cadavre. Il s'agissait d'un homme blanc de quarante-six ans, gros, pratiquement chauve et pas rasé.

Alors que je commençais à travailler sur lui, ses yeux s'ouvrirent brusquement et il sembla appeler désespérément au secours. Ce n'est pas que je me sentis mal ou que j'eus envie de vomir – j'avais trop fréquenté l'hôpital avec mon père quand j'étais enfant pour céder à ce genre de faiblesse –, mais ce corps ressemblait exactement à celui de mon père quand il est mort. Je dus sortir.

Quand j'ai raconté à Karen qu'il m'était impossible d'autopsier quelqu'un qui ressemblait à mon père, elle m'a répondu : « Arrête tes bêtises. » J'y suis donc retourné, j'ai ouvert les bras, les jambes, l'abdomen et la poitrine de cet homme, et j'entendais la voix de mon père – il se vantait de ses qualités d'acteur – murmurer à mon oreille : « Aïe ! Ça fait mal. ». Cela me renforça dans ma conviction que je ne serais jamais chirurgien ni spécialiste des maladies organiques. Je préfèrai suivre l'exemple de mon ami Bill Siegel qui s'était spécialisé en psychiatrie. Non seulement c'était moins sanguinaire, mais le défi me semblait plus intéressant : on connaissait si peu de choses sur le sujet. Malheureusement, on n'est pas beaucoup plus avancé aujourd'hui qu'il y a trente ans.

L'après-midi où prot sortit de mon cabinet furieux et la tête haute, je reçus un appel d'une journaliste indépendante qui avait l'intention d'écrire un article sur les maladies mentales pour un magazine national. Elle demandait à « s'installer » au MPI pour quelques semaines afin de rassembler de la documentation et « se brancher sur nos cerveaux » – une expression qui ne me plaisait guère. Mais comme j'étais à court de prétexte pour refuser sa proposition, je lui donnai le feu vert en espérant secrètement que la publicité que nous en tirerions nous rapporterait quelques dollars de plus. J'annonçai à mon interlocutrice que j'allais lui passer Mme Trexler afin de convenir d'un rendez-vous, et j'éclatai de rire quand ma correspondante me demanda froidement si elle pouvait venir immédiatement.

Un nouveau patient du Dr Goldfarb arriva pendant le week-end. Appelons-le Chuck – ce n'est pas son nom, mais celui qu'il se donne.

Chuck a cinquante-huit ans et c'est un cynique chronique, un pessimiste invétéré, bref un emmerdeur patenté. On nous l'avait amené parce qu'il avait entrepris d'informer tous ceux qui pénétraient dans l'immeuble où il travaillait qu'ils puaient.

Effectivement, ses premiers mots lorsqu'il pénétra dans l'institut furent : « Ça pue. » Le crâne lisse comme un œuf, il louchait un peu, et aurait pu passer pour un personnage comique si sa présence en salle 2 n'avait terrorisé Maria : il lui rappelait son père.

Maria était au MPI depuis trois ans et, au cours de ces trois années, Russell était le seul homme qui avait pu l'approcher. Le dimanche, elle avait commencé par recevoir de nombreuses visites car elle appartenait à une famille riche en cousins de tous âges. Et puis, les visites s'étaient espacées, et avaient fini par se limiter à un oncle ou une tante tous les un ou deux mois, pour la simple raison que, lorsqu'ils venaient voir leur parente, ils ne savaient jamais sur qui ils allaient tomber : Maria souffrait du syndrome des personnalités multiples.

Celles-ci se manifestent souvent dans la prime enfance, à la suite d'un traumatisme physique ou mental, et sont une tentative désespérée pour faire front à une terrible offense qui ne laisse aucune issue : ce n'était pas Maria qui était battue, c'était Nathalie.

Maria n'était pas maltraitée, c'était Julia. Si Maria ne supportait pas ces attaques, Debra, elle, était forte... Les victimes de cette maladie peuvent cacher quantité de personnalités différentes, mais la moyenne est d'environ une douzaine, chacune étant capable de « prendre la relève » afin de s'adapter

aux circonstances. Pour des raisons que nous ne comprenons pas, un seul *alter ego* est relativement rare.

Les personnalités déployées sont souvent extraordinairement contrastées. Certaines sont bien plus intelligentes que d'autres, ou expriment des talents contradictoires, satisfont à des tests de façon divergente, et produisent même des électro-encéphalogrammes distincts ! Elles peuvent aussi se visualiser comme étant très différentes physiquement, ou même de sexe opposé. La question de savoir si elles sont des individus à part entière reste posée, mais le fait est que nombre de doubles, y compris les personnalités « primaires », sont totalement inconscients de ce que font les autres quand ils prennent le contrôle du corps.

Maria était connue pour incarner plus d'une centaine de personnalités distinctes, dont la plupart se manifestaient rarement.

Elle avait été violée un nombre incalculable de fois par son père, et ce dès l'âge de trois ans. Sa mère, dévote, passait la nuit à nettoyer des bureaux et n'avait jamais rien su de ces viols. Quant aux frères aînés, qu'on avait menacés pour qu'ils gardent le silence, ils passèrent à l'action dès qu'ils furent plus âgés. Dans des conditions pareilles, la vie peut devenir passablement insupportable et le désir de s'en échapper écrasant.

Maria, jeune fille ravissante aux longs cheveux noirs brillants comme le soleil, nous avait été amenée le jour où elle avait failli arracher les yeux d'un garçon qui lui avait fait des avances. Jusqu'à ce drame, on la percevait comme une personne « tranquille » et « distante ».

Personne ne l'avait plus jamais touchée depuis, à la possible exception de Russell, qui bien sûr la désignait sous le nom de « Maman ».

Mais Maria elle-même est rarement présente. La plupart du temps, un des doubles prend la relève, un de ses « défenseurs » ou « protecteurs ». Parfois, un de ses « persécuteurs » apparaît et le voile se lève sur un autre aspect de Maria, beaucoup plus sombre.

Par exemple, « Carlotta » a essayé à deux reprises au moins de tuer Maria – ainsi que tous ceux qui l'escortent. Les différentes identités se battent entre elles pour prendre le contrôle de la conscience, une lutte qui s'accompagne d'anxiété, d'insomnie, et de maux de tête incessants. Cela donne une idée des tortures endurées par celui qui souffre du syndrome des personnalités multiples.

Chuck estimait que Maria et ses doubles puaiement, ainsi que Russell, Mme Archer, Ernie, Howie et même l'inoffensive petite Bess. Les membres du personnel, y compris moi-même, dégagions une odeur pestilentielle. Mais il faut reconnaître à Chuck qu'il se comptait lui-même dans le lot des empoisonneurs, et considérait qu'il puait davantage que tous les autres réunis, comme « un tas d'entrailles pourries ». Selon lui, la seule personne dans tout l'hôpital qui ne puait pas, c'était prot.

À cause de ce qui s'était passé à la fin de notre précédente rencontre, je demandai à M. Jensen et à M. Kowalski de rester dans les parages pendant la septième séance. Quand je vis prot attaquer un ananas, il me sembla d'excellente humeur.

— Comment s'est passé votre rendez-vous ? demanda-t-il avec son sourire habituel.

Il me fallut un moment pour comprendre ce qu'il voulait dire, puis je me rappelai brusquement le « rendez-vous important » qui m'avait servi de prétexte pour le congédier avant la fin de la sixième séance.

Je lui répondis qu'il s'était bien passé et le remerciai. Son sourire semblait narquois. L'heure tournait et j'enclenchai le magnétophone, ainsi qu'une cassette sur laquelle était enregistré un lied de Schubert. Quand le lied s'acheva, je lui demandai de me le chanter. Il ne put même pas fredonner la première phrase musicale. À l'évidence, la musique n'était pas son point fort. La sculpture non plus : je lui donnai une boule d'argile, lui proposai de me sculpter une tête et me retrouvai en face d'un « Peanut[5] » informe. Il n'était même pas capable de dessiner proprement une maison ou un arbre. J'avais l'impression de me retrouver devant un enfant de huit ans. Or la moitié du temps qui nous était imparti s'était déjà écoulée.

— Très bien, dis-je, un peu déçu. La dernière fois, nous avons évoqué la médecine sur K-PAX et la façon dont elle est pratiquée. Parlez-moi de la science en général.

— Qu'aimeriez-vous savoir ?

— Qui l'exerce et comment ? Avez-vous des scientifiques ?

— Nous sommes tous des scientifiques sur K-PAX.

— Je m'attendais à votre réponse.

— La plupart des êtres humains que j'ai rencontrés ont une opinion assez négative de la science. Ils pensent qu'elle est ennuyeuse, abstruse et éventuellement dangereuse. Mais tout un chacun, même sur Terre, est un scientifique, seulement il ne s'en rend pas forcément compte. Quand quelqu'un se pose la question de savoir comment un oiseau vole, ou comment une feuille se déroule, et tire un enseignement de ses observations, il agit en scientifique. La science fait partie de la vie.

— Existe-t-il des laboratoires sur K-PAX ?

— Ils sont intégrés aux bibliothèques. Et puis l'univers tout entier est un vaste laboratoire. Tout le monde peut l'observer.

— Comment les K-PAXIENS procèdent-ils pour consigner leurs observations ?

— Toutes les espèces vivant aujourd’hui sur notre planète ainsi que toutes celles qui y ont vécu sont répertoriées et décrites dans le détail. Même chose pour les rochers, les étoiles et autres sujets d’études astronomiques. Chaque herbe médicinale est classée avec ses caractéristiques et ses effets. Et voilà des millions et des millions d’années que nous observons et enregistrons.

— Et que se passe-t-il dans les laboratoires ?

— Oh ! On identifie par exemple le nouveau composé qui vient d’apparaître dans la variante d’une plante.

— Vous voulez parler d’un composé chimique ?

— Oui.

— Je suppose que vos chimistes pourraient reproduire ces composés en laboratoire. Pourquoi utilisez-vous encore les plantes ?

— Sur K-PAX on ne synthétise rien.

— Pourquoi donc ?

— Pour quoi faire ?

— Eh bien ! Vous pourriez découvrir un nouveau médicament. Ou une meilleure cire pour les parquets !

— Nous avons des préparations à base de plantes pour toutes les maladies connues. Et nous n’avons pas de parquets à cirer. Pourquoi fabriquer de l’herbe rouge ou des arbres bleus ?

— Vous connaissez déjà tout, disiez-vous.

— Pas vraiment, et c’est la raison de ma présence ici.

— Exception faite des voyages interstellaires occasionnels, la vie sur votre planète semble assez ennuyeuse.

— Par rapport à quoi ? répliqua-t-il d’un ton sec. À votre vie sur TERRE où les TERRIENS passent la plus grande partie de leur temps à essayer de baiser, à regarder des feuilletons à la télé ou à se mettre à plat ventre pour de l’argent ?

Je notai cette brusque explosion et remarquai d’un air détaché :

— Je voulais dire que, lorsqu’il ne reste plus rien à découvrir, on doit s’ennuyer un peu.

— Gene, gene, gene..., psalmodia-t-il d’une voix d’outre-tombe. Chaque personne prise séparément ne connaît pas grand-chose, on a beau apprendre, il reste toujours beaucoup à découvrir.

— Mais *quelqu'un* le sait déjà.

— Avez-vous déjà entendu une symphonie de Mozart ?

— Cela m'est arrivé.

— Est-ce que cela commence à vous ennuyer à la deuxième, la troisième, ou la vingtième audition ?

— Cela ne m'ennuie pas...

— Et voilà !

— Et la physique ? poursuivis-je.

— Quoi, la physique ?

— Connaissez-vous toutes les lois de la physique ?

— Avez-vous entendu parler de Heisenberg[6] ?

— Oui, j'en ai entendu parler.

— Il avait tort.

— En gardant cela à l'esprit, que pouvez-vous nous dire sur les lois fondamentales de l'univers ? Le voyage par la lumière, par exemple ?

Son éternel sourire s'élargit.

— Rien.

— Rien ?

— Rien.

— Pourquoi donc ?

— Si je vous le disais, vous vous détruiriez. Ou pire, vous détruiriez quelqu'un d'autre.

— Bien. Je me contenterai de savoir ce que vous utilisez comme énergie sur K-PAX.

— Ça, je peux vous le dire, parce que vous l'avez déjà. Ou vous l'aurez bientôt. Nous utilisons les énergies solaires de type 1 et 2, sauf pour les voyages et quelques autres activités où nous utilisons l'énergie de la lumière. Vous seriez surpris de savoir combien d'énergie contient un rayon de lumière.

— Qu'est-ce que c'est que les types d'énergie 1 et 2 ?

— Le type 1, c'est l'énergie des étoiles : la fusion nucléaire. L'autre, c'est le type de radiations qui réchauffent votre PLANÈTE.

— Le type « fusion nucléaire » n'est-il pas suffisant ? Pourquoi utiliser l'autre ?

— Vous parlez comme un vrai *homo sapiens*.

— C'est-à-dire ?

— Vous, les hommes, ne parvenez à apprendre qu'à partir de vos erreurs. Vous finissez par découvrir qu'en brûlant le charbon, le pétrole et le bois, vous polluez l'air et perturbez le climat. Alors vous vous précipitez sur l'énergie solaire, le vent, la géothermie et l'énergie des marées sans songer aux conséquences. Les gens !

Il soupira en secouant la tête.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Ça ne vous semble pas évident ? L'utilisation de la première énergie produit de la chaleur, et la seconde la consomme. Ainsi nous ne réchauffons ni ne refroidissons notre PLANÈTE. Et il n'y a ni déchets ni pollution.

— Avez-vous toujours été capables de maîtriser ces sources d'énergie ?

— Bien sûr que non. Seulement depuis quelques milliards d'années.

— Et avant cela ?

— Eh bien ! Nous avons bricolé avec les champs magnétiques, la décomposition bactériologique et autres systèmes de ce genre. Mais nous avons vite compris que, quoi que nous fassions, la température ou le climat en seraient affectés. L'énergie gravitationnelle était encore pire. On s'est donc débrouillé avec nos muscles jusqu'à ce que quelqu'un trouve le moyen de fusionner les atomes en toute sécurité.

— Qui a découvert ce procédé ?

— Vous voulez dire, son nom ?

— Oui.

— Je n'en ai aucune idée. Nous n'avons pas le culte de la personnalité, sur K-PAX.

— Et la fission nucléaire ?

— Impossible. Nos êtres l'ont immédiatement refusée.

— Pourquoi ? Ils craignaient un accident ?

— Un accident n'est rien comparé aux déchets que cette énergie produit.

— N'avez-vous rien trouvé pour les contenir ?

— Connaissez-vous une solution qui dure jusqu'à la fin des temps ?

— Prenons l'astronomie. Ou mieux, la cosmologie.

— Un de mes sujets favoris.

— Dites-moi : quel est le destin de l'univers ?

— Son destin ?

— Va-t-il s'effondrer sur lui-même, ou alors se dilater pour toujours ?

— Voilà qui devrait vous plaire : les deux.

— Les deux ?

— Il va s'effondrer, puis se dilater et recommencer à l'infini.

— Je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou en pleurer.

— Avant de vous décider... ce n'est pas tout.

— Ah bon ?

Il pouffa de rire, et c'était la première fois que je l'entendais rigoler.

— Quand l'univers se dilatera de nouveau, tout redeviendra comme avant !

— Vous voulez dire...

— Exactement. Quelles que soient les erreurs que vous avez commises au cours de votre vie, vous les recommencerez la fois d'après, et toujours, et toujours, à jamais... Amen !

Son comportement avait brusquement changé. Je crus un instant qu'il allait éclater en sanglots. Puis il se reprit.

— Comment savez-vous cela ? Il est impossible que vous le sachiez !

— Il est effectivement impossible de vérifier cette hypothèse.

— Alors comment savoir si elle se vérifiera ? Cela vaut-il pour vos autres théories ?

— Ne suis-je pas là devant vous ?

Soudain, il me vint une idée.

— Je suis heureux que vous ayez abordé ce sujet. Vous avez les moyens d’accomplir un acte qui effacerait tous les doutes que je peux avoir sur votre histoire. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je me demandais quand vous y songeriez.

Il griffonna quelque chose sur son carnet de notes.

— Quand pourrez-vous me faire une petite démonstration, lui demandai-je ?

— Maintenant, si vous le voulez.

— D’accord.

— *Shalom*, dit-il. *Aloha*.

Et bien sûr il était toujours là, souriant de son sourire de « chat du Cheshire ».

— Eh bien ?

— Quoi donc ?

— Quand partez-vous ?

— Je suis déjà revenu.

Je m’étais laissé prendre au vieux numéro du « revolver le plus rapide de l’Ouest » !

— J’espérais que vous resteriez absent suffisamment longtemps pour que je puisse remarquer votre disparition.

— Attendez la semaine prochaine, je pars pour le Canada, l’Islande et le Groenland.

— La semaine prochaine ? Je vois. Et vous partez combien de temps ?

— Quelques jours.

Tandis que je notai de resserrer la surveillance autour de prot, il s’écria :

— La séance est terminée, gunnar et roman m’attendent !

Je n’avais pas fini d’écrire. Je me souvins vaguement que la pendule était placée de telle façon que prot ne pouvait pas la voir, et je me demandai qui diable avait bien pu lui dire que Jensen et Kowalski l’attendaient. Je grommelai :

— Est-ce que ce n’est pas à moi de décider cela ?

Mais, quand je levai les yeux, il était déjà parti. Je me repassai la deuxième partie de la bande.

Son affirmation, d'une voix grave et étouffée, qu'il devrait répéter ses erreurs jusqu'à la fin des temps, me parut soudain très émouvante, et je me posai à nouveau la question de savoir quel « crime » il avait commis. Si je ne parvenais pas à briser son armure amnésique, je n'arriverais jamais à rien. Or je ne possédais aucun indice sur son passé, et je travaillais dans le noir le plus total. Si j'avais disposé de davantage de temps, j'aurais sans doute trouvé un fil conducteur dans ce labyrinthe. Ce n'est pas le désir de passer à une séance ou deux par semaine qui me manquait, mais je n'en avais tout simplement pas le temps. Mon emploi du temps était surchargé.

Un ou deux jours plus tard, en rentrant de l'émission radiophonique où je réponds à des questions d'ordre général sur la santé mentale posées par le public, je découvris que prot avait assigné une nouvelle tâche à Howie. Sa mission : guérir Ernie de sa peur de la mort.

Je voyais très bien ce que prot visait avec son « programme », et en tant que médecin j'aurais très bien pu y penser moi-même : en encourageant Howie à se focaliser sur un seul projet, il détournait son attention de l'effrayante multiplicité des possibles qui s'ouvraient à lui. Je ne savais pas trop quoi penser de la thérapie appliquée par prot aux malades qui l'entouraient, mais, tant que ces « tâches » ne faisaient de mal à personne, je décidai de laisser faire.

Howie aborda le problème à sa façon – extrêmement organisée. Après avoir observé des heures durant le comportement de son compagnon, au point qu'Ernie finit par sortir en hurlant de leur chambre commune, il me demanda des textes sur l'anatomie et la physiologie, et plus particulièrement sur la respiration. Je supposai qu'il allait essayer de prouver à Ernie à quel point il était idiot d'avoir peur de s'étouffer à mort, à moins qu'il ne voulût construire un genre d'appareil respiratoire à son intention pour prévenir le pire. Je ne vis aucune raison de l'empêcher d'étudier le sujet et lui donnai libre accès à la bibliothèque du quatrième étage. En y repensant, j'aurais dû me douter que ces solutions étaient beaucoup trop simples pour un individu aussi brillant que Howie. Mon jugement était peut-être obscurci par l'espoir inconscient qu'il réussirait là où j'avais échoué, et qu'ils finiraient tous les deux par trouver enfin un peu de paix.

Pendant ce temps-là, Ernie procédait de même avec d'autres patients et commençait à s'intéresser à leur cas, et plus seulement au sien. Par exemple, il lisait de la poésie à la vieille Mme Weathers, qui penchait sa tête neigeuse d'un côté, puis de l'autre, comme une poule fascinée par les mots.

Ernie avait toujours fréquenté Russell, cherchant du réconfort auprès de lui, mais maintenant ils bavardaient de choses et d'autres, essentiellement de sujets non mystiques, et Ernie lui suggéra même de prendre un peu d'exercice.

Comme la plupart des malades, Ernie passait lui aussi beaucoup de temps avec prot, lui posait des questions sur K-PAX et d'autres régions inhabitées de l'univers. D'après les infirmières, ces conversations les enchantaient. Je finis par demander carrément à Ernie les raisons du plaisir évident qu'il prenait à discuter avec prot.

Ses sourcils se haussèrent de façon spectaculaire au-dessus de son masque chirurgical, et il me répéta exactement ce que m'avait dit Wacky :

— J'espère qu'il m'emmènera avec lui quand il partira.

C'est alors que je compris ce qui attirait les patients vers notre « visiteur venu d'ailleurs » : la promesse d'être sauvé. Non pas au ciel, mais dans cette vie, et dans un avenir relativement proche. Je décidai d'en informer prot dès que possible. C'était une chose d'améliorer le sort d'une personne malade, mais c'en était une autre de lui donner de faux espoirs, comme il me l'avait affirmé lui-même au cours d'un entretien. Mais je fus bien en peine de lui dire quoi que ce soit les jours suivants : il avait disparu !

Dès que l'on apprit que prot n'était pas apparu au déjeuner de dimanche, une fouille du bâtiment et du parc fut immédiatement lancée, sans résultat. Personne ne l'avait vu quitter l'hôpital, ni passer par aucune des portes ou des grilles fermées à clé sur les bandes vidéo de sécurité.

Sa chambre ne nous fournit aucun indice sur l'endroit où il avait pu se rendre. Comme d'habitude, son lit était fait, son bureau et sa commode contenaient toujours ses affaires, et il n'y avait pas la moindre feuille de papier dans la corbeille.

Aucun des patients ne voulut révéler quoi que ce soit sur les allées et venues de prot, mais personne ne parut surpris qu'il fût parti. J'en demandai la raison à Chuck.

— Ne vous inquiétez pas, il reviendra, répondit-il.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il a pris ses lunettes de soleil avec lui.

— Et alors ?

— Quand il retournera à K-PAX, il n'en aura pas besoin.

Quelques jours plus tard, un des employés préposés à l'entretien rapporta que l'on avait découvert que des affaires avaient changé de place dans la réserve. Mais on n'a jamais établi que prot s'y était caché.

Au cours de ses vingt-sept premières années d'existence, Russell ne fut jamais confronté à un être humain autre que son père et sa mère.

Son éducation consistait essentiellement à lire la Bible. Quatre heures matin et soir. Ses parents n'avaient pas la radio et personne ne remontait la grande allée de la ferme à cause de la boue et des dobermans. L'après-midi, il était sensé travailler dans le jardin ou aider aux tâches ménagères et agricoles. Cette existence isolée se poursuivit jusqu'au jour où une employée au recensement, qui élevait également des dobermans, passa outre et tomba accidentellement sur lui alors que son père

travaillait dans l'appentis et que sa mère étendait le linge dans la cour. Après qu'il eut poursuivi la malheureuse dans l'allée en hurlant : « Marie-Madeleine, je te pardonne ! », elle courut rapporter l'incident aux autorités.

Dans le cas de Russell, la psychothérapie se révéla totalement inefficace et un traitement de choc à la Metrazole n'eut pas beaucoup plus d'effet. On le rendit pourtant à ses parents. Le jeune délirant s'échappa bientôt de la ferme et fut arrêté pour « trouble de l'ordre public ». Par la suite, il passa plusieurs années à entrer et sortir des hôpitaux et des prisons jusqu'à ce qu'on l'amène enfin au MPI, où il est resté jusqu'à aujourd'hui.

Ni Howie, qui est juif, ni Mme Archer – « je suis épiscopaliennne », dit-elle d'un air dédaigneux – n'a jamais utilisé les services de Russell.

Mais comme sa suite diminuait de jour en jour – seule Maria et certains de ses doubles lui prêtaient attention –, il commença à prêcher les évangiles à Howie et à la Duchesse, qui émergeait parfois de sa chambre pour discuter avec prot.

Howie se contentait de l'ignorer, mais les choses en allaient autrement avec Mme Archer. Ce serait une mauvaise plaisanterie de dire qu'il la rendait cinglée, mais c'est pourtant la vérité. Discuter avec Russell requiert une certaine dose d'indulgence et c'est un euphémisme. Il a pour habitude de vous foncer dessus et de vous faire des sermons en vous postillonnant à la figure. Quand la Duchesse parvenait à échapper à ses prêches fervents, Chuck prenait le relais en lui affirmant qu'elle puait.

Mme Archer, qui s'arrosait des parfums les plus chers, était mortifiée.

— Manquerait plus que je sente mauvais, grinçait-elle en allumant nerveusement une cigarette.

Chuck pinçait le nez.

— Ça schlingue ! enchaînait-il impitoyablement.

Elle fondait régulièrement en larmes.

— Je vous en prie, suppliait-elle quand je passais dans les parages, laissez-le revenir !

— Si vous croyez qu'il emmènera une puante comme vous ! s'exclamait Chuck. Mais moi je vais partir avec lui, il me l'a dit.

Russell ne ménageait pas ses prédictions :

— Et se dresseront de faux christes et de faux prophètes, ils montreront des signes, accompliront des prodiges, et ils tromperont les élus eux-mêmes !

— Toi aussi, tu pues ! lui rappelait Chuck.

Au cours d'un bref déjeuner dans le réfectoire des médecins, le Dr Goldfarb m'en raconta davantage sur Chuck. Simple fonctionnaire du Pentagone, me dit-elle, il avait osé signaler le gaspillage et la

corruption régnant dans son secteur. Pour toute récompense, il fut renvoyé et, pour finir, rayé des registres de la fonction publique. Cela aurait dû suffire à le plonger dans le désespoir, mais ce qui l'acheva, c'est que sa femme demanda le divorce après vingt-sept ans de mariage.

— Quel soulagement ! avait-il ironisé auprès du Dr Goldfarb. J'en avais assez d'embrasser cette panse malodorante chaque matin. Berk ! Quelle horreur !

En réalité, ce coup du sort l'avait démonté, car il adorait sa femme. Il tenta même de se suicider, après son départ, en se tirant une balle dans la tête. Le lecteur doit avoir peine à croire qu'il se soit raté, mais les suicides qui échouent sont fréquents. Ils sont destinés à attirer l'attention sur l'effroyable malheur de victimes réduites au silence. La tentative de suicide est souvent un mode de communication. Bien sûr, les gens qui se sentent dépréciés ou malheureux n'y ont pas toujours recours. Un maniaco-dépressif m'assura une fois qu'il ne se suiciderait jamais. Je lui demandai comment il pouvait en être certain. « Parce que je n'ai pas encore lu *Moby Dick* », me répondit-il. Je jugeai que c'était une explication comme une autre, et qu'elle expliquait sans doute pourquoi si peu de gens terminaient ce livre.

Au beau milieu du tohu-bohu provoqué par la disparition de prot, la journaliste qui m'avait appelé la semaine précédente arriva avec une demi-heure d'avance à notre rendez-vous. Elle était plus âgée que son apparence ne le laissait supposer : à trente-trois ans, elle en paraissait seize. Vêtue de jeans délavés et d'une vieille chemise à carreaux, elle ne portait pas de chaussettes dans ses tennis. Ma première impression fut que le journalisme *free lance* ne nourrit pas son homme, puis je finis par comprendre qu'elle avait soigneusement choisi sa tenue pour passer inaperçue et mettre les gens à l'aise.

Pour les mêmes raisons, elle n'était pas maquillée, mais s'était légèrement parfumée, une odeur qui me rappelait notre maison de campagne dans les Adirondacks. Son eau de toilette devait s'appeler « Pine Woods » ou quelque chose dans ce goût-là. Elle était petite ; quant à ses dents, on aurait dit des dents de lait. Elle se pelotonna dans le fauteuil que je lui désignai et me demanda de l'appeler Giselle.

Originaire d'une petite ville dans le nord de l'Ohio, elle avait passé une licence de journalisme dans une université locale, puis s'était rendue directement à New York où elle avait été engagée au *Weekly Gazette*, aujourd'hui disparu. Elle y resta environ huit ans avant d'écrire un article sur la drogue et le sida à Harlem qui lui valut le prix Cassady. Je m'étonnai des risques qu'elle avait dû prendre pour mener son enquête. Elle m'expliqua alors qu'elle s'était fait escorter par un ami, un ex-joueur de football bien connu à Harlem.

— Il était très baraqué, ajouta-t-elle avec un sourire désarmant.

Ensuite elle avait quitté la *Gazette* pour enquêter sur des sujets qui lui tenaient à cœur – l'avortement, les marées noires, les S.D.F – pour le compte de divers périodiques, dont des magazines et des quotidiens de réputation nationale. Elle avait également écrit des scripts pour des documentaires télévisés. L'idée de faire un reportage sur la maladie mentale lui était venue alors qu'elle essayait de

rassembler de la documentation sur la maladie d'Alzheimer. Elle s'était alors rendu compte qu'il était impossible d'obtenir un compte rendu complet sur le sujet « dans un langage accessible à tous ». Ses références étaient excellentes, et je lui accordai donc l'autorisation de « draguer dans les couloirs » – c'était son expression –, à condition qu'elle soit en permanence accompagnée par un membre de l'équipe, et qu'elle ne reste jamais plus de trois quarts d'heure dans la salle des psychopathes, et toujours en présence d'un employé de la sécurité. Elle eut beau accepter mes conditions avec enthousiasme, je demandai quand même à Betty de la surveiller du coin de l'œil.

Le mercredi midi, j'étais de très mauvaise humeur : j'avais passé la matinée à attendre pour témoigner dans une audience préliminaire pour une affaire qui s'était finalement résolue hors du tribunal. Bien sûr, j'étais content que ce soit réglé, mais contrarié d'avoir perdu ma matinée, sans compter que je n'avais pas eu le temps de déjeuner et que je m'inquiétais du sort de prot.

Il arriva pile à l'heure de sa séance, tranquille comme Baptiste et toujours vêtu de ses pantalons de velours bleu. Je hurlai :

— Où étiez-vous passé, Bon Dieu ?

— Terre-Neuve, Labrador, Groenland, Islande.

— Comment êtes-vous sorti de l'hôpital ?

— Je suis parti, c'est tout.

— Et personne ne vous a vu ?

— Personne.

— Vous vous y êtes pris comment ?

— Je vous l'ai déjà expliqué.

— Ah ! Oui, avec des miroirs.

Continuer cette conversation n'avait aucun sens. La bande du magnéto enregistra à cet instant un silence pesant rythmé par le tambourinage de mes doigts sur le bras de mon fauteuil.

— La prochaine fois, prévenez-moi quand vous partez, lui dis-je.

— Je vous avais prévenu.

— Autre chose : je ne pense pas qu'il soit souhaitable que vous racontiez aux patients que vous allez les emmener avec vous.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Vraiment ?

— Je vous assure. Je leur ai simplement dit que je ne pourrais emmener qu'une seule personne.

— Ne faites pas de promesses que vous ne pourrez pas tenir.

— Je n’ai rien promis.

Il avisa un saladier rempli des fruits du jardin de Mme Trexler à Hoboken et mordit dans une grosse fraise.

J’étais mort de faim, et cette fois-ci je me joignis à lui. Pendant quelques minutes nous nous regardâmes en chiens de faïence tout en mastiquant avec rage, comme deux lutteurs se mesurant des mâchoires avant de passer à l’attaque.

— Si vous pouvez partir quand bon vous chante, pourquoi diable êtes-vous revenu ? lui demandai-je.

Il avala une poignée de myrtilles et prit une profonde inspiration.

— Je suis aussi bien ici qu’ailleurs pour écrire mon rapport, d’autre part vous me nourrissez tous les jours, et les fruits sont délicieux. Et puis je vous aime bien, ajouta-t-il d’un air espiègle.

— Vous me promettez de rester tranquille un bon bout de temps ?

— Jusqu’au 17 août.

— Bien. On y va ?

— Volontiers.

— Parfait.

— Êtes-vous capable de dessiner une carte du ciel depuis n’importe quel endroit de la galaxie ?
Disons Sirius ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Je n’y suis jamais allé.

— Mais cela ne vous pose pas de problème pour les endroits que vous avez visités ?

— Naturellement.

— Pouvez-vous me dessiner assez rapidement quelques ciels ?

— Volontiers.

— Bien. Et maintenant : où êtes-vous allé ces derniers jours ?

— Je vous l’ai dit : Terre-Neuve, Labrador...

— Hum, hum. Et comment vous sentez-vous après ce long voyage ?

— Très bien, merci. Et vous, *narr*, comment ça va ?

— Narr ?

— Sur K-PAX, *gene* se traduirait par *narr*. Cela rime avec « noir ».

— Je vois. Cela viendrait-il du terme français « narrer » ?

— Non. Ça vient du pax-o et ça signifie « celui qui doute ».

— Oh... Et « prot », comment le tradiriez-vous en anglais ? « Celui qui est sûr de lui » ?

— *Nein*. « Prot » vient d'un mot de vieux k-paxien qui veut dire « celui qui séjourne ». Croyez-le si vous voulez, mais ça se traduirait par *ripley*.

— Et si je vous demandais de me traduire un texte anglais en pax-o, par exemple *Hamlet* ?

— Pas de problème. Vous le voulez pour quand ?

— Dès que possible.

— La semaine prochaine, ça vous convient ?

— Parfait. Et maintenant que nous avons bien discuté des sciences sur K-PAX, si vous me parliez des arts ?

— Vous voulez dire la peinture, la musique, des trucs dans ce genre ?

— La musique, la sculpture, la danse, la littérature...

Le sourire coutumier réapparut, et il croisa les doigts.

— Il existe des points communs avec les arts TERRIENS. Mais souvenez-vous que nous avons plusieurs milliards d'années d'avance sur vous. Notre musique ne se fonde pas sur un système aussi primitif que les notes, et nos arts ne s'inspirent pas de visions subjectives.

— Elle n'est pas fondée sur des notes ? Mais sur quoi ?

— Elle est continue.

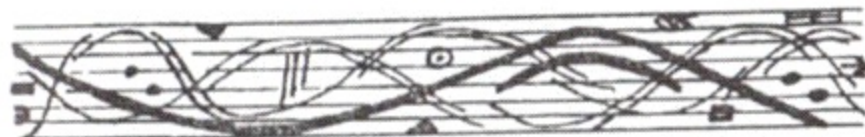
— Pouvez-vous me donner un exemple ?

Il déchira une feuille de papier de son bloc et se mit à dessiner.

Pendant ce temps-là, je lui demandai pourquoi, avec tous les dons et les connaissances dont il était doté, il se sentait obligé de consigner ses observations par écrit.

— Ça tombe sous le sens : et s'il m'arrivait quelque chose avant que je retourne sur K-PAX ?

Puis il me montra le dessin suivant :



— C'est un de mes airs préférés, dit-il en souriant. Je l'ai appris quand j'étais enfant.

Tandis que j'essayais vainement de me faire une idée de ce que ça représentait, il ajouta :

— Vous comprendrez tout de suite pourquoi j'ai un faible pour votre John Cage.

— Pouvez-vous me fredonner quelques mesures de cette chose ?

— Vous savez bien que je ne sais pas chanter. Et puis, on ne peut pas réduire ça à un « air ».

— Je peux le garder ?

— En souvenir de ma visite...

— Merci. Qu'entendez-vous exactement par « nos arts ne s'inspirent pas d'une vision subjective » ?

— Eh bien ! Nous n'utilisons pas le procédé que vous appelez « fiction ».

— Pourquoi pas ?

— À quoi bon ?

— Par le biais de la fiction, il arrive que l'on saisisse mieux la vérité.

— Pourquoi tourner autour du pot ? Mieux vaut aller droit au but.

— La vérité n'a pas le même sens selon les personnes.

— La vérité est la vérité. Ce dont vous parlez, c'est du faux-semblant. Un monde de fantaisie. Dites-moi...

Il se pencha sur son carnet de notes.

— Pourquoi les êtres humains sont-ils si bizarrement convaincus qu'une croyance équivaut à une vérité ?

— Parce qu'il arrive que la vérité soit blessante. Parfois nous avons besoin de croire en une vérité supérieure.

— Quelle vérité peut bien être supérieure à la vérité elle-même ?

— Il existe plusieurs genres de vérités.

Prot continuait d'écrire dans son carnet.

— Il n'existe qu'une seule vérité. Elle est absolue. Inutile de fuir, elle finira toujours par vous rattraper.

Il me sembla que ces mots étaient emprunts de regrets.

— Vous oubliez une donnée, répliquai-je. Nos croyances sont fondées sur des expériences incomplètes et conflictuelles. Nous avons besoin d'aide pour résoudre ce genre de dilemme, peut-être pourriez-vous nous aider ?

Il releva la tête d'un air surpris.

— Comment cela ?

— Racontez m'en davantage sur votre vie à K-PAX.

— Qu'aimeriez-vous savoir ?

— Parlez-moi de vos amis et de vos connaissances.

— Tous les K-PAXIENS sont mes amis. Mais il n'existe pas de mot pour « ami » en pax-o. Ni pour « ennemi » d'ailleurs.

— Parlez-moi d'eux. Ce qui vous vient à l'esprit.

— Eh bien, il y a brot, mano, swon, fled et...

— Qui est brot ?

— Il vit dans les bois de RILLWARD de reldo. Mano est...

— Reldo ?

— Un village près des montagnes pourpres.

— Et c'est là que vit brot ?

— Oui, dans les bois.

— Pourquoi ?

— Parce que les *orfs* vivent généralement dans les bois.

— Les *orfs* ?

— Une espèce qui se situe entre la mienne et les *trods*. Les *trods* ressemblent beaucoup à vos chimpanzés, mais en plus gros.

— Vous voulez dire que les *orfs* ne sont pas tout à fait humains ?

— Encore une contradiction dans les termes ! Vous me demandez s'il s'agit d'un de nos ancêtres ? La réponse est oui. Il se trouve que nous n'avons pas détruit nos précurseurs les plus proches comme vous l'avez fait sur la TERRE.

— Et vous considérez les *orfs* comme des amis ?

— Bien sûr.

— À propos, comment appelez-vous votre propre espèce ?

— *Dremers*.

— Et combien de précurseurs existe-t-il entre les *trods* et les *dremers* ?

— Sept.

— Et aucun n'a disparu de la surface de K-PAX ?

— *Exactly*.

— À quoi ressemblent-ils ?

— Ils sont très beaux.

- Êtes-vous dans l'obligation de vous en occuper ?
- Il nous arrive parfois de nettoyer derrière eux. Autrement ils prennent très bien soin d'eux-mêmes, comme tous les êtres.
- Ils parlent ? Vous les comprenez ?
- Absolument. Tous les êtres « parlent ». Il suffit de connaître leur langage.
- Bon. Continuez.
- Mano est tranquille. Elle passe la plus grande partie de son temps à étudier les insectes. Swon est doux et vert. Fled est...
- Vert ?
- Bien sûr. Swon est un *em*. Quelque chose comme une grenouille, mais aussi grosse qu'un chien.
- Vous donnez des noms aux grenouilles ?
- Il faut bien les nommer.
- Entendez-vous par là que vous donnez des noms à toutes les grenouilles de K-PAX ?
- Bien sûr que non. Seulement à celles que je connais.
- Vous connaissez beaucoup d'animaux inférieurs ?
- Ils ne sont pas inférieurs. Juste différents.
- Comment se fait-il que ces espèces soient comparables à celles que nous avons sur la Terre ?
- Vous possédez davantage de variétés, mais, d'un autre côté, nous n'avons pas de carnivores. Et puis...
- Il avait l'air ravi.
- Pas de mouches, pas de moustiques, pas de cafards...
- Ça semble trop beau pour être vrai.
- Oh ! Mais c'est vrai, je vous le garantis.
- Revenons-en aux gens.
- Il n'y a pas de « gens » sur K-PAX.
- Je veux parler des êtres de votre propre espèce. Les... euh... *dremers*.

— Comme vous voulez.

— Parlez-moi de votre amie mano.

— Comme je vous l’ai déjà dit, elle est fascinée par le comportement des insectes.

— J’aimerais en savoir davantage sur elle.

— Elle a des cheveux bruns soyeux, un front lisse, et elle est toujours très occupée.

— Vous entendez-vous bien avec elle ?

— Naturellement.

— Mieux qu’avec les autres K-PAXIENS ?

— Je m’entends bien avec tout le monde.

— N’y a-t-il pas des *dremers* avec lesquels vous vous entendez mieux, que vous préférez aux autres ?

— Je les aime tous.

— Donnez-moi quelques noms.

Lourde erreur. Avant que j’aie pu l’arrêter, il égrena une soixantaine de noms bizarres.

— Vous entendez-vous bien avec votre père ?

— Écoutez, gene, vous devriez soigner vos trous de mémoire. Je peux vous donner un ou deux conseils si jamais...

— Avec votre mère ?

— Bien sûr.

— Diriez-vous que vous l’aimez ?

— L’amour implique la haine.

— Vous n’avez pas répondu à ma question.

— Aimer... plaire... c’est une question de sémantique.

— Très bien. Prenons les choses dans l’autre sens. Y a-t-il quelqu’un que vous n’aimez pas ? Que vous détestez ?

— Tout le monde sur K-PAX est exactement comme moi ! Pourquoi devrais-je haïr qui que ce soit ?

Pourquoi devrais-je me haïr ?

— Sur Terre, il y a des gens qui ne s’aiment pas. Ceux qui n’ont pas vécu selon les valeurs auxquelles ils croyaient, qui n’ont pas atteint les buts qu’ils s’étaient fixés. Ceux qui ont commis des erreurs terribles, qui ont fait du mal à quelqu’un et l’ont regretté...

— Je vous l’ai déjà dit auparavant : personne sur K-PAX ne ferait de mal à qui que ce soit !

— Même sans y prendre garde ?

— Non !

— Jamais ?

— Vous êtes sourd ? hurla-t-il.

— Non, je vous entends tout à fait clairement. Je vous en prie, calmez-vous, je suis désolé de vous avoir bouleversé.

Il hocha la tête avec violence.

Je savais que je tenais une piste, mais je n’étais pas certain de bien m’y prendre. Tandis qu’il se calmait, nous avons parlé des patients, parmi lesquels Maria et ses alter egos protecteurs. La situation de Maria sembla l’intéresser. Qui sait d’où vous vient l’inspiration ? À moins qu’il ne s’agisse d’une brusque éclaircie dans le brouillard de la stupidité ? Bref, je réalisai brusquement que, pour des raisons sans doute personnelles, je m’étais fixé uniquement sur son fantasme. Pourquoi diable n’avais-je pas attaqué le problème sous l’angle de l’amnésie hystérique !

— Prot ?

Ses poings se desserrèrent progressivement.

— Oui ?

— Je viens de penser à quelque chose.

— Allez-vous faire foutre, docteur brewer.

— Je me demandais si vous seriez d’accord pour vous laisser hypnotiser lors de la prochaine séance ?

— Pour quoi faire ?

— Appelons cela une expérience. Parfois l’hypnose ramène à votre mémoire des sensations et des souvenirs trop douloureux pour les laisser remonter dans le conscient.

— Je me souviens de tout ce que j’ai fait, c’est inutile.

— Je vous le demande comme une faveur personnelle.

Il m’observa d’un air méfiant.

— Pourquoi hésitez-vous ? Avez-vous peur d’être hypnotisé ?

Le procédé était un peu gros, mais il fonctionna.

— Bien sûr que non !

— Ça marche pour mercredi prochain ?

— Mercredi prochain, c’est le quatre Juillet. Vous travaillez le jour de la fête nationale ?

— Ah ! Mince, on sera déjà en juillet ? Très bien. Nous ferons un test mardi pour voir si vous êtes sensible à l’hypnose, et on commencera la semaine suivante. Ça vous va ?

— Parfaitement, cher monsieur, me répondit-il brusquement calmé.

— Vous ne projetez pas de partir en voyage ?

— Au risque de me répéter : pas avant 3 h 31 du matin, le 17 août.

Et il retourna dans la salle 2 où on lui réserva un accueil digne du Fils prodigue.

Le lendemain matin, quand j’arrivai à l’hôpital, Giselle attendait devant la porte de mon bureau. Elle portait la même tenue que la première fois, ou alors des vêtements identiques. Son sourire faisait briller ses petites dents.

— Pourquoi ne m’avez-vous pas parlé de prot ? demanda-t-elle de but en blanc.

Je m’étais couché à trois heures pour finir un article et étais venu tôt pour préparer un discours que je devais prononcer à un déjeuner du Rotary Club, sans compter que je ne m’étais pas encore remis de la disparition temporaire de prot. Enfin la pendule de mon bureau sonna pour me rappeler à l’ordre, ce qui me porta sur les nerfs.

— Qu’est-ce que vous lui voulez, à prot ? demandai-je d’un ton sec.

— J’ai décidé de centrer mon article sur lui. Avec votre permission, bien entendu.

Je laissai tomber ma serviette bourrée à craquer sur mon bureau.

— Pourquoi prot ?

Elle se pelotonna dans le fauteuil en cuir brun, dans ce style qui n’appartenait qu’à elle. Je me demandai si c’était prémédité ou si elle était totalement inconsciente de l’effet charmant que ce

comportement produisait sur les messieurs d'un certain âge, surtout ceux qui souffrent des symptômes de la crise mentionnée par Brown.

En tout cas, j'avais désormais une petite idée sur les raisons de son succès en tant que reporter.

— Parce qu'il me fascine, me répondit-elle.

— Savez-vous qu'il est un de mes patients ?

— Betty me l'a dit. Voilà la raison de ma visite : j'aimerais jeter un coup d'œil à son dossier.

Elle battait des cils d'un air ingénu. Je m'affairai à transférer le contenu de ma serviette sur mon bureau déjà surchargé.

— Prot est un patient particulier, lui dis-je. Il nécessite un traitement très délicat.

— Je ferai attention, je ne tiens pas à mettre mon reportage en péril. Et je ne divulguerais aucune confidence, ajouta-t-elle dans un murmure.

Et elle ajouta :

— Je sais que vous projetez d'écrire un livre sur lui.

Je me mis à hurler :

— Qui vous a dit cela ?

— Mais... prot lui-même.

— Prot ? D'où tient-il une information pareille ?

— Je l'ignore. Mais je tenais à vous assurer que mon reportage ne nuirait en rien à votre livre. Au contraire, cela lui fera de la publicité. Et je vous le soumettrai avant publication. Qu'en pensez-vous ?

Je la fixai un instant, cherchant un moyen de me tirer de ce mauvais pas. Elle sentit aussitôt mes réticences.

— Si je parvenais à l'identifier, vous me laisseriez le champ libre ?

Elle me tenait et elle le savait.

— Vous me rembourserez les frais, ajouta-t-elle aussitôt.

Au cours du week-end, j'étudiai la transcription des huit entretiens avec prot. Tout semblait indiquer qu'il avait connu au moins un épisode violent dans son passé, épisode qui avait déclenché cette fuite

hystérique du monde réel, qu'il rejetait de toutes ses forces, et qui l'avait incité à rejoindre un monde idyllique où l'absence de relations humaines permettait d'éviter tous les problèmes, petits ou grands, dont nous sommes quotidiennement affligés. Et par la même occasion de connaître toutes les joies qui font que la vie vaut le coup d'être vécue...

Je décidai de demander à prot de passer le 4 Juillet chez moi pour voir si un environnement familial ordinaire me permettrait de saisir quelque chose qui m'aurait échappé. J'avais déjà tenté cette expérience avec quelques patients, parfois avec des résultats positifs. Ma femme fut d'accord, bien que je l'eusse prévenue que prot avait sans doute été impliqué dans un épisode violent, et qu'il y avait toujours une possibilité de dérapage...

— Arrête tes bêtises, me dit-elle, amène-le.

Comment ces informations se propagent-elles, je l'ignore, mais le lundi matin, les salles 1 et 2 étaient au courant que prot était invité chez moi pour un barbecue.

Pratiquement tous les patients que je rencontrai ce jour-là, et entre autres trois des *alter egos* de Maria qui passaient leur temps à déboutonner des boutons boutonnés par d'autres personnalités, et vice-versa, se plaignirent gentiment.

— Vous ne nous avez jamais invités chez vous, docteur Brewer !

À chacun d'entre eux, je répliquai :

— Dès que vous irez mieux et que vous sortirez d'ici, je vous invite !

Ce à quoi tous répondirent :

— Je ne serai plus là, docteur Brewer. Prot m'emmène avec lui !

Tous, sauf Russell, qui n'avait aucune intention d'aller sur K-PAX car il considérait que sa place était indubitablement sur Terre. Le 4 Juillet, les occupants des salles 1 et 2 pique-niquèrent sur la pelouse de l'hôpital, à l'exception de Bess restée à l'intérieur à cause d'une tempête imaginaire. Pendant ce temps-là, Russell resta dans la salle des catatoniques pour prêcher les évangiles. Malheureusement, aucune des créatures pathétiques qui l'entouraient ne sauta sur ses pieds pour le suivre dehors.

Ce même lundi, Giselle m'attendait dans sa tenue habituelle, fleurant bon la pomme de pin. Je lui fis remarquer très posément que, si elle désirait me voir, elle ferait mieux de prendre rendez-vous avec Mme Trexler ; je me lançai dans un discours sur le nombre de mes patients, le travail administratif accablant, les rapports à étudier, les lettres à dicter, etc..., mais je n'eus pas le temps de terminer car elle me coupa la parole.

— Je crois savoir comment retrouver la trace de votre type, me dit-elle.

Je la priai aussitôt d'entrer.

Son idée était la suivante : elle désirait soumettre une des bandes enregistrées par prot à un linguiste de sa connaissance, capable de repérer l'endroit où quelqu'un est né ou a été élevé, parfois avec une précision stupéfiante. Son système n'était pas tant fondé sur le dialectisme que sur le choix des mots – par exemple « peau de chamois » au lieu de « chamoisine ». C'était une bonne suggestion, à ceci près que j'étais tenu au secret professionnel. Mais Giselle avait réponse à tout :

— Voyez-vous un inconvénient à ce que j'enregistre une conversation personnelle avec lui ?

Je n'en voyais aucun et l'autorisai à prendre contact avec Betty pour arranger un rendez-vous avec prot.

— Ne vous occupez pas de ça, me dit-elle en souriant. J'ai déjà la bande.

Elle fila rejoindre son linguiste, ravie comme une écolière. Et l'odeur de son eau de toilette m'accompagna tout au long de la journée.

C'était un 4 Juillet magnifique, sous un ciel partiellement nuageux, ni trop chaud ni trop humide, et l'air sentait bon le charbon brûlé et l'herbe fraîchement coupée.

Un jour de fête engendre toujours une sensation intemporelle, ramenant dans son sillage les souvenirs confus de ce même jour de fête au fil des années passées. Même mon père ne travaillait pas le 4 Juillet. Nous passions toujours la journée autour d'un trou en brique qui servait de barbecue et, le soir, nous regardions les feux d'artifice au bord de la rivière. Je vis toujours dans la maison de mon père, celle où j'ai grandi, mais aujourd'hui nous n'avons plus besoin de nous déplacer, nous assistons au feu d'artifice du *country club* depuis notre terrasse vitrée. Cela ne m'empêche pas, aux premières chandelles romaines qui éclatent dans le ciel, de sentir l'odeur de la rivière, de la poudre, et du cigare allumé par mon père en l'honneur du Jour de l'Indépendance. J'adore cette maison. C'est une grande bâtisse blanche, rectangulaire, avec un patio et une terrasse au deuxième étage.

Dans le jardin, derrière la maison, poussent des chênes et des érables. Les racines sont profondes : ma femme a grandi dans la maison voisine, et le vieil entraîneur de mon équipe de basket-ball habite encore de l'autre côté de la rue. Je me demandais, tout en rassemblant des branchages et des feuilles éparpillées dans le jardin, si un de mes enfants prendrait un jour la relève quand nous aurions disparu, ramassant des branchages pour le 4 Juillet, ce qui lui rappellerait son père, tout comme je me souvenais du mien. Et de telles pensées ne tournaient-elles pas dans la tête de ma chienne Shasta Daisy tandis qu'elle reniflait autour de la tombe de son prédécesseur marquée d'une petite croix en bois à peine visible dans le coin sombre derrière le barbecue : « Daisy the Dog 1967-1982 ».

À deux heures, la braise chauffait et la famille commença à se regrouper. Abby, Steve et les deux garçons arrivèrent les premiers, suivis de Jennifer, qui avait invité l'amie qui partageait son appartement, une étudiante en chirurgie dentaire de Palo Alto. Nous avions d'abord cru qu'il s'agissait d'un garçon, mais la jeune femme, une grande Afro-américaine, portait des boucles d'oreille en cuivre grandes comme des assiettes à dessert qui effleuraient ses épaules nues. Et quand je dis grande, c'est un euphémisme.

Steve était à peine arrivé que je lui parlai de la divergence entre la vision de prot et celle de Charlie Flynn concernant l'orbite en forme de huit que décrirait K-PAX autour de ses deux soleils. Si j'avais bien compris, la version de prot dessinait un motif rétrograde, comme celui d'un balancier. Ensuite, je lui montrai le calendrier et la carte de la deuxième étoile que prot avait dessinée : le ciel vu de K-PAX en regardant vers la Terre. Steve secoua la tête d'un air incrédule et grommela que le professeur Flynn était parti passer des vacances au Canada, mais qu'il lui soumettrait le document à son retour. Je lui demandai s'il avait entendu parler d'un physicien ou d'un astronome qui aurait disparu au cours des cinq dernières années, et tout particulièrement autour du 17 août 1985. Pas à sa connaissance, mais il ajouta en rigolant qu'il ne verrait pas d'objection à ce que certains de ses collègues disparaissent en douceur de la circulation.

Freddy arrivait directement d'Atlanta. Il portait encore son uniforme de pilote, et il était seul, comme à son habitude. Quant à Chip, il estima qu'il avait mieux à faire et s'éclipsa avec des copains. Il eut

tout juste le temps de croiser Betty, escortée de son mari, ceinture noire d'aïkido. Ils étaient venus avec prot et un de nos stagiaires, brillant boxeur amateur, choisi à dessein pour maîtriser prot s'il se montrait turbulent. Shasta Daisy, saisie de frénésie devant un tel rassemblement, aboya après tout le monde, tout en restant bien à l'abri sous l'escalier du porche, son refuge habituel.

Prot arriva chargé de cadeaux : trois cartes supplémentaires représentant des ciels étoilés vus des différents endroits qu'il avait « visités », ainsi qu'une traduction de Hamlet en pax-o. Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire. Il n'était pas sorti de la voiture depuis cinq secondes que Shasta se précipita vers lui. Je hurlai, craignant qu'elle ne l'attaque. Mais elle s'arrêta net devant lui, remuant la queue d'oreille à oreille comme seul un dalmatien peut le faire, et s'aplatit contre sa jambe. Prot se roula aussitôt par terre, jouant avec le chien, et même aboyant avec lui, puis ils gambadèrent dans le jardin, mes petits-fils sur les talons, Shakespeare et les cartes dispersés à tout vent. Heureusement, nous parvînmes à tout récupérer, sauf la dernière page de la pièce.

Un moment s'écoula avant que prot s'asseye sur l'herbe, Shasta étendue à ses côtés, parfaitement calme et visiblement ravie. Un peu plus tard, elle joua pour la première fois avec Rain et Star, mes petits-enfants. Elle ne retourna pas sous le porche de toute la journée, même lorsque le *country club* voisin lança le feu d'artifice dans un fracas retentissant. Ce quatre Juillet, elle n'était plus la même chienne. Et d'une certaine manière, on peut dire la même chose de nous tous.

Cette nuit-là, après le feu d'artifice, quand tous nos invités furent rentrés chez eux, Fred me rejoignit dans la salle de jeu du rez-de-chaussée où je jouais au billard en écoutant *Le Vaisseau Fantôme* sur notre vieille chaîne stéréo.

Depuis des années, j'avais la sensation que Fred hésitait à me dire quelque chose. Au cours de nos conversations, j'avais déjà senti à trois reprises, alors que le silence s'éternisait, qu'il essayait de se libérer d'un poids mais ne parvenait pas à se décider. Je ne l'avais jamais brusqué, m'imaginant qu'il me parlerait, à moi ou à sa mère, quand il y serait décidé. Mais je ne suis pas tout à fait sincère. En réalité, je n'insistais pas de crainte qu'il ne m'annonce qu'il était homosexuel. La plupart des pères étant hétérosexuels, ce sont là des choses qu'ils renâclent à entendre. Quant à ma femme, qui ne saurait se satisfaire de moins de huit petits-enfants, elle partageait mon sentiment.

Apparemment encouragé par une conversation avec prot, Fred se décida enfin à passer aux aveux.

Cela n'avait rien à voir avec son orientation sexuelle. Depuis des années, il essayait de me dire que voler le terrorisait !

J'ai connu des dentistes qui frémissent à la vue d'une fraise et des chirurgiens terrifiés à l'idée de se faire opérer. C'est d'ailleurs parfois la raison qui les a poussés à exercer leur métier : une façon comme une autre de siffloter dans le noir. Mais je n'avais jamais rencontré de pilote qui avait peur de voler ! Je lui demandai pourquoi diable il avait choisi cette profession. Et voici ce qu'il me répondit : il y a des années de cela j'avais mentionné au cours d'un dîner qu'on pouvait traiter les phobies par une accoutumance graduelle aux circonstances qui les déclenchaient. Et j'avais fourni comme exemple la peur des serpents, des placards... et de l'avion. Quand il était enfant, je l'avais emmené à un ou deux meetings qui se tenaient dans d'autres villes, sans imaginer qu'il avait peur de prendre l'avion.

Et voilà pourquoi, le lendemain du jour où il avait passé son bac, il se rendit à l'aéroport pour y prendre des leçons de pilotage. Cela ne l'aida pas, mais il continua l'entraînement, parcourut le pays dans tous les sens, et finit par voler de ses propres ailes. Mais la peur ne le quittait pas. Il s'imagina donc que la seule chose qui lui restait à faire était de s'engager dans l'école d'aéronautique et de devenir pilote professionnel. Il obtint sa licence commerciale, devint instructeur, transporta des voyageurs tout le long de la côte Est, souvent au milieu de la nuit et par gros temps. Après un ou deux ans de ce régime, il était toujours aussi horrifié à l'idée de quitter la terre ferme. C'est alors qu'il passa son brevet de transport aérien et entra à la United Airlines. Et voilà que cinq ans plus tard, après une brève conversation avec prot, il était finalement venu me demander de l'aide.

Nous avons parlé longtemps tout en jouant au ping-pong, aux fléchettes et au billard. Après neuf ans de pilotage, il était toujours poursuivi par des cauchemars où il plongeait droit sur la terre dans une chute vertigineuse qui n'en finissait jamais... et il se réveillait toujours avant de s'écraser.

Bon nombre des patients que j'ai traités au cours de mes vingt-cinq ans de carrière avaient peur de prendre l'avion. C'est une phobie très courante, et cela pour une raison très simple : nos ancêtres vivaient dans les arbres. La peur de la chute était ancrée dans leur esprit ; ceux qui ne tombaient pas survivaient pour se reproduire. La plupart des gens surmontent très bien cette crainte, du moins dans la vie courante. Mais il en est qui ne se déplacent qu'en voiture ou en train ; peu importent les désagréments.

J'expliquai tout cela à Fred et suggérai qu'il appartenait peut-être à cette dernière catégorie.

Il voulait savoir ce qu'il devait faire. Je lui proposai de changer de métier.

— C'est exactement ce que prot m'a dit ! s'écria-t-il.

Et, pour la première fois en vingt ans, il se jeta dans mes bras. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux.

Je poussai un soupir de soulagement, hélas prématuré. Freddy m'avait à peine quitté que Jennifer le remplaça, toute rose de la douche qu'elle venait de prendre. Elle attrapa une queue de billard, visa une boule et la manqua. Nous évoquâmes ses études de médecine tout en continuant de jouer, et je remarquai brusquement qu'elle n'arrivait pas à marquer un point, ce qui ne lui ressemblait guère.

— Tu as quelque chose à me dire ? lui demandai-je.

— Oui, Papa.

Je sentis tout de suite que la chose en question n'allait pas me plaire.

Cela faisait des années qu'elle ne m'appelait plus « Papa ». Et elle aussi, je l'avais vue en grande discussion avec prot. Mais Jenny prit son temps avant d'aborder le sujet qui la préoccupait.

— Je t'ai vu serrer Freddy dans tes bras, dit-elle. C'était gentil de ta part. Ça ne t'arrive jamais.

— Ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en manque.

— Alors pourquoi tu ne le fais pas ?

— Je ne sais pas.

— Abby pense que tu ne t'es jamais beaucoup intéressé à nos problèmes. Elle s'imagine que, comme tu écoutes les gens se plaindre à longueur de journée, à la maison tu veux qu'on te fiche la paix.

— Je sais. Elle me l'a dit aujourd'hui, juste avant de partir, mais c'est faux. Je m'inquiète beaucoup pour vous tous. Simplement je ne voulais pas que vous pensiez que j'essayais de vous influencer.

— Qu'y a-t-il de mal à cela ? Tous les parents se mêlent de la vie de leurs enfants.

— C'est une longue histoire.

Là encore elle rata un point facile.

— Je t'écoute, dit-elle.

— Eh bien ! C'est à cause de mon père. Ton grand-père.

— Ah bon ?

— Il voulait que je devienne médecin.

— Pourquoi pas ?

— Moi, cela ne me disait rien.

— Mais enfin, Papa, il n'a pas pu te forcer à étudier la médecine, il est mort quand tu avais onze ou douze ans, non ?

Sa voix hésita de façon charmante entre « onze » et « douze ».

— Oui, mais il avait planté la graine et elle a continué de pousser. Je ne parvenais pas à l'arrêter. Je me sentais coupable et je suppose que je me suis mis dans l'idée de terminer sa vie à sa place. Et puis cela faisait plaisir à ma mère.

— Papa, je ne pense pas que l'on puisse vivre la vie de quelqu'un d'autre à sa place. Mais si cela peut te consoler, je pense que tu es un excellent médecin.

— Merci.

Je ratai mon coup.

— À ce propos, tu n'as pas fait des études de médecine à cause de moi ?

— Si, en partie. Mais pas parce que c'était ton souhait. En vérité, je m'imaginais que ça t'embêtait. Tu ne m'as jamais emmenée dans ton bureau ou visiter l'hôpital. Voilà peut-être la raison de mon

intérêt : tout cela me semblait si mystérieux.

— Je craignais simplement de reproduire avec toi le même schéma qu’avec mon père. Mais je suis ravi que tu aies décidé de devenir médecin, excuse-moi de ne pas te l’avoir dit plus tôt.

— Merci Papa.

Elle étudia longuement la table de billard, et non seulement elle rata la boule suivante, mais elle érafla le tapis avec la queue.

— Et qu’est-ce que tu aurais fait ? Je veux dire si tu n’avais pas été médecin.

— J’aurais voulu être chanteur d’opéra.

À ces mots, le sourire chaleureux qu’elle a hérité de sa mère illumina son visage, un sourire qui voulait dire : « Comme c’est charmant. »

Cela me dérangerait un brin.

— Pourquoi souris-tu ? demandai-je. Tu ne crois pas à mes talents de baryton ?

— Je crois que chacun devrait faire ce que bon lui semble, répliqua-t-elle, brusquement très sérieuse. C’est de ça que je voulais te parler.

Sur ces mots, elle manqua la boule d’un kilomètre.

— À toi, lui dis-je.

— Non, c’est ton tour.

— Je parle de ton problème.

Elle se jeta dans mes bras en sanglotant.

— Oh, Papa, je suis lesbienne !

Il était minuit environ. Je m’en souviens parce que Chip arriva juste après. Il se conduisait bizarrement, et je me préparais déjà à une nouvelle révélation quand je me rappelai avec soulagement que Chip n’avait pas parlé à prot.

Même mes petits-fils changèrent d’attitude après ce mémorable 4 Juillet. Ils arrêtaient de se battre et de se jeter des objets à la tête, et allèrent se coiffer et prendre un bain sans piper mot – un miracle !

Mais revenons au pique-nique : prot refusa du poulet, mais avala une énorme salade Waldorf et deux litres de jus de fruits divers en s’exclamant à tout bout de champ : « Ça me fait sacrément plaisir ! »

Il semblait détendu et joua au frisbee et au badminton avec Rain, Star et Shasta pendant toute l'après-midi.

Et puis il y eut un incident. Quand Karen mit le tourniquet en route pour que les enfants puissent se rafraîchir un peu, prot, qui jusqu'à présent semblait bien s'amuser, devint brusquement très agité. Dieu merci, il ne devint pas violent, mais il fixa d'un air horrifié Jennifer et les deux enfants qui s'aspergeaient d'eau, commença à hurler et à courir dans tous les sens. Je me demandai : « Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire ? » Soudain, il s'arrêta, se laissa tomber sur le sol et cacha son visage dans ses mains. En une seconde Shasta l'avait rejoint. Le mari de Betty et notre stagiaire me regardèrent, attendant des instructions, et je hurlai :

— Arrêtez ce putain d'arrosoir !

Je m'approchai doucement de lui, mais avant que j'aie pu poser une main sur son épaule, il releva la tête, de nouveau d'excellente humeur, et recommença à s'amuser avec Shasta.

Le reste de l'après-midi se déroula tranquillement.

Cependant, Karen et moi n'étions pas au bout de nos peines. Cette nuit-là, nous avons longuement parlé, et n'avons pas pu trouver le sommeil avant l'aube. Elle voulait savoir ce que Freddy allait faire quand il aurait démissionné de la compagnie d'aviation, et elle pleura plutôt sur le sort de Jenny – non parce qu'elle ne comprenait pas son choix, mais parce qu'elle savait que ce ne serait pas facile pour elle.

Et ses derniers mots avant de s'endormir furent : « Je déteste l'opéra. »

Le lendemain, Giselle m'attendait, excitée comme une puce.

— Il est du Nord-Ouest ! s'exclama-t-elle. Probablement de l'ouest du Montana, du nord de l'Idaho ou de l'est de l'État de Washington !

— C'est ce qu'a dit votre type ?

— Mon type est une femme, mais c'est ce qu'elle a dit !

— La police devrait savoir si un scientifique a disparu de cette partie du territoire il y a environ cinq ans.

— Je connais quelqu'un dans la sixième circonscription, voulez-vous que je vérifie ?

J'éclatai de rire... pour la première fois depuis plusieurs jours.

Lâchée dans le désert, cette fille rencontrerait un bédouin de sa connaissance. Je levai les bras au ciel.

— Mais oui, pourquoi pas, foncez !

Elle traversa mon bureau comme une flèche.

Ce même matin, Betty, qui arborait une énorme paire de boucles d'oreille en cuivre, sans doute un nouveau truc pour tomber enceinte, arriva avec un chat perdu. Elle l'avait trouvé dans une station de métro, et je supposai qu'elle allait le ramener chez elle le soir. Au lieu de quoi elle suggéra qu'on laisse les patients s'en occuper.

La présence de petits animaux domestiques dans les maisons de retraite et les cliniques s'est toujours révélée d'un grand bénéfice pour les résidents, comblant des besoins affectifs, procurant une présence et leur remontant le moral, ce qui se traduit par un allongement appréciable de la durée de vie. Cependant, un tel programme n'a à ma connaissance jamais été introduit dans des instituts psychiatriques. Après y avoir mûrement réfléchi – après tout, ne sommes-nous pas un hôpital expérimental ? –, je demandai à Betty de donner des instructions aux cuisines pour que la chatte soit nourrie correctement, et je décidai de la laisser se promener dans les salles 1 et 2, juste pour voir.

Elle se dirigea droit sur prot, se blottit contre lui et, après que prot lui eut « parlé », partit à la rencontre des habitants de son nouvel univers.

Quelques patients, parmi eux Ernie et plusieurs des alter egos de Maria, gardèrent leurs distances, mais la plupart furent ravis de la nouvelle acquisition. Je fus particulièrement surpris et heureux de voir que Chuck l'avait adoptée. « Elle ne pue pas d'un poil », annonça-t-il. Il passa des heures à s'amuser avec le chaton, le taquinant avec des bouts de ficelle et lui lançant une petite balle en caoutchouc trouvée dans le parc. De nombreux patients se joignirent aux jeux, et je fus stupéfait de voir que la vieille Mme Archer était du lot. Je découvris à cette occasion qu'elle avait eu de nombreux chats avant d'intégrer le MPI.

Quant à Bess, elle fut littéralement transformée par le chaton.

Incapable d'entretenir une relation avec un autre être humain, elle se dévoua corps et âme à « la Belle Chatte ». Elle assumait la responsabilité de la nourrir, de vider sa litière et de l'emmener se promener dans le parc. Si quelqu'un d'autre voulait jouer avec le chaton, Bess le cédait immédiatement avec un triste hochement de tête, comme pour dire : « Vous avez raison, je ne le mérite pas. » Mais, à la nuit tombée, la Belle allait invariablement rejoindre Bess et, le matin, le personnel les trouvait partageant le même oreiller.

Après avoir bien réfléchi pendant quelques jours, je me demandai si un ou deux chats supplémentaires ne seraient pas les bienvenus. Je décidai de me procurer plus tard un matou et de laisser la nature suivre son cours.

Il existe deux façons de sonder la carapace de l'amnésie hystérique.

Chacune a ses adeptes et chacune son utilité. La première est le Pentothal, également appelé « sérum de vérité », un traitement qui présente peu d'effets secondaires et qui a remporté pas mal de succès dans des cas difficiles ; il a la faveur de certains membres de notre personnel, dont le Dr Villers. L'hypnose, dans des mains expérimentées, offre les mêmes possibilités, mais sans effets secondaires d'aucune sorte. Les deux méthodes permettent à des événements oubliés depuis longtemps de ressurgir avec une clarté incroyable.

Je me suis initié à l'hypnose à l'époque où j'étais interne. J'étais alors sceptique quant à son efficacité dans l'évaluation psychiatrique et le traitement, mais cette méthode s'est affirmée au cours des années, et s'est révélée efficace dans la gestion de nombreuses psychopathologies. Bien sûr, comme les autres méthodes, son succès dépend non seulement de l'habileté du praticien mais aussi des dispositions du patient. On a donc pour habitude, avant de commencer un traitement, d'évaluer la sensibilité du sujet.

Le test Stanford est le plus courant. En moins d'une heure, il vous donne une idée précise des capacités du patient à se concentrer, sonde ses réactions, son imagination et son désir de coopérer. Les sujets sont notés sur une échelle allant de 0 à 12. J'ai connu peu de 10, et un seul 12 : prot.

En ce qui le concernait, j'allais tenter de découvrir l'événement traumatique qui l'avait conduit à cette amnésie hystérique et à ce fantasme. À mon avis, cet événement s'était produit le 17 août 1985, environ quatre ans et onze mois plus tôt.

Le plan était assez simple : ramener prot à son enfance et le rapprocher progressivement de l'époque où avait eu lieu l'événement traumatique. De cette façon, j'espérais déterminer les événements dont il avait âprement souffert, mais aussi obtenir des informations sur ses origines et son caractère.

En arrivant dans mon cabinet, prot semblait d'excellente humeur et, tandis qu'il s'attaquait avec appétit à une grenade, nous bavardâmes de salades Waldorf et des combinaisons inépuisables de jus de fruits.

Lorsqu'il eut terminé de manger, j'enclenchai le magnétophone et lui demandai de se détendre.

— Je suis complètement détendu, répliqua-t-il.

— Bien. Parfait. J'aimerais que vous fixiez votre attention sur ce petit point blanc sur le mur, derrière moi.

Il s'exécuta.

— Restez détendu, respirez profondément, expirez, inspirez lentement... bien. Maintenant, je vais compter jusqu'à cinq. Vous aurez de plus en plus sommeil, vos paupières deviendront de plus en plus

lourdes, mais vous entendrez tout ce que je vous dis. Vous avez compris ?

— Évidemment. Les nôtres n'élèvent pas des imbéciles.

— Bon, allons-y. Un...

Prot était un sujet en or, le meilleur que j'aie jamais eu. À trois, ses yeux étaient clos. À quatre, sa respiration avait ralenti et son visage s'était vidé de toute expression. À cinq, son pouls était tombé à quarante battements à la minute, ce qui m'inquiéta car soixante-cinq eût été plus normal, mais il paraissait bien et ne répondit rien quand je toussai bruyamment.

— Vous m'entendez ?

— Oui.

— Levez les bras.

Il leva les bras.

— Maintenant baissez-les.

Il les baissa.

— Bien. Maintenant, je vais vous demander d'ouvrir les yeux. Vous êtes toujours plongé dans un profond sommeil, mais vous me voyez... ouvrez les yeux.

Il cligna des paupières.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je ne me sens pas.

— Parfait. C'est exactement la sensation qui convient. Très bien. Nous allons maintenant remonter le temps, nous ne sommes plus dans le moment présent. Vous rajeunissez. Vous devenez plus jeune, de plus en plus jeune. Vous êtes un jeune homme, maintenant un adolescent, et vous continuez de rajeunir. Voilà, vous êtes un enfant. Je veux que vous me parliez de la première expérience qui vous vient à l'esprit. Concentrez-vous. Que voyez-vous ?

— Je vois un cercueil. Un cercueil argent rembourré de tissu bleu.

— Le cercueil de qui ?

— D'un homme.

— Qui est cet homme ?

Il hésita un moment.

— N'ayez pas peur, vous pouvez me le dire.

— C'est le père de quelqu'un que je connais.

— Le père d'un ami ?

— Oui.

Les mots de Prot étaient prononcés avec lenteur et d'une voix chantante, comme s'il avait cinq ou six ans.

— Votre ami, c'est bien un garçon ?

Prot remua sur sa chaise.

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

Pas de réponse.

— Quel âge a-t-il ?

— Six ans.

— Et vous, quel âge avez-vous ?

Pas de réponse.

— Vous vivez dans la même ville que ce garçon ?

Prot se frotta le nez du revers de la main.

— Non.

— Vous êtes en visite ?

— Oui.

— Vous êtes un parent ?

— Non.

— Où vivez-vous ?

Pas de réponse.

— Avez-vous des frères et sœurs ?

— Non.

— Votre ami, a-t-il des frères et sœurs ?

— Oui.

— Combien ?

— Deux.

— Des frères ou des sœurs ?

— Des sœurs.

— Plus jeunes ou plus âgées ?

— Plus âgées.

— Qu'est-il arrivé à leur père ?

— Il est mort.

— Il était malade ?

— Non.

— Il a été blessé et il est mort ensuite ?

— Oui.

— C'était un accident de voiture ?

— Non.

— S'est-il blessé en travaillant ?

— Oui.

— Où travaillait-il ?

— Dans un endroit où on fait de la viande.

— Un abattoir ?

— Oui.

— Connaissez-vous le nom de cet abattoir ?

— Non.

— Connaissez-vous le nom de la ville où vit votre ami ?

Pas de réponse.

— Que s'est-il passé après l'enterrement ?

— On est rentré à la maison.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Je ne me souviens pas.

— Vous souvenez-vous d'autre chose qui se soit passé ce jour-là ?

— Non. Sauf que j'ai été renversé par un gros chien avec des longs poils.

— Et après, de quoi vous souvenez-vous ?

Prot se redressa un peu et cessa de bouger. Mais son attitude demeurait la même.

— Il fait nuit. Nous sommes dans la maison. Il joue avec sa collection de papillons.

— Le garçon ?

— Oui.

— Et vous, que faites-vous ?

— Je le regarde.

— Vous aussi, vous collectionnez les papillons ?

— Non.

— Pourquoi le regardez-vous ?

— Je veux l'emmener dehors.

— Pourquoi voulez-vous l'emmener dehors ?

— Pour regarder les étoiles.

— Et il ne veut pas venir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Cela lui rappelle son père. Il préfère s’occuper de ses stupides papillons.

— Mais vous, vous préférez regarder les étoiles ?

— Je vis là-bas.

— Dans les étoiles ?

— Oui.

Je me souviens encore du découragement qui m’envahit en entendant cela. Apparemment, le fantasme de prot avait commencé très tôt, ce qui empêcherait de déterminer les causes qui l’avaient provoqué. Et puis soudain la lumière se fit ! Prot était une personnalité secondaire ; la personnalité primaire, c’était le garçon dont le père était mort quand il avait six ans !

— Comment vous appelez-vous ?

— Prot.

— D’où venez-vous ?

— De la PLANÈTE K-PAX.

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Il voulait que je vienne.

— Pour quelle raison vous a-t-il appelé ?

— Il m’appelle quand quelque chose ne va pas.

— Par exemple à la mort de son père ?

— Oui.

— Aujourd’hui, est-ce qu’il s’est passé quelque chose de grave ?

— Oui.

— Quoi donc ?

— Son chien s’est fait écraser par un camion.

— Et c’est alors qu’il vous a appelé ?

— Oui.

— Comment s’y prend-il ? Comment vous appelle-t-il ?

— Je ne sais pas. Je le sais, c’est tout.

— Comment êtes-vous arrivé sur Terre ?

— Je ne sais pas. Je suis arrivé, c’est tout.

Prot n’avait pas encore « élaboré » le voyage au moyen de la lumière !

— Et maintenant, quel âge a votre ami ?

— Neuf ans.

— En quelle année sommes-nous ?

— 1966.

— Comment s’appelle votre ami ?

Pas de réponse.

— Il a pourtant bien un nom ?

Prot regardait d’un air absent le point sur le mur derrière moi. J’allais poursuivre quand il déclara :

— C’est un secret. Il ne veut pas que je vous le dise.

Mais, maintenant, je savais qu’il était là, et prot pouvait apparemment consulter son ami.

— Pourquoi refuse-t-il que vous me le disiez ?

— Si je vous le dis, il se passera quelque chose de mal.

— Je vous promets qu’il ne se passera rien de mal. Répétez-le-lui.

— D’accord.

Une pause.

— Il ne veut quand même pas le dire.

— Il n’est pas obligé de me le dire maintenant. Revenons aux étoiles.

— Où est K-PAX dans le ciel ?

— Là-haut.

Il pointa un doigt.

— Dans la CONSTELLATION LYRA.

— Connaissez-vous le nom des constellations ?

— De la plupart d’entre elles.

— Votre ami connaît-il lui aussi les constellations ?

— Il les connaissait, oui.

— Il les a oubliées ?

— Oui.

— Ça ne l’intéresse plus ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Son père est mort.

— Son père lui avait appris à reconnaître les étoiles ?

— Oui.

— Son père était un astronome amateur ?

— Oui.

— Il s’était toujours intéressé aux étoiles ?

— Non.

— Quand a-t-il commencé à s’y intéresser ?

— Après son accident.

— Il n’avait rien d’autre à faire ?

— Il ne pouvait pas dormir.

— À cause de la douleur ?

— Oui.

— Est-ce qu’il dormait pendant la journée ?

— Seulement une heure ou deux.

— Je vois. Et une des constellations dont le père de votre ami lui a parlé était Lyra ?

— Oui.

— Quand ?

— Juste avant sa mort.

— Quand il avait six ans ?

— Oui.

— Lui a-t-il raconté qu’il existait des planètes autour des étoiles de Lyra ?

— Il a dit qu’il y avait probablement des planètes autour d’un tas d’étoiles dans le ciel.

— Encore une chose. Pourquoi ne sortez-vous pas seul regarder les étoiles ?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Il veut que je reste avec lui.

Prot bâilla. Il commençait à montrer des signes de fatigue. À ce stade du récit, je ne voulais pas le pousser trop loin.

— Je pense que cela suffira pour aujourd’hui. Fermez les yeux. Maintenant je vais compter de cinq jusqu’à un. Vous vous sentirez l’esprit de plus en plus vif. À un, vous serez tout à fait réveillé, détendu, en pleine forme. Cinq... quatre... trois... deux... un.

Je claquai des doigts.

Prot me regardait avec un grand sourire.

— On commence quand ? demanda-t-il.

— C’est déjà fini.

— Ah ! Le vieux numéro du colt le plus rapide de l’Ouest !

— Moi aussi, on me l’a déjà fait !

Il sortit son carnet de notes et me demanda de lui expliquer le fonctionnement de l’hypnose. Je passai

le temps qu'il nous restait à tenter de lui exposer quelque chose que je ne comprenais pas très bien moi-même et il sembla plutôt déçu.

Après que Jensen et Kowalski l'eurent ramené aux salles, j'écoutai dans un état d'excitation croissant l'enregistrement de la séance et notai mes conclusions. Il semblait clair que prot avait une personnalité secondaire dominante, peut-être née après la mort du père de son alter ego, un traumatisme visiblement trop violent pour la personnalité primaire. La raison du choix d'une existence extra-terrestre paraissait assez évidente. Son (leur) père avait suscité chez lui (eux) un intérêt pour les étoiles et la possibilité d'une vie extra-terrestre, et cette révélation lui avait été faite juste avant la mort du père.

Mais cela n'expliquait pas l'extraordinaire prédominance de prot sur la personnalité d'accueil. C'est généralement l'identité secondaire qui demeure à l'arrière-plan, observant, attendant de prendre le relais quand la personnalité initiale rencontre des difficultés. À mon avis, un événement autrement traumatisant avait été à l'origine de cette forteresse dans laquelle la personnalité primaire – appelons-la Pete – s'était retirée et dont il ne sortait que rarement, sinon jamais.

Et j'étais de plus en plus persuadé que ce terrible incident avait dû se produire le 17 août 1985, date de l'« arrivée » la plus récente de prot sur Terre, ou peut-être un ou deux jours auparavant, le temps que Pete « appelle » prot à la rescousse.

Pourquoi donc n'avais-je pas soupçonné que prot était une personnalité secondaire ? Le diagnostic des personnalités secondaires n'est pas facile à établir, et prot n'avait jamais montré aucun des symptômes habituellement associés à ce type de désordre : maux de tête, changement d'humeur subit, souffrances physiques diverses et dépression. Sauf, peut-être, lors de son explosion de colère au cours des sixième et huitième séances, et de la crise de panique du quatre Juillet, la personnalité d'accueil (Pete) ne s'était jamais manifestée. Pour finir, j'étais complètement désarçonné par d'autres traits aberrants – une personnalité secondaire dominante qui est elle-même hallucinatoire, et aussi un scientifique de haute volée. Les chances de tomber sur un tel phénomène devaient être infinitésimales !

Mais qui était Pete, la personnalité primaire ? Il était bien là, tapi quelque part, vivant une existence de reclus dans son propre corps, refusant de divulguer son nom ou l'endroit d'où il venait. Il n'avait avoué que son année de naissance, 1957, et sa filiation à une personne travaillant dans un abattoir et morte en 1963, peut-être dans le nord-ouest des États-Unis. Nous savions aussi qu'il avait une mère et deux sœurs plus âgées. Cela ne nous avançait pas beaucoup, mais aiderait peut-être la police à le situer. C'était bien sûr l'identité de Pete, plutôt que celle de prot, qu'il nous fallait retrouver. Toutes les informations que l'on pourrait glaner sur lui, les situations, les objets, les paysages qui lui étaient familiers pourraient éventuellement le persuader de sortir au grand jour.

Tout cela jetait une lumière différente sur la « date de départ » de prot. Dégonfler le fantasme d'un patient est une chose, mais faire disparaître un alter ego dominant en est une autre, qui pourrait bien laisser la place à un hystérique ou peut-être pire. Si prot s'en allait avant que je puisse atteindre Pete, je risquais de me retrouver impuissant à l'aider.

Je me demandai si le prot qui n'était pas sous hypnose savait quoi que ce soit sur Pete. De toute

façon, le plan demeurerait inchangé : amener progressivement sous hypnose et avec les précautions d'usage prot/Pete jusqu'au(x) traumatisme(s) qui avaient précipité la retraite dramatique de Pete hors d'une existence consciente. Même si prot savait quelque chose de Pete, l'hypnose resterait sans doute nécessaire pour faciliter l'émergence de ses souvenirs et rendre possible un contact direct avec la personnalité d'accueil.

Cependant, cette approche posait un problème. Il fallait que je parvienne à parler à Pete dès que possible, mais le forcer à revivre un traumatisme de façon prématurée pouvait avoir des résultats désastreux et l'amener à se retirer encore plus profondément dans sa coquille protectrice.

Le lundi suivant, Giselle avait perdu sa bonne humeur.

— Mon ami de la sixième circonscription n'a pas retrouvé la trace d'une personne qui aurait disparu dans le Nord-Ouest en août 1985, dit-elle en consultant un petit carnet rouge très semblable à celui qu'affectionnait prot. Le 16 de ce mois, quelqu'un a tué un homme avant de se suicider, et à Boise, le 18, un type s'est volatilisé avec sa secrétaire et 150 000 dollars escroqués à sa compagnie. Mais prot n'est pas mort, et celui qui avait pris le large avec sa secrétaire moisit toujours dans le pénitencier d'Idaho State. Mon ami élargit les recherches au Canada et à l'ensemble des États-Unis, et va remonter jusqu'à juillet 1985, mais il lui faudra pas mal de temps avant d'obtenir des résultats.

— Je connais aussi quelqu'un à la Public Research Library de New York. Pendant la pose du déjeuner, elle a fait quelques recherches sur la semaine du 17 août 1985 et a consulté les journaux pour voir si un fait divers intéressant se serait produit au cours de cette période du côté du Montana, de l'Idaho, de Washington et de l'Oregon. Et elle n'a rien trouvé non plus.

Elle referma le petit carnet.

— Bien sûr, ajouta-t-elle, il a très bien pu être élevé dans le Nord-Ouest et déménager ailleurs...

Je lui parlai du père de prot (Pete) et de l'abattoir.

— Ah ! s'exclama-t-elle. Je me demande combien il existe d'établissements de ce genre sur le territoire des États-Unis.

— Je l'ignore.

— Je vais me renseigner, dit-elle avec un salut de la main.

— Attendez une minute, il est né en 1957.

— Et comment avez-vous trouvé ça ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux pleins de curiosité.

— Nous affons les moyens d'obtenir nos renseignements, petite matemoiselle !

Elle revint en courant et m'embrassa sur la bouche (ou presque) avant de repartir comme une flèche,

ce qui eut pour effet de me rendre aussitôt mes treize ans.

Après le décès de mon père, Karen et moi-même étions devenus inséparables. Nous regrettions de ne pas pouvoir vivre ensemble.

J'aimais surtout ses bonnes joues roses qui devenaient rouges et brillantes en hiver. Il me fallut toutefois une année supplémentaire pour trouver le culot de l'embrasser. J'avais étudié les films pour en apprendre l'art et la manière, et avais pratiqué durant des mois sur le dos de ma main. Le problème, c'est que je n'étais pas certain qu'elle en aurait envie, non qu'elle se détournât quand nos visages se rapprochaient, mais parce qu'elle ne trahissait pas d'émotion particulière. Finalement, je décidai de passer à l'action : avec tous ces films, difficile de faire autrement.

Nous étions chez elle, assis sur le canapé, occupés à lire une bande dessinée de Donald et je n'avais cessé d'y penser toute la matinée.

J'avais cru comprendre qu'il fallait s'embrasser de biais afin d'éviter que les nez ne se heurtent. Et quand elle se tourna vers moi pour me montrer les neveux de Donald brandissant des écriteaux qui disaient « Onc' Donald est un âne », je fonçai... et manquai mon but, naturellement, comme il se doit lors des premiers baisers, un peu comme Giselle avait raté le sien avant de s'enfuir.

Cet après-midi-là, je trouvai Giselle dans la salle de gym, plongée dans une discussion animée avec prot : celui-ci caressait la Belle endormie sur ses genoux. Ils prenaient tous les deux des notes dans leur carnet respectif, et prot semblait très à l'aise avec elle. Je n'avais pas le temps de me joindre à eux, mais elle me raconta plus tard de quoi ils avaient parlé. Ils avaient comparé la Terre à K-PAX, et elle lui avait demandé, dans une tentative audacieuse, de remonter jusqu'à ses origines, où il aimerait vivre s'il devait rester sur Terre.

Elle espérait une réponse du genre : « Olympia, Washington », ou alors une ville du Nord-Ouest. Manque de chance, il répondit :

— En Suède.

— Pourquoi la Suède ?

— Parce que c'est le pays qui ressemble le plus à K-PAX.

Ensuite, ils avaient parlé des êtres humains qui ressemblaient le plus à des K-PAXIENS. Sa réponse fut : Henry Thoreau, le Mahatma Gandhi, Albert Schweitzer, John Lennon et Jane Goodall.

— Vous imaginez un peu un monde rempli de Schweitzer ! s'esclaffait-elle.

— Mais pourquoi John Lennon ? m'étonnai-je.

— Avez-vous jamais entendu la chanson *Imagine* !

Je promis de jeter un coup d'œil au texte.

Puis elle souleva une question qui recoupait une de mes préoccupations.

— Vous savez quoi ? Je crois qu'il sait parler aux animaux !

Je lui répondis que cela ne me surprenait pas.

Cet après-midi-là, j'avais peu de temps à leur consacrer parce que j'étais en route pour la salle 4 où Russell tenait absolument à pénétrer. Apparemment fort perturbé par la perte de ses fidèles qui préféraient s'en remettre à prot, et choqué par son échec à réveiller les patients catatoniques, il avait décidé de s'attaquer aux psychopathes. Je trouvai les infirmières luttant pour le ramener dans sa salle. Haussé sur la pointe des pieds, il hurlait à travers le judas muni de barreaux de la porte blindée.

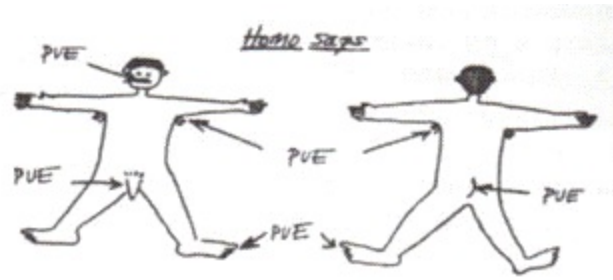
— Prenez garde de n'être trompé par de faux messies ! Ils viendront nombreux en mon nom, disant : « Je suis le Christ », et ils en abuseront plus d'un !

Apparemment, ses paroles ne tombaient pas dans l'oreille de sourds car j'entendis des rires. Mais j'eus beau le supplier de retourner dans la salle 2, il s'obstina à hurler. Je prescrivis une piqûre de Thorazine et le fis ramener dans sa chambre.

Le même jour, on m'informa de deux événements auxquels j'aurais dû prêter davantage d'attention. Tout d'abord, je reçus un rapport mentionnant que Howie avait demandé à un des internes comment pratiquer une trachéotomie. Le Dr Chakraborty avait fini par le lui expliquer, pensant que Howie désirait montrer à Ernie combien il serait facile de le sauver s'il s'étouffait en avalant quelque chose.

L'autre incident concernait Maria. Un de ses alter egos, une femme provocante et sensuelle du nom de Chiquita, s'était introduite dans la salle 3. Avant qu'on l'y eut découverte, elle s'était déjà offerte à Wacky. Le résultat s'était soldé par le même échec qu'avec les prostituées. Devant ce rejet inattendu, Chiquita avait rapidement battu en retraite et Maria s'était manifestée. Se retrouvant face à un homme nu en train de se masturber, elle avait piqué une crise d'hystérie et avait disparu à son tour, laissant une autre de ses personnalités prendre le relais. Maria ne réapparut pas pendant plusieurs jours.

Certains incidents prêtaient davantage à rire. Ainsi, Chuck avait remis à prot un dessin résumant sa vision de la race humaine : un de ses nombreux essais, comme je le découvris plus tard, destinés à impressionner prot afin qu'il l'emmène avec lui sur K-PAX. Voici le dessin en question :



Par pure coïncidence, ce dessin correspondait assez bien à notre deuxième candidat au poste de directeur permanent. À l'évidence, il n'avait pas pris de bain depuis des semaines, si ce n'est des mois.

Les pellicules neigeaient sur ses épaules, et ses dents semblaient couvertes de lichen. Et tout comme le précédent candidat, le Dr Choate, celui qui ne cessait de vérifier si sa braguette était fermée, ce type disposait d'excellentes références.

Je regardais par la fenêtre un match de croquet qui se déroulait sur la pelouse quand prot entra pour sa séance. Je lui désignai le panier plein de fruits et lui demandai à quel genre de jeux il jouait quand il était enfant.

— Nous n’avons pas de jeux sur K-PAX, répliqua-t-il. On n’en a pas besoin. Pas plus que de vos « plaisanteries », ajouta-t-il en regardant fixement une figue sèche. J’ai remarqué que les êtres humains rient beaucoup. J’ai tout d’abord été surpris et puis j’ai compris à quel point vos vies sont tristes.

Je regrettai d’avoir posé la question.

— À propos, cette figue a des traces de pesticide.

— Comment savez-vous cela ?

— Je le vois.

— Vous le voyez ? Ah oui !

J’avais oublié qu’il pouvait voir les ultraviolets. Malgré le temps qui nous était compté, je ne pus résister au désir de lui demander de me décrire le monde vu de sa perspective. Et il passa près d’un quart d’heure à essayer de me transmettre des visions d’une beauté stupéfiante ; les fleurs, les oiseaux et même les pierres ordinaires vibraient de couleurs et s’éclairaient pour lui comme des gemmes.

Quant au ciel, il dégageait une aura d’un violet lumineux et chatoyant comme sous l’effet d’une drogue psychédélique. Je me demandai si Van Gogh n’avait pas connu semblable expérience. Tout en discutant de ses facultés exceptionnelles, il avait reposé la figue fautive et en trouva une qui lui plut davantage. Tandis qu’il mastiquait, je poursuivis l’entretien avec toute la prudence dont j’étais capable.

— La dernière fois, alors que vous étiez sous hypnose, vous m’avez parlé d’un ami à vous, un être humain, et aussi de la mort de son père, et de sa collection de papillons. Cela vous rappelle quelque chose ?

— Non.

— Avez-vous eu un ami ?

— Oui.

— Vous êtes toujours en contact ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé auparavant ?

— Vous ne m'avez rien demandé.

— Je vois. Où est-il maintenant, le savez-vous ?

— Il attend. Je vais l'emmener avec moi sur K-PAX. Enfin, s'il est toujours décidé à venir. Il hésite beaucoup.

— Et où votre ami vous attend-il ?

— Dans un endroit sûr.

— Mais vous savez où c'est ?

— Certainement.

— Vous ne pouvez pas me le dire ?

— Non, non.

— Pourquoi donc ?

— Il m'a demandé de ne rien révéler à personne.

— Donnez-moi au moins son nom.

— Désolé.

Vu les circonstances, je décidai de tenter ma chance.

— Prot, je vais vous dire quelque chose que vous aurez du mal à croire.

— Il y a longtemps que les êtres humains ont cessé de me surprendre.

— Vous et votre ami êtes une seule et même personne. J'entends par là que vous êtes les identités séparées et distinctes d'une seule et même personne.

Il parut sincèrement choqué.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi absurde.

— C'est vrai.

Agacé, mais parfaitement maître de lui-même :

— S'agit-il d'une de ces croyances qui passent pour des vérités dans votre espèce ?

C'était un coup à tenter, et j'avais échoué. Je n'avais aucun moyen de prouver ce que j'avais et il n'aurait servi à rien de perdre davantage de temps. Quand il eut fini de manger, je lui demandai s'il était prêt à une nouvelle séance d'hypnose. Il hocha la tête d'un air suspicieux, et j'avais à peine compté jusqu'à trois qu'il était déjà « parti ». Je commençai donc :

— La dernière fois, vous m'avez parlé de votre ami terrien et avez évoqué la mort de son père. Vous vous souvenez ?

— Oui.

Prot se souvenait des séances qui avaient précédé, mais seulement lorsqu'il était de nouveau plongé dans un état d'hypnose.

— Bien. Maintenant, je veux que vous reveniez une fois de plus en arrière, mais pas si loin que la fois précédente. Vous et votre ami êtes en terminale au lycée. Que voyez-vous ?

Et voilà que prot s'affaisse sur sa chaise, se cure les ongles et commence à mâcher un chewing-gum imaginaire.

— Je n'ai jamais été au lycée, dit-il. Je ne suis jamais allé à l'école.

— Pourquoi donc ?

— Nous n'avons pas d'écoles sur K-PAX.

— Et votre ami ? Il va à l'école ?

— Oui. Quel crétin ! Je n'ai jamais pu l'en empêcher.

— Pourquoi vouliez-vous l'en empêcher ?

— Non mais vous plaisantez ? L'école est une perte de temps. On essaye de vous y apprendre un tas de bêtises.

— Par exemple ?

— Genre : l'Amérique est un grand pays, rien ne vaut l'Amérique, il faut faire la guerre pour protéger nos libertés, bref un tas de conneries.

— Votre ami pense la même chose que vous ?

— Non, il croit fermement à ces idioties. Comme tout le monde, d'ailleurs.

— Est-ce que votre ami est avec vous en ce moment ?

— Oui.

— Il nous entend ?

— Bien sûr. Il est là, à côté de moi.

— Je peux lui parler ?

Un moment d'hésitation.

— Non, il n'y tient pas.

— Si jamais il changeait d'avis, vous me le signaleriez ?

— Sans doute.

— N'accepterait-il pas de me dire au moins son nom ?

— Rien à faire.

— Bien, puisqu'il faut quand même le désigner, que diriez-vous de Pete ?

— Ce n'est pas son prénom, mais va pour Pete.

— D'accord. Il est maintenant en terminale au lycée.

— Ouais.

— On est en quelle année ?

— 1974.

— Vous avez quel âge ?

— Un *hunnert* et trente-sept.

— Et Pete, il a quel âge ?

— Dix-sept.

— Il sait que vous venez de K-PAX ?

— Oui.

— Comment sait-il cela ?

— Je le lui ai dit.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il trouve ça bien.

— À ce propos, comment se fait-il que vous parliez si bien l'anglais ? C'est lui qui vous l'a appris ?

— Non. Ce n'est pas très difficile. Essayez donc de dire : *w : xljqzs/k..mns^..pt.*

— Où avez-vous atterri quand vous êtes arrivé sur la Terre ?

— Vous voulez parler de mon dernier atterrissage ?

— Oui.

— En Chine.

— Pas au Zaïre ?

— Pourquoi au Zaïre alors que la Chine pointait vers K-PAX ?

— Avez-vous d'autres amis terriens ? Y a-t-il quelqu'un d'autre là-dedans avec vous ?

— Juste nous, les deux gamins.

— Combien de gamins ?

— Lui et moi.

— Décrivez Pete. À quoi ressemble-t-il ?

— À quoi il ressemble ? Eh bien ! Il est O.K. Tranquille, pas très expansif. Il n'est pas aussi intelligent que moi, mais sur la TERRE cela n'a pas d'importance.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qui est important ?

— D'être un « brave type » et un assez joli garçon.

— Il répond à cette définition ?

— En gros, oui.

— Pouvez-vous le décrire ?

— Oui.

— Je vous écoute.

— Il a les cheveux plaqués en arrière. Ses yeux sont bruns, son teint mat, il a vingt-huit boutons d'acné et il se passe sans arrêt de la pommade sur la figure.

— Ses yeux sont-ils sensibles à la lumière ?

— Pas particulièrement. Pourquoi le seraient-ils ?

— Pour quelles raisons le considère-t-on comme un brave type ?

— Il est très souriant, il aide les élèves en retard à faire leurs devoirs, il se porte volontaire pour installer les gradins pour les fêtes, des trucs de ce genre. Il est vice-président de sa classe et tout le monde l'aime bien.

— Vous n'avez pas l'air très sûr de partager leur opinion.

— Je le connais mieux que quiconque.

— Et vous pensez qu'il n'est pas aussi gentil qu'on le pense ?

— Il n'est pas aussi gentil qu'il y paraît.

— Comment l'entendez-vous ?

— Il est coléreux. Et il perd parfois le contrôle de lui-même.

— Que se passe-t-il quand il perd le contrôle ?

— Il devient fou. Il jette par terre tout ce qui lui tombe sous la main, il donne des coups de pied aux objets.

— Et qu'est-ce qui le rend fou ?

— Des choses qui lui semblent injustes et auxquelles il ne peut rien. Vous savez bien.

Je savais parfaitement. C'était directement relié à l'impuissance et la colère ressenties à l'époque où son père était mort.

— Pouvez-vous me donner un exemple ?

— Une fois, il a vu un garçon qui tapait sur un plus petit que lui. Tout le monde détestait le gros brutal, il avait cassé les lunettes du petit et je crois qu'il lui avait aussi cassé le nez. Mon ami lui a flanqué une raclée. J'ai essayé de l'arrêter, mais il n'y a rien eu à faire.

— Et que s'est-il passé ? Le type brutal a-t-il été gravement blessé ? A-t-il essayé de se venger, plus tard ?

— Il a perdu une ou deux dents. Et il avait surtout peur que mon ami dise à tout le monde ce qui s'était passé. Ils ont donc tous décidé de ne rien dire et ils sont devenus copains. Les trois garçons.

— Et ces deux garçons, que pensent-ils de vous ?

- Ils ne me connaissent pas.
- À part votre ami, quelqu'un d'autre vous connaît-il ?
- Absolument personne.
- Très bien. Revenons à votre ami. Se met-il très souvent en colère ?
- Assez rarement. Pratiquement jamais au lycée.
- Se met-il en colère avec sa mère et ses sœurs ?
- Jamais. Il ne voit pas beaucoup ses sœurs, elles sont déjà mariées et elles ont quitté la maison. L'une d'entre elles a même déménagé dans une autre ville.
- Parlez-moi de sa mère.
- Elle est gentille. Elle travaille à l'école, à la cafétéria. Elle ne gagne pas beaucoup d'argent, mais elle jardine et fait des conserves. Ils mangent à leur faim. Et elle doit rembourser toutes les notes de médecin pour son père.
- Où vivent-ils ? Dans une maison ? Quel genre de voisins ont-ils ?
- C'est une petite maison avec trois chambres. Elle est pareille aux autres maisons de la rue.
- Que fait votre ami pour se distraire ? Il va au cinéma ? Il lit ? Regarde-t-il la télévision ?
- Il n'y a qu'un seul cinéma en ville. Ils ont un vieux poste de télé qui ne marche pas la moitié du temps. Mon ami lit beaucoup. Il aime aussi se promener dans les bois.
- Pourquoi ?
- Il veut être biologiste.
- Et ses notes ?
- Eh bien ?
- Il a de bonnes notes ?
- Des A et des B. Il pourrait mieux faire. Il dort trop.
- Quelles sont ses matières préférées ?
- Il est assez bon en latin et en science. Il réussit moins bien en anglais et en math.
- C'est un sportif ?

— Il fait partie de l'équipe de boxe.

— A-t-il l'intention d'aller à l'université ?

— Il y a quelques jours encore, il en avait l'intention.

— Que s'est-il passé ? Un problème ?

— Oui.

— C'est pour cela qu'il vous a appelé ?

— Oui.

— Est-ce qu'il vous appelle souvent, maintenant ?

— De temps en temps.

— Quel est son problème ? L'argent ? Pourtant il y a des bourses, ou alors...

— C'est plus compliqué que ça.

— Ah !

— Il a une petite amie.

— Et elle ne veut pas qu'il parte ?

— C'est plus compliqué que ça.

— Pouvez-vous m'en parler ?

Après une brève pause, peut-être pour consulter son « ami ».

— Elle est enceinte.

— Je vois.

— Ce sont des choses qui arrivent.

— Et il se sent obligé de l'épouser...

— Malheureusement.

Il hausse les épaules.

— Vous dites « malheureusement » parce qu'il ne pourra pas aller à l'université ?

— Oui, sans compter le problème religieux.

— Quel problème religieux ?

— Elle est catholique.

— Vous n’aimez pas les catholiques ?

— Je n’ai rien contre les catholiques, pas plus que n’importe quel autre groupe défini par ses croyances superstitieuses. Sauf que je sais très bien ce qui va se passer.

— Que va-t-il se passer ?

— Il va s’installer dans cette ville qui a tué son père et il aura des enfants que personne ne voudra fréquenter parce que leur mère est catholique.

— Quelle est cette ville ?

— Je vous ai déjà expliqué qu’il refusait de la nommer.

— Je pensais qu’il avait peut-être changé d’avis.

— Il ne revient jamais sur ce qu’il a décidé.

— Il me paraît très volontaire.

— Pour certaines choses.

— Lesquelles, par exemple ?

— Elle.

— Sa petite amie ?

— Ouais.

— Je suis peut-être idiot, mais je ne vois pas en quoi le fait qu’elle soit catholique est si important que ça.

— Sa famille est du mauvais côté de la barrière, voilà tout. On voit que vous ne vivez pas là-bas.

— Peut-être pourront-ils surmonter ce problème.

— Comment ?

— Elle pourrait changer de confession. Ils pourraient déménager.

— Impossible, elle est trop attachée à sa famille.

— Vous la détestez ?

— Moi ? Je ne déteste personne. Je déteste les chaînes dans lesquelles les gens s'enchaînent tout seuls.

— Comme la religion ?

— La religion, les responsabilités familiales, l'obligation de gagner sa vie, tout ça. C'est tellement étouffant, vous ne trouvez pas ?

— Parfois. Mais il y a des choses avec lesquelles nous devons apprendre à vivre, non ?

— Pas moi !

— Pourquoi donc ?

— À K-PAX on est débarrassé de toute cette merde.

— Allez-vous y retourner bientôt ?

— D'un jour à l'autre.

— En général, combien de temps passez-vous sur Terre ?

— Ça dépend. Rarement plus de quelques jours. Juste assez longtemps pour l'aider à passer les moments difficiles.

— Je comprends. Maintenant écoutez-moi bien, je vais vous demander d'avancer dans le temps de... disons deux semaines. Où êtes-vous maintenant ?

— Sur K-PAX.

— Bien. Que voyez-vous ?

— Une forêt avec plein d'endroits invitant à s'étendre, des arbres fruitiers, toutes sortes d'êtres qui se promènent...

— Un peu comme la forêt où votre ami aimait se promener ?

— Un peu, mais personne ne va raser celle-ci pour y installer un grand magasin.

— Décrivez-moi les plantes et les animaux des forêts de K-PAX.

J'étais curieux de voir si le jeune prot avait déjà développé le concept de sa planète natale, ou s'il l'avait élaboré plus tard. Tandis qu'il décrivait la faune et la flore, je récupérai son dossier et en sortis les informations qu'il m'avait fournies de la cinquième à la huitième séance. Je l'orientai sur le nom des graines, des fruits et des légumes, des divers « êtres » animaux, et même sur le voyage par la

lumière et le calendrier k-paxien. Je ne répéterai pas ici les questions et les réponses, mais elles confirmèrent mes soupçons selon lesquels la création de son monde extra-terrestre s'était élaboré au cours des ans. Par exemple, il ne put me citer que six graines.

Notre temps s'était écoulé quand prot décida d'aller faire un tour dans une bibliothèque k-paxienne. Il me demanda si je désirais l'accompagner. Je répondis que j'étais désolé, mais que j'avais des rendez-vous.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez, répliqua-t-il.

Je le réveillai et, avant qu'il quitte mon cabinet, je demandai à prot s'il pouvait parler aux animaux, comme le soupçonnait Giselle.

— Bien sûr, répondit-il.

— Pouvez-vous communiquer avec tous les êtres ?

— J'ai quelques difficultés avec l'*homo sapiens*.

— Savez-vous parler aux dauphins et aux baleines ?

— Ce sont des êtres, non ?

— Comment vous y prenez-vous ?

Il secoua la tête d'un air hautement méprisant.

— Vous, les humains, vous considérez comme les êtres les plus intelligents de la TERRE, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Donc, nécessairement, les autres êtres parlent un langage bien plus simple que le vôtre ?

— Eh bien...

Il sortit son carnet, le stylo en l'air.

— Si vous êtes si intelligents, comment se fait-il que vous ne puissiez communiquer avec eux ?

Il attendait une réponse. Malheureusement, je n'en avais aucune.

Juste avant que je quitte l'institut, Giselle me communiqua un nouveau rapport négatif de la police. Son contact avait obtenu la liste de tous les hommes blancs nés entre 1950 et 1965 sur le territoire des États-Unis et du Canada et disparus au cours des dix dernières années. Il y en avait des milliers et

pas un seul ne correspondait de près ou de loin au profil de prot. Certains étaient trop grands, chauves, avaient les yeux bleus, sans compter ceux qui étaient décédés ou avaient été retrouvés. À moins que la disparition de prot n'ait pas été signalée, qu'il se soit déguisé en femme, ne paraisse beaucoup plus jeune ou plus vieux que son âge, notre patient n'existait pas.

Elle avait également appris combien d'abattoirs comptaient les États-Unis et le Canada, et attendait la liste des noms et des adresses.

— Vous pouvez éliminer ceux qui sont situés dans une grande ville, lui dis-je. Dans celle qui nous intéresse, il n'y a qu'un cinéma.

Elle hocha la tête d'un air fatigué.

— Je vais rentrer à la maison et dormir deux jours d'affilée, dit-elle en bâillant.

Je l'aurais volontiers imitée, mais je n'en avais guère la possibilité !

Cette nuit-là, couché dans mon lit, j'essayai dans un demi-sommeil de tirer les enseignements de la journée. Comment se faisait-il que la disparition de Pete n'eût pas été signalée ? Et à quoi nous servirait une liste des abattoirs si on ignorait où le nôtre était situé ? C'est alors que je reçus un coup de fil du Dr Chakraborty : Ernie avait été hospitalisé dans la clinique : quelqu'un avait essayé de le tuer !

— Hein ? Qui ça ? hurlai-je dans le récepteur.

— Howie !

La réponse me glaça.

Tandis que je roulais à toute allure sur la voie express, la petite phrase : « Mon Dieu qu'est-ce que j'ai fait ? » ne cessait de tourner dans ma tête. J'étais responsable de ce qui était arrivé à Ernie.

D'ailleurs, tout ce qui se passait dans cet hôpital relevait de ma responsabilité. Ce fut un des pires moments de ma vie. Mais, même au cœur des heures les plus sombres, j'avais toujours été réconforté par l'atmosphère nocturne de la ville, les lumières clignotantes qui brillaient sur le ciel plombé où l'aube commençait à poindre. New York regorgeait de vie, comme le jour où nous avions bien inutilement traversé la ville à toute vitesse pour emmener mon père à l'hôpital, il y avait de cela une quarantaine d'années. Mêmes lueurs dans le ciel, même sentiment de culpabilité écrasant.

Quand j'arrivai au MPI, Ernie était encore dans la salle des urgences.

Le Dr Chakraborty se précipita à ma rencontre dans le couloir.

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien.

En effet, Ernie était assis dans son lit, sans masque, et il m'accueillit avec un sourire rayonnant, les mains derrière la nuque.

— Comment vous sentez-vous, Ernie ?

— Bien. En pleine forme.

Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il flottait dans un état de béatitude.

— Mais bon Dieu, que s'est-il passé ?

— Mon cher ami Howie a failli m'étrangler.

Il rejeta la tête en arrière pour me montrer une ligne rouge marquant l'endroit où on lui avait serré quelque chose autour du cou, puis il éclata de rire.

— Je l'aime bien, ce sale con !

— Comment ça, vous l'aimez bien ? Il a failli vous tuer !

— Pas du tout, il a fait semblant de me tuer. C'était génial. Je dormais. Vous savez bien, avec mes mains attachées et tout le tremblement. Et c'est alors qu'il m'a passé quelque chose autour du cou – un foulard ou un truc dans ce genre – et il a commencé à serrer : j'étais complètement coincé !

— Continuez.

— À un moment donné, j'ai cessé de respirer et j'ai perdu connaissance, alors il m'a posé sur un chariot et m'a emmené à l'infirmerie. Ils m'ont réanimé en quatrième vitesse et quand je me suis réveillé, j'ai tout de suite compris à quoi il voulait en venir.

— Que croyez-vous qu'il a fait ?

En m'entendant lui poser cette question, je me suis dit : toi, tu es un sacré psychiatre ! Et j'ai réprimé une forte envie de rire.

— Il m'a donné une leçon que je n'oublierai jamais.

— Laquelle ?

— Il ne faut pas avoir peur de la mort. En réalité, c'est assez plaisant.

— Ah bon ?

— Oui, on dit toujours qu'au moment de mourir toute votre vie repasse devant vos yeux ? Eh bien c'est vrai ! Mais seulement les choses agréables. Je me suis vu enfant : c'était fabuleux. Ma mère était là, et mon chien, mes vieux jouets, mes jeux et mes gants de base-ball... Je revivais mon enfance ! Mais il ne s'agissait pas d'un rêve, ça se passait vraiment ! Tous ces souvenirs... avant

d'avoir l'occasion de les revivre, je n'avais jamais compris combien c'est merveilleux, l'enfance. Et puis quand j'ai atteint l'âge de neuf ans, je suis reparti en arrière ! Et je n'arrêtais pas de revivre mon enfance, il ne m'est jamais rien arrivé de plus formidable !

Il était là, pâle comme un linge, riant d'un événement dont la perspective l'avait toute sa vie terrorisé.

— Je meurs d'impatience de mourir pour de vrai !

On avait emmené Howie en salle 4. Je le laissai moisir là toute la journée et une bonne partie du lendemain avant de trouver le temps de lui parler. Je ne lui cachai pas que j'étais très en colère contre lui, mais il restait là à me contempler d'un air rayonnant, et son petit sourire satisfait était une réplique exacte de celui de prot.

Alors qu'il se dirigeait vers la salle 2, il se tourna vers moi et s'écria :

— Prot dit qu'il ne me reste plus qu'une tâche avant d'être guéri moi aussi.

— Ici, c'est moi qui décide des traitements ! hurlai-je, hors de moi.

Une des infirmières de nuit m'apprit que la Duchesse avait commencé à prendre certains repas dans la salle à manger avec les autres patients. Elle était choquée et offensée par quantité de rots et de pets, (essentiellement expulsés par Chuck à son intention), mais il faut lui reconnaître qu'elle parvenait la plupart du temps à s'en accommoder. À sa première apparition, Bess se leva pour la servir.

Un regard de prot la fit se rasseoir sur sa chaise. Comme d'habitude, elle refusa de manger quoi que ce soit avant que tout le monde eût terminé.

— Comment l'a-t-il persuadée de passer à table ? demandai-je à l'infirmière.

— Elle aimerait bien être choisie pour partir avec lui, répliqua l'infirmière.

Toute son attitude exprimait la jalousie.

Tandis que prot ingurgitait des pêches et des prunes, j’abordai le sujet de Howie. Je lui expliquai que la première tâche qu’il lui avait assignée (trouver l’« oiseau bleu du bonheur ») s’était révélée positive non seulement pour Howie, mais aussi pour les patients de la salle.

Mais, même si elle avait finalement bien tourné, la deuxième tâche (soigner Ernie) était plus équivoque. Je lui demandai ce qu’il avait maintenant dans l’idée pour mon patient.

— Juste une dernière tâche.

— Ça vous ennuerait-il de me dire laquelle ?

— Cela gâcherait l’effet de surprise.

— Je crois que j’ai eu ma dose de surprises. Pouvez-vous me garantir que cette tâche ne nuira à personne ?

— S’il s’en tire bien, ce sera un jour de bonheur pour tout le monde, y compris pour vous-même.

J’avais des doutes sur le sujet, mais il avait l’air tellement sûr de lui que je décidai d’en rester là.

Une fois, mon père, étendu par terre dans le living, me demanda de prendre appui sur ses genoux, de monter les jambes et de retomber sur mes pieds, près de sa tête. Pour moi, cela sonnait comme un suicide. « Aie confiance en moi », me dit-il. Je remis ma vie entre ses mains, je courus vers lui et, avec son aide, j’atterris miraculeusement sur mes pieds. Je n’ai jamais recommencé depuis. Prot avait dans les yeux cette même lueur hypnotique quand il me parla de la dernière tâche de Howie. Et c’est sur cette note que nous avons entamé notre douzième séance.

À l’instant où je commençai à compter, prot tomba en catalepsie. Je lui demandai s’il m’entendait.

— Bien sûr.

— Bon. Maintenant, j’aimerais que vous vous reportiez à l’année 1979, sur Terre. C’est le jour de Noël. Où êtes-vous et que voyez-vous ?

— Je suis sur la PLANÈTE TERSIPION, dans ce que vous appelez la CONSTELLATION DU TAUREAU. Je vois partout de l’orange et du vert. J’adore ça. La flore dans ce monde n’est pas composée à partir de la chlorophylle, comme sur TERRE et K-PAX. Là-bas, la lumière est produite par un pigment semblable à celui de vos algues rouges. Le ciel est vert à cause de l’argon de l’atmosphère. Il y a là toutes sortes d’êtres intéressants, que vous classeriez pour la plupart dans la catégorie des insectes. Certains sont plus gros que des dinosaures. Tous se meuvent avec lenteur, heureusement, mais vous avez...

— Excusez-moi, prot. Cette planète est passionnante, ainsi que tous les endroits que vous avez

visités, mais, pour le moment, j'aimerais me concentrer sur votre passage sur Terre.

— Comme vous voulez. Mais vous m'avez demandé où j'étais et ce que je faisais le jour de Noël 1979.

— Oui, mais ce n'était qu'un point de référence. Maintenant, j'aimerais que vous avanciez dans le temps jusqu'à votre prochaine visite sur la Terre. C'est possible ?

— Bien sûr. Voyons voir. Janvier ? Non, j'étais encore sur TERSIPION. Février ? Non, là, j'étais de retour sur K-PAX et j'essayais d'apprendre à jouer du *patuse*, mais je n'ai jamais été très doué. Ça devait être en mars. Oui, c'était le mois de mars, une saison délicieuse dans l'hémisphère nord. La glace des cours d'eau commence à fondre, les pommes de mai et les crocus apparaissent...

— Nous sommes en mars 1980 ?

— Exactement.

— Et il vous a appelé ?

— Oui. Il avait simplement besoin de parler à quelqu'un.

— À quoi ressemble-t-il ? Est-il marié ?

— Oui, il a épousé une fille qu'il a connue à... mais je vous ai déjà parlé de ça, non ?

— La fille catholique tombée enceinte quand ils étaient en dernière année au lycée ?

— Quelle mémoire ! Elle est toujours catholique, mais elle n'est plus enceinte. Cela se passait il y a cinq ans et demi.

— J'ai oublié son nom.

— Je ne vous l'ai jamais dit.

— Et maintenant, pouvez-vous me le dire ?

Après un long moment d'hésitation, qu'il passa à étudier ma coupe de cheveux (estimait-il que j'avais besoin d'aller chez le coiffeur ?), il dit :

— Sarah.

J'eus du mal à dissimuler ma satisfaction.

— Ils ont eu un garçon ou une fille ?

— Oui.

— Ce qui veut dire ?

— Franchement, vous n’avez aucun sens de l’humour, docteur brewer. Une fille.

— Elle a donc environ cinq ans ?

— Elle fêtera son anniversaire la semaine prochaine.

— D’autres enfants ?

— Non. Sarah a eu une endométriose et on a dû lui faire une hystérectomie. Idiot.

— À cause de sa jeunesse ?

— Non. Parce qu’il existe un traitement simple que vous, médecins, auriez dû trouver depuis longtemps.

— Pouvez-vous me dire le nom de la petite fille ? À moins que cela ne soit un secret ?

Après une brève hésitation :

— Rebecca.

Il avait si volontiers donné ce nom que je me demandai si Pete n’avait pas cédé à mes instances et décidé de laisser prot me livrer son identité. Peut-être commençait-il à me faire confiance ? Mais prot anticipa ma question :

— Ne comptez pas là-dessus, il ne vous le dira pas.

— Qu’il m’explique au moins pourquoi il refuse.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Vous utiliseriez la réponse pour l’atteindre.

— Très bien. Vivent-ils dans la même ville que celle où il est né ?

— Oui et non.

— Pouvez-vous préciser ?

— Ils vivent dans une caravane, en dehors de la ville.

— Loin de la ville ?

— Pas très. Dans un parking à caravanes. Mais ils veulent habiter une maison un peu plus loin, à la campagne.

Je lançai à tout hasard :

— Ont-ils un arroseur rotatif ?

— Un quoi ?

— Un tourniquet pour arroser la pelouse.

— Dans un parking à caravanes ?

— D'accord. Ils travaillent tous les deux ?

Il fit la moue, comme s'il ne digérait pas bien les fruits.

— Lui, il a un travail à plein temps. C'est bien ainsi que vous le formulez ? Elle, elle gagne de l'argent en confectionnant des vêtements pour enfants.

— Où travaille votre ami ?

— Là où travaillaient son père et son grand-père. À moins d'être banquier ou épicier, c'est à peu près le seul endroit en ville où il y a de l'embauche.

— L'abattoir ?

— Oui, monsieur. La vieille boucherie.

— Et qu'est-ce qu'il y fait ?

— Il est assommeur.

— Qu'est-ce qu'un assommeur ?

— C'est le type qui tape sur la tête des vaches afin qu'elles ne se débattent pas trop quand vous leur tranchez la gorge.

— Il aime son travail ?

— Vous vous fichez de moi ?

— À quoi occupe-t-il son temps libre ? À la maison, par exemple ?

— Il ne fait pas grand-chose. Il lit le journal le soir, après que sa fille est couchée, et le week-end il regarde le match de foot, comme tout le monde en ville.

— Il aime toujours se promener dans les bois ?

— Sarah voudrait l'y emmener, mais il refuse.

— Pourquoi ?

— Ça le déprime.

— Fait-il toujours collection de papillons ?

— Ça fait longtemps qu'il a jeté sa collection. Il n'y avait pas la place dans la caravane.

— Il regrette de s'être marié et d'avoir une famille à charge ?

— Oh ! Non. Il est tout dévoué à sa femme et à sa fille, si ces paroles ont un sens.

— Parlez-moi de sa femme.

— Gaie. Pleine d'énergie. Ennuyeuse, comme la plupart des ménagères.

— Et votre fille ?

— Une copie conforme de sa mère.

— Elles s'entendent bien ?

— Elles s'adorent.

— Ils ont des amis ?

— Aucun.

— Aucun ?

— Sarah est catholique. Je vous ai déjà dit que dans une petite ville...

— Ils ne voient jamais personne ?

— Seulement sa famille à elle. Et sa mère à lui.

— Et ses sœurs ?

— L'une vit en Alaska, l'autre a adopté le même comportement que les autres.

— Il la déteste ?

— Il ne déteste personne.

— Et des copains ?

— Il n'en a aucun.

— Et ce type qui en avait battu un plus petit que lui, que sont-ils devenus tous les deux ?

— L'un est en prison, l'autre a été tué au Liban.

— Et votre ami ne s'arrête jamais au café boire une bière avec ses camarades de travail ?

— Plus maintenant.

— Et avant ?

— Il plaisantait avec ses collègues, il buvait des bières avec eux, mais, quand il les invitait à dîner, ils trouvaient toujours une bonne excuse pour ne pas venir. Et personne ne le conviait avec sa famille à un barbecue ou à une fête. Au bout d'un moment, il a compris. Maintenant, ils passent la plus grande partie de leur temps dans la caravane. Je l'avais pourtant prévenu.

— Ça doit être une vie assez solitaire.

— Pas vraiment. Sarah a un million de frères et sœurs et de cousins.

— Et maintenant ils vont acheter une maison ?

— Peut-être. Ou en construire une. C'est un bel endroit, une partie d'une ferme qui a été partagée, avec une rivière et un hectare d'arbres. Un coin vraiment charmant, ça me rappelle chez moi... le cours d'eau en moins.

— J'espère que ça marchera, dites-le lui de ma part.

— Je n'y manquerai pas... mais c'est pas pour ça qu'il vous dira son nom.

À cet instant, une Mme Trexler hors d'haleine fit irruption dans la pièce et chuchota, totalement surexcitée, qu'il y avait un problème dans la salle des psychopathes : quelqu'un avait kidnappé Giselle !

Je la fis taire, réveillai prot à regret, le laissai à Mme Trexler et filai au quatrième étage.

Giselle ! Difficile d'exprimer les sentiments qui m'agitaient. Je n'aurais pas été plus angoissé si Abby ou Jenny s'étaient retrouvées aux mains d'un cinglé. Je la revis pelotonnée dans le fauteuil de mon bureau, j'entendis sa voix enfantine, respirai son parfum à la pomme de pin. Giselle ! Tout était ma faute. J'avais autorisé cette fille sans défense à « draguer dans les couloirs » du service des psychotiques.

J'essayai de ne pas imaginer une paire de bras poilus lui enserrant le cou, ou pire...

Je me précipitai dans la salle 4. Tout le monde tournait en rond ou discutait tranquillement, certains retournaient même à leurs occupations. Je ne parvenais pas à croire à tant d'insouciance.

« Mais comment osent-ils se comporter ainsi ? », me disais-je.

Le kidnappeur s'appelait Ed Blanc. Pratiquement chauve, une cinquantaine d'années, il avait craqué six ans auparavant et descendu huit personnes avec un fusil automatique sur le parking d'un centre commercial. Jusqu'à ce jour fatal, c'était un agent de change prospère, un père et un mari modèle, un amateur de sports. Il fréquentait l'église, les terrains de golf et tout le tintouin. Même avec un traitement adéquat, il souffrait de crises épisodiques de violence associées à une activité significative du cerveau, ce qui se terminait généralement par un état de profond épuisement et des poings ensanglantés à force de frapper les murs de sa chambre.

Heureusement, ce n'était pas Giselle qu'il avait kidnappée, mais la Belle.

Je ne sus jamais si la langue de Mme Trexler avait fourché ou si je l'avais mal comprise – je m'étais toujours fait du souci pour la sécurité de Giselle. Bref, le chaton avait pénétré dans le quartier des psychopathes et, quand les employés à la sécurité avaient ouvert la porte d'Ed pour collecter le linge sale, elle s'était glissée à l'intérieur.

Aussitôt, Ed avait commencé à donner des coups de poing sur les barreaux du guichet de sa porte et à menacer de tordre le petit cou de la Belle si on ne le laissait pas parler « au type qui arrive de l'espace ». Villers était présent et me rappela qu'il était opposé à la présence d'animaux dans les salles. Peut-être avait-il raison : tout cela ne se serait pas passé sans le chaton, et, s'il lui arrivait quelque chose, l'effet sur Bess et les autres serait désastreux. Cependant, j'estimais qu'Ed bluffait : il n'était pas dans une de ses phases violentes. Mais je ne voyais pas de raison impérieuse qui m'empêcherait de le laisser échanger quelques mots avec prot, et je demandai à Betty d'aller le chercher. Puis je me retournai et vis que prot était déjà là : il m'avait apparemment suivi dans l'escalier.

Inutile de lui expliquer la situation, il avait déjà compris. Je lui demandai simplement de dire à Ed qu'il n'y aurait aucunes représailles s'il libérait le chaton. Prot exigea d'intervenir seul et se dirigea vers la chambre d'Ed. J'imaginais qu'ils allaient discuter à travers les barreaux du guichet, mais soudain la porte s'ouvrit et prot se glissa à l'intérieur.

Quelques minutes s'écoulèrent. Je m'approchai prudemment du guichet et jetai un coup d'œil dans la pièce : ils se tenaient près du mur du fond et discutaient tranquillement. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient. Ed tenait la Belle et la caressait gentiment. Lorsqu'il regarda dans ma direction, je reculai.

Quand prot sortit de la chambre, il n'avait pas récupéré le chat.

Après m'être assuré que le garde avait bien refermé la porte, je me tournai vers lui, perplexe.

— Il ne lui fera pas de mal, dit aussitôt prot.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Il me l'a assuré.

— Hmm, hmm. Il ne vous a rien dit d'autre ?

— Il veut partir pour K-PAX.

— Qu’avez-vous répondu ?

— Que je ne pouvais pas l’emmener avec moi.

— Et alors ?

Il a été déçu. Et puis j’ai ajouté que je reviendrais le chercher plus tard.

— Ça lui a suffi ?

— Il a dit qu’il attendrait, à condition de garder le chat.

— Mais...

— Ne vous inquiétez pas, il ne lui fera pas de mal. Et il ne vous causera plus d’ennuis à vous non plus.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Il pense que, s’il ne se conduit pas bien, je ne reviendrais pas le chercher. Je reviendrai de toute façon, mais il l’ignore.

— Vous reviendrez ? Mais pourquoi ?

— Parce que je le lui ai promis. À propos, me dit-il tandis que nous sortions ensemble de la salle 4, il va falloir que vous trouviez des êtres à fourrure supplémentaires pour les autres services.

Et voilà l’histoire de l’ultime tâche de Howie : il avait pour consigne de se tenir prêt à tout. Répondre sur-le-champ à n’importe quel défi que prot pourrait lui lancer.

Pendant un jour ou deux il circula à la vitesse d’un tachyon de la bibliothèque à sa chambre et de sa chambre à la bibliothèque. Il ne dormit pas pendant quarante-huit heures, lisant Cervantes, Schopenhauer et la Bible. Mais soudain, alors qu’il passait devant la fenêtre du salon où il avait si longtemps guetté l’oiseau bleu, il reprit sa place sur le rebord de la fenêtre. Puis il gloussa et se mit à hurler de rire. Bientôt tout le service, à l’exception de Bess, se prit à rigoler, puis l’hôpital tout entier, y compris le personnel. L’absurdité de la responsabilité qui incombait à Howie – être prêt à tout – lui était apparue dans toute son ironie.

— Comment voulez-vous vous préparer à la vie ? me dit Howie plus tard sur la pelouse. Elle vous prend par surprise et il n’y a rien à faire.

Près d’un mur, prot examinait attentivement un tournesol. Je me demandais ce qu’il y voyait que nous ignorions.

— Que devient votre tâche ? lui demandai-je.

— *Que sera sera*, siffla-t-il en s'allongeant pour offrir son visage au soleil. Je crois que je vais faire une petite sieste.

Je lui suggérai d'envisager un déménagement en salle 1.

— J'attendrai qu'Ernie soit prêt, répondit-il.

Le problème, c'était qu'Ernie n'avait pas l'intention de bouger. J'avais déjà proposé, lors de la dernière réunion de l'équipe soignante, qu'Ernie soit également transféré en salle 1. Depuis son « traitement », ses phobies avaient disparu : pas de masque, pas de plainte concernant la nourriture, pas de liens la nuit, et il ne dormait plus par terre mais dans son lit. Maintenant, il passait la plus grande partie de son temps avec les autres patients, en particulier Bess et surtout Maria. Il était devenu un expert dans l'identification de ses alter egos, apprenait leurs noms et leurs traits dominants, et attendait patiemment que la « vraie » Maria refasse surface. Il s'efforçait alors de la garder le plus longtemps possible auprès de lui, l'encourageant dans son intérêt pour la dentelle ou le macramé. Il était évident qu'Ernie avait le don d'aider les autres, et je l'encourageai à envisager une reconversion dans une profession médicale ou sociale. Il me répondit :

— Mais j'ai déjà tellement de travail ici !

C'est à peu près à cette époque que Chuck organisa un concours de dissertations dont le gagnant partirait avec prot le 17 août. Le programme exigeait la remise des essais le 10 août dernier délai, une semaine avant le « départ », dont la date approchait rapidement.

Plusieurs membres du personnel notèrent que la salle 2 fut exceptionnellement calme durant deux semaines. Chacun s'était isolé dans son coin, se concentrait et se penchait de temps à autre pour noter quelque chose. Les seuls patients qui semblaient ne pas vouloir se rendre à K-PAX étaient Ernie et Bess – Ernie parce qu'il avait du travail à accomplir sur la Terre, et Bess parce qu'elle avait le sentiment qu'elle ne méritait pas un voyage gratuit. Plus Russell, bien entendu, qui avait baptisé le concours « les travaux du diable ».

Depuis qu'à l'âge de quinze ans elle s'est enfuie au Texas avec un guitariste, ma fille Abby est végétarienne. Elle ne porte pas non plus de manteau de fourrure et lutte contre l'utilisation des animaux dans la recherche médicale. J'ai longtemps essayé de lui expliquer les bénéfices qu'en avait retirés l'humanité, mais elle ne veut rien entendre. « Explique ça à tous les chiens morts » est sa réponse habituelle. Cela fait des années que nous n'avons pas abordé le sujet.

Une fois, Abby m'a fait cadeau d'un enregistrement de chants de baleines. Au début de la treizième séance, je le passai à prot qui était alors plongé dans une pastèque. Il s'arrêta de mâcher, inclina légèrement la tête, exactement comme Shasta écoutant le même enregistrement. Quand la retransmission s'arrêta, son sourire s'était encore élargi. Un morceau d'écorce de pastèque lui était resté coincé entre les dents.

— Vous y comprenez quelque chose ? lui demandai-je.

— Bien sûr.

— De quoi s'agit-il ? D'une forme de communication ?

— Vous pensiez que c'était quoi ? Une forme d'aérophagie ?

— Vous pouvez me dire ce qu'elles racontent ?

— Évidemment.

— Alors ?

— Elles se communiquent toutes sortes de données de navigation très complexes, température, type de nourriture, cartes de répartition, et aussi plein d'autres trucs : art, poésie... Tout cela déborde d'images et d'émotions que vous qualifieriez probablement de « sentimentales ».

— Pourriez-vous me donner une traduction littérale de tout cela ?

— Oui, mais je ne le ferai pas.

— Pourquoi donc ?

— Vous l'utiliseriez contre elles.

Le ressentiment m'envahit à l'idée d'être tenu comme personnellement responsable de la décimation d'un bon nombre de cétacés, mais il ne me vint aucune réplique suffisamment mordante.

— Ce chant contenait aussi un message pour les autres êtres de la planète.

Il marqua une pause tout en me surveillant du coin de l'œil et enfourna un morceau de pastèque.

— Bon alors, ça vient ou bien est-ce que vous allez le garder pour vous ?

— Elles disent : « Soyons amis. »

Il finit la pastèque, compta « un-deux-trois-quatre-cinq » et sombra aussi sec.

— Comment vous sentez-vous ? demandai-je quand je réalisai qu'il s'était hypnotisé lui-même.

— Très bien, cher ami.

— Parfait.

Je pris une profonde inspiration.

— Maintenant, je vais vous donner une date précise et je veux que vous vous rappeliez où vous étiez et ce que vous faisiez à cette date-là.

— *Jawohl*.

— Super.

Je rassemblai tout mon courage.

— La date est le 17 août 1985.

— Oui.

Pas de trace de choc ou d'émotion particulière.

— Où êtes-vous ?

— Sur K-PAX. Je récolte des *kropins* pour me faire à manger.

— Des *kropins* ?

— Les *kropins* sont des champignons. Un peu comme vos truffes. De grosses truffes. C'est délicieux. Vous aimez les truffes ?

L'attention qu'il prêtait à ces détails me dérangeait un peu dans un moment comme celui-là.

— Je n'ai jamais mangé de truffes. On continue ? Ne s'est-il rien passé d'autre ? Vous n'avez pas reçu d'appel de la Terre ?

— Si, en effet... à l'instant je me mets en route.

— Ça vous a fait quelle impression quand vous avez reçu l'appel ?

— Il avait besoin de moi. J’ai senti qu’il avait besoin de moi.

— Combien de temps cela vous prendra-t-il pour arriver sur Terre ?

— C’est instantané. Vous comprenez, à la vitesse des tachyons, le temps revient en arrière et donc...

— Merci, vous m’avez déjà expliqué les déplacements par rayons lumineux.

— C’est bizarre, je ne m’en souviens pas. Donc vous devez savoir que je débarque en un clin d’œil.

— Oui, je l’avais oublié. Vous avez maintenant rejoint la Terre ?

— Je suis au Zaïre.

— Au Zaïre ?

— À cette époque de l’année, il est pointé vers K-PAX.

— Et maintenant vous vous dirigez vers...

— Maintenant, je l’ai rejoint.

— Votre ami ?

— Oui.

— Que s’est-il passé ? Où êtes-vous ?

— Au bord de la rivière qui coule derrière sa maison. Il fait sombre. Il ôte ses vêtements.

— Il vous a appelé sur Terre pour que vous preniez un bain de minuit avec lui ?

— Non. Il veut se suicider.

— Se suicider ? Mais pourquoi ?

— Parce qu’il s’est passé quelque chose de terrible.

— Quoi donc ?

— Il ne veut pas en parler.

— Bon sang, j’essaye de l’aider !

— Il le sait.

— Alors pourquoi ne veut-il pas me le dire ?

— Il a honte. Il ne veut pas que vous le sachiez.

— Et vous, vous savez ce qui s'est passé ?

— Non.

— Non ? Il ne vous raconte pas tout ce qui lui arrive ?

— Plus maintenant.

— Seriez-vous capable de l'aider ? Si vous pouviez le persuader de me dire ce qui s'est passé, ce serait un grand pas pour l'amener à affronter son problème.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Rappelez-vous : je vous ai expliqué qu'il ne voulait pas en parler.

— Mais son temps est compté, il faut qu'il se dépêche !

— On en est tous là.

— D'accord. Que se passe-t-il, maintenant ?

— Il flotte sur l'eau. Il se noie. Il veut mourir.

Prot rapportait cela d'un ton détaché, en observateur peu concerné.

— Vous ne pouvez pas l'arrêter ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Parlez-lui. Donnez-lui un coup de main.

— S'il veut mourir, c'est son problème.

— Mais il est votre ami. S'il meurt, vous ne le reverrez jamais.

— C'est parce que je suis son ami que je n'interviendrai pas.

— D'accord. Il est inconscient ?

— Pratiquement.

— Mais toujours dans l'eau ?

— Oui.

— Il est encore temps, aidez-le, je vous en prie !

— Inutile, le courant l’a rejeté sur la rive. Il s’en sortira.

— Le courant l’a entraîné loin ?

— Juste un ou deux kilomètres.

— Que fait-il, maintenant ?

— Il tousse. Il a avalé beaucoup d’eau, mais il revient à lui.

— Et vous êtes avec lui ?

— Aussi proche de lui que nous le sommes vous et moi.

— Pouvez-vous lui parler ?

— Je peux lui parler, mais il refuse de répondre.

— Que fait-il ?

— Il est simplement étendu là.

À cet instant de l’entretien, prot ôta sa chemise et l’étendit sur le sol devant le fauteuil.

— Vous l’avez recouvert ?

— Il claque des dents.

Prot s’étend sur le tapis à côté de sa chemise.

— Vous êtes étendu auprès de lui ?

— Oui. Nous allons dormir.

— Excellente idée. Maintenant, je vais vous demander d’avancer dans le temps. Le soleil est levé. Où êtes-vous ?

— Toujours étendus sur le sol.

— Il dort ?

— Non. Il ne veut simplement pas se lever.

— A-t-il dit quelque chose pendant la nuit ?

— Non.

— Très bien. Maintenant, nous sommes en fin d’après-midi. Où êtes-vous ?

Prot se leva et retourna s’asseoir.

— Au Zaïre.

— Au Zaïre ? Comment êtes-vous arrivé au Zaïre ?

— Difficile à expliquer. Vous comprenez, la lumière a une certaine...

— Je voulais savoir pourquoi vous y étiez retourné. Votre ami vous a-t-il accompagné ?

— Je trouve que c’est un beau pays et j’ai pensé qu’un peu de tourisme lui ferait du bien.

— Vous lui avez parlé de ce qui s’est passé ?

— Je lui ai dit : « Partons d’ici. »

— Qu’a-t-il répondu ?

— Rien.

— Donc, maintenant, vous êtes au Zaïre.

— Oui.

— Tous les deux.

— Oui.

— Et après, qu’allez-vous faire ?

— Apprendre à connaître les êtres que nous rencontrons.

— Et ensuite ?

— On ira ailleurs.

— D’accord. Nous sommes six mois plus tard, le 17 février 1986, Où êtes-vous ?

— En Égypte.

— Vous n’avez pas quitté l’Afrique.

— C’est un grand continent. D’après les critères de la TERRE.

— Votre ami est toujours avec vous ?

— Bien sûr.

— Quel argent avez-vous utilisé pendant ces voyages ?

— Aucun. On a pris ce dont on avait besoin.

— Et personne n’y a posé d’objection ?

— Non, pas quand on leur a expliqué qui nous étions.

— Très bien. Nous sommes un an plus tard, le 17 août 1986. Où êtes-vous ?

— En Suède.

— Vous vous y plaisez ?

— Beaucoup. C’est le pays que je connais qui ressemble le plus à K-PAX.

— Dans quel sens ?

— Ils sont moins agressifs et plus tolérants envers leurs concitoyens que dans les autres pays que j’ai visités.

— 17 août 1987.

— Arabie Saoudite.

— 17 août 1988.

— Queensland, Australie.

— 17 août 1989.

— Bolivie.

— Il y a dix mois.

— Les États-Unis. Indiana.

— Huit mois.

— New York.

— Six mois.

— Un des hôpitaux de l’État de New York.

— Trois mois.

— Le Manhattan Psychiatric Institute.

— Et pendant tout ce temps, votre ami ne vous a pas parlé ?

— Pas un mot.

— Avez-vous essayé de lui parler ?

— De temps à autre.

— Je peux essayer ?

— Je vous en prie.

— J’ai besoin d’un nom. Ce serait tellement plus facile si vous me donniez un nom pour l’appeler.

— Impossible. Mais je vais vous donner un indice. Il peut voler.

— Voler ? Est-ce qu’il s’appelle... Fred ?

— Allons, vous pouvez faire mieux que ça. Et rappelez-vous, il n’y a pas que les avions qui volent.

— Est-il un oiseau ?

— Bingo !

— Euh... Donald ? Woody ? Jonathan Livingstone ?

— Tout ça, ce ne sont pas des oiseaux, gene.

— Martin ? Jay !

— Vous brûlez !

— Robin ? Robert ?

— Bravo, docteur brewer ! À vous de jouer, maintenant.

— Merci. J’aimerais lui parler, si vous n’y voyez pas d’objection.

— Aucune objection.

Soudain, prot/Robert s’affaissa dans son fauteuil, les bras ballants.

— Robert ?

Pas de réponse.

— Robert, ici le docteur Brewer. Je pense que je peux vous aider.

Pas de réponse.

— Robert, vous avez reçu un terrible choc, je comprends votre douleur et votre souffrance. Vous m’entendez ?

Pas de réponse.

À ce stade de la conversation, je décidai de prendre des risques.

Connaissant prot, et à travers lui Robert, je ne parvenais pas à m’ôter de la tête que s’il avait blessé ou tué quelqu’un, cela devait être un accident ou alors, plus probablement, un acte d’autodéfense. C’était une conjecture, mais je n’avais rien d’autre sur quoi m’appuyer.

— Robert, écoutez-moi. Ce qui vous est arrivé aurait pu arriver à n’importe qui. Il n’y a aucune raison d’en avoir honte. Il s’agit d’une réaction normale, les êtres humains sont programmés pour ça. C’est dans les gènes, vous comprenez ? N’importe qui aurait pu réagir comme vous. N’importe qui vous trouverait des excuses et comprendrait vos raisons. Je veux que vous le sachiez. Il n’est pas nécessaire de parler de ce qui s’est passé pour le moment. Mais comment vous aider à surmonter votre chagrin et votre dégoût envers vous-même si vous refusez de me parler ? Vous ne voulez pas me laisser vous aider ?

Nous sommes restés silencieux quelques minutes. J’attendais que Robert me donne un signe de vie indiquant qu’il avait entendu mon plaidoyer. Mais il ne bougea pas d’un cil.

— Je vous demande de réfléchir à ce que je vous ai dit. Nous en reparlerons dans une semaine, d’accord ? Je vous en prie, ayez confiance en moi.

Pas de réponse.

— Maintenant, j’aimerais parler à votre ami.

En un quart de seconde, prot fut de retour, souriant et les yeux grands ouverts.

— Salut, gene. Ça faisait longtemps qu’on ne s’était pas vu, comment ça s’est passé ?

Je parlai avec prot de nos premières rencontres qui remontaient au mois de mai, et dont il se rappelait le moindre détail comme s’il avait un magnétophone dans la tête.

Je le réveillai et le renvoyai en salle 2, plein d’entrain, comme d’habitude. Il n’avait pas le moindre souvenir de ce qui venait de se produire.

Cet après-midi-là, j’assistai dans notre salle de conférence à un séminaire qui me passa largement au-dessus de la tête. J’envisageai la possibilité d’augmenter le nombre de séances avec prot/Robert.

J'avais malheureusement une réunion à Los Angeles à la fin de la semaine et au début de la suivante ; les dispositions avaient été prises depuis des mois et il m'était impossible d'y couper. D'un autre côté, une douzaine de séances supplémentaires ne suffiraient sans doute pas à résoudre un cas comme celui-ci. Et une centaine pas davantage. Certes, je connaissais maintenant son prénom, mais cela ne m'aiderait pas nécessairement dans mes recherches. D'un autre côté, c'était plutôt encourageant : cela indiquait une fissure dans l'armure, un début de collaboration de Robert, et un pas en direction de sa guérison. Mais il ne me restait plus que deux semaines avant le « départ » de prot. Si je ne parvenais pas à l'atteindre d'ici là, il serait sans doute trop tard.

— Il s'appelle Robert Quelquechose, dis-je à Giselle après le séminaire.

— Génial ! Je vais à nouveau consulter ma liste. Elle se pencha sur les longues feuilles sorties de l'imprimante. Son profil était parfait, un profil de médaille.

— J'en ai un ! Non... celui-là a disparu en avril 1985 et il avait soixante-huit ans. Attendez, en voilà un autre ! Et il a disparu au mois d'août ! Oui, mais à l'époque il avait sept ans, aujourd'hui il en aurait douze.

Elle me regarda tristement.

— Il n'y a que deux Robert.

— C'est bien ce que je craignais.

— Il doit bien exister quelque part ! gémit-elle. Son état civil a sûrement été enregistré. Il nous faut un indice, un indice décisif...

Elle sauta sur ses pieds, commença à arpenter la pièce et tomba sur une photo de ma famille, sur le bureau. Elle me posa des questions sur ma femme, comment nous nous étions rencontrés, tout ça. Je lui dis depuis combien de temps je connaissais Karen, et lui donnai deux trois renseignements sur les enfants. Alors elle s'assit et me raconta sur elle des choses qu'elle n'avait jamais mentionnées auparavant.

Je ne rapporterai pas ici les détails de cette conversation, mais elle entretenait d'excellentes relations avec plus d'une figure connue du monde du journalisme et du sport. Cependant, en dépit d'innombrables amis masculins, elle ne s'était jamais mariée. Je n'avais pas l'intention de lui demander pourquoi, mais elle me le confia tout de même.

— Je suis une idéaliste, une perfectionniste, sans compter plein d'autres trucs qui tournent pas rond...

Puis elle dirigea son regard vers un endroit très éloigné dans le temps et l'espace.

— Je n'ai jamais rencontré un homme auquel je puisse me donner tout entière.

Enfin elle se tourna vers moi. Dans un moment d'orgueil incontrôlable – le syndrome de Brown dans toute sa force –, je crus qu'elle allait me dire : « Jusqu'à aujourd'hui ». Et je tournai brusquement mon attention sur mon nœud de cravate.

— Et maintenant, je vais le perdre, gémit-elle, et je ne peux strictement rien y faire !

Elle était amoureuse de prot !

Partagé entre le soulagement et la déception, je dis quelque chose d’idiot :

— J’ai un fils qui vous plairait peut-être.

Je pensais à Freddy, qui venait de décrocher un rôle dans une comédie qu’on donnait dans un théâtre de Newark. Le visage de Giselle s’illumina d’un sourire chaleureux.

— Le pilote qui a décidé de devenir acteur ? Quel âge a-t-il sur cette photo ?

— Dix-neuf ans. Il est mignon, hein ?

— Pas mal.

Je regardai affectueusement la photo sur mon bureau.

— Cette photo me rappelle ma propre famille, dit-elle. Mon père était si fier de nous. Nous avons tous de belles situations, chacun dans notre genre. Ronnie est chirurgien, Audrey dentiste, Gary vétérinaire... Je suis la moins réussie du lot.

— Quelle bêtise ! Pourquoi dites-vous cela ? Vous êtes une des meilleures journalistes du pays. Vous n’allez pas changer de métier pour devenir un second couteau dans une autre profession ?

Elle sourit et hocha la tête.

— Cette photo de vous me rappelle mon père.

— Ah bon ?

— Oui. Il était sympathique. Gentil. Vous l’auriez aimé.

— Je n’en doute pas. Mais que lui est-il arrivé ?

— Il s’est suicidé.

— Oh ! Giselle, je suis vraiment désolé.

— Merci.

Rêveuse :

— Il avait un cancer et il ne voulait pas être un poids pour sa famille.

Nous sommes restés silencieux, plongés dans nos pensées, quand mon regard tomba sur le réveil posé sur mon bureau.

— Bon sang, je suis en retard. Ce soir, nous allons voir Freddy. Il interprète le rôle d'un journaliste, voulez-vous venir avec nous ?

— Non merci, je dois écrire. Réfléchir.

— Je serai absent pendant quelques jours, je reviens en milieu de semaine, lui rappelai-je dans l'ascenseur.

— Peut-être bien que j'aurai résolu le problème d'ici là ! Demain, je reçois la localisation de tous les abattoirs.

Elle s'éclipsa et je restai seul dans l'ascenseur vide, en proie à une profonde tristesse que je ne parvenais pas à m'expliquer.

Je réintégrai mon bureau le mercredi suivant, au matin. Je n'étais pas plus tôt entré dans la pièce que je détectai le parfum à la pomme de pin et sus que Giselle était passée par là. Posée sur la pile de dossiers entassée sur mon bureau m'attendait une petite note rédigée à l'encre verte, d'une écriture claire et nette.

Une seule personne a disparu en 1985 dans une ville où se trouve un abattoir. C'était en Caroline du Sud et il s'agissait d'une femme. Je passe la semaine à la bibliothèque à consulter les journaux de cette année-là.

À plus tard.

Amitiés.

G.

Alors que je lisais cette note, je reçus un appel de Charlie Flynn, l'astronome, le collègue de mon gendre à Princeton. À son retour de vacances au Canada, Steve lui avait parlé de la différence d'interprétation de prot portant sur l'orbite de K-PAX autour de ses deux soleils. Il était très excité. Le calcul, me dit-il, avait été fait par un de ses étudiants. En entendant la version de prot, il avait recalculé lui-même le schéma orbital, et il en était arrivé exactement aux mêmes conclusions que prot : un mouvement de toupie, et non une figure en 8. Quant aux cartes d'étoiles que prot avait

dessinées, elles étaient toutes assez exactes. Je croyais naïvement qu'en ce qui concernait prot, plus rien ne pouvait m'étonner, mais les paroles que ce scientifique aguerri prononça ensuite me choquèrent au-delà de toute expression. Il me dit :

— Les savants sont essentiellement des gens dotés d'une prodigieuse mémoire. Or le problème auquel nous sommes confrontés relève d'une autre catégorie. Personne ne peut avoir l'intuition de ce schéma orbital ou les moyens de le calculer. Je sais que cela semble complètement fou, mais je ne vois pas comment il a pu arriver à ces conclusions... à moins d'avoir été là-bas !

Et cela venant d'un homme aussi sain d'esprit que vous et moi.

— Est-ce que je peux parler à votre patient ? poursuivit-il. J'ai des milliers de questions à lui poser !

Bien sûr, je rejetai sa demande. Pour toutes sortes de raisons. Je suggérai cependant qu'il m'envoie une liste des cinquante questions-clés qu'il aimerait poser à prot, et lui promis de les lui remettre.

— Mais dépêchez-vous, ajoutai-je. Il affirme qu'il partira le 17 août.

— Vous ne pouvez pas le convaincre de rester un peu plus longtemps ?

— Cela m'étonnerait.

— Vous ne voulez pas essayer ?

— Je me tue à la tâche !

Le reste de la matinée fut pris par des réunions et une interview du troisième candidat au poste de directeur. Je crains de ne pas lui avoir accordé toute l'attention qu'il méritait. Il semblait assez compétent et avait publié d'excellents articles. Sa spécialité était le syndrome de la Tourette, et il souffrait lui-même d'une forme bénigne de cette infirmité – essentiellement des tics nerveux, encore qu'il m'ait appelé « vieille merde » à l'occasion –, mais j'étais trop préoccupé par mon désir de trouver un moyen d'arriver jusqu'à Robert pour m'en offusquer. Enfin j'eus une idée, et je ne me pardonnerai jamais de m'être redressé en laissant échapper un « Ah ! ». Convaincu que j'approuvais son raisonnement, notre invité, ravi de ma réaction, poursuivit ses imprécations, le visage de plus en plus ravagé de tics. Je ne lui prêtai aucune attention – j'étais obsédé par la question suivante : l'*alter ego* étant déjà sous hypnose, la personnalité d'accueil pourrait-elle être hypnotisée à son tour ?

— Voilà, je suis prêt à tout, dit prot après avoir englouti une énorme salade de fruits et s'être mouché dans une serviette en papier qu'il jeta dans le saladier.

Puis il fixa son attention sur le point derrière moi. Sachant qu'il allait s'expédier lui-même dans une transe hypnotique, je l'arrêtai tout de suite.

— Je ne vais pas vous hypnotiser pendant un moment.

— Je vous avais prévenu que ça ne marcherait pas, dit-il avec son fameux sourire.

— Je veux d’abord parler à Robert.

Le sourire s’effaça.

— Comment avez-vous découvert son nom ?

— Vous me l’avez dit.

— Sous hypnose ?

— Oui.

— Je dois être devenu fou !

— Qu’est-il arrivé à sa femme et à son enfant ?

Prot semblait nerveux, perturbé.

— Je ne sais pas.

— Allons, il vous en a sûrement parlé.

— Faux. Il ne m’en a pas dit un mot depuis que je l’ai trouvé près de la rivière.

— Et maintenant, où sont-ils ?

— Je n’en ai pas la moindre idée.

Soit prot mentait, ce qui m’aurait beaucoup étonné, soit il était sincèrement inconscient des activités de Robert quand il n’était pas près de lui. Si c’était le cas, ce dernier pouvait accomplir n’importe quel geste – et même se suicider – sans que prot en ait connaissance.

J’étais de plus en plus persuadé qu’il fallait que je parvienne à contacter Robert le plus rapidement possible. En fait, il n’y avait pas un moment à perdre. Je me levai et retirai le scotch qui cachait le point sur le mur derrière moi. Prot tomba aussitôt dans sa transe hypnotique habituelle.

— Nous sommes maintenant dans le moment présent. Prot ? Vous m’avez compris ?

— Oui. Ce n’est pas un concept très difficile.

— Bien. Est-ce que Robert est avec vous ?

— Oui.

— Puis-je lui parler, s’il vous plaît ?

— Vous pouvez, mais il y a de grandes chances qu’il ne vous réponde pas.

— Je vous en prie, laissez-le s’avancer.

Silence. Robert s’affaissa dans le fauteuil, le menton sur la poitrine.

— Robert ?

Pas de réponse.

— Robert, je suis le docteur Brewer. S’il vous plaît, ouvrez les yeux.

Il changea imperceptiblement de position.

— Robert, écoutez-moi. Je ne suis pas simplement en train d’essayer de vous aider. Je sais que je peux le faire. Je vous en prie, ayez confiance en moi. Ouvrez les yeux !

Ses cils se soulevèrent brièvement et retombèrent. Après quelques secondes, il cligna plusieurs fois des paupières, comme s’il hésitait, et il resta finalement les yeux ouverts. C’était un regard vide, mais c’était mieux que rien.

— Robert ! Vous m’entendez ?

Après ce qui me sembla une éternité, je détectai l’ombre d’un hochement de tête.

— Bien. Maintenant, je veux que vous fixiez votre attention sur le point sur le mur derrière moi.

Le regard sans vie fixant le rebord de mon bureau se haussa légèrement.

— Un peu plus haut. Levez les yeux un peu plus haut !

Il fit lentement le point, progressa très lentement, centimètre par centimètre. Ignorant totalement ma présence, il parvint au mur derrière mon épaule. Il avait maintenant la bouche ouverte.

— Bien. Vous allez m’écouter attentivement. Je vais compter de six à dix. Pendant que je compterai, vos paupières deviendront de plus en plus lourdes, vous aurez sommeil. À dix, vous tomberez dans une transe hypnotique, mais vous entendrez et comprendrez tout ce que je dis. Maintenant, et ceci est très important, quand je claquerai des mains vous vous réveillerez. Vous avez compris ?

Hochement de tête de faible amplitude, mais parfaitement lisible.

— Bien. Nous allons commencer. Six...

Je l’observai attentivement tandis que ses paupières commençaient à tomber.

— ...et dix. Robert, vous m’entendez ? Robert ?

Inintelligible.

— Parlez plus fort, s’il vous plaît.

Un faible « oui », comme un gargouillis. Mais quelqu’un était là ! Sur le moment je me sentis très heureux d’avoir choisi le métier de psychiatre.

— Bien. Maintenant, écoutez-moi. Nous allons revenir en arrière dans le temps. Imaginez les feuilles d’un calendrier qui s’envolent très vite. Nous sommes le 8 août 1989, il y a exactement un an. Maintenant, c’est 1988... 1987... 1986. Robert, nous sommes le 8 août 1985 à midi. Où êtes-vous ?

Il resta immobile pendant plusieurs minutes avant de murmurer :

— Je suis au travail.

Il semblait fatigué, mais sa voix était claire, bien qu’un peu plus haut perchée que celle de prot.

— Que faites-vous là ?

— C’est la pause du déjeuner et je suis en train de manger.

— Que mangez-vous ?

— Un sandwich avec des pickles et du jambon, un sandwich au beurre de cacahuète, de la gelée au raisin, des chips, une banane, deux cookies et un thermos de café.

— Où avez-vous pris votre déjeuner ?

— Dans mon panier.

— C’est votre femme qui l’a préparé ?

— Oui.

— Très bien. Nous allons avancer de huit jours et deux heures. Nous sommes le 16 août 1985 à quatorze heures. Où êtes-vous en ce moment ?

— J’assomme des vaches.

— Très bien. Que voyez-vous ?

— La vache est parcourue de tremblements et elle meugle. Je l’assomme à nouveau. Maintenant elle est tranquille.

Il s’essuie le front avec le dos de la main.

— Elle est amenée par tapis roulant vers quelqu’un d’autre qui lui tranche la gorge, c’est bien ça ?

— Oui, après qu'elle a été entravée.

— Ensuite, que se passe-t-il ?

— Il y en a une autre qui s'amène. Puis une autre, puis une autre, encore une autre...

— Très bien. Maintenant vous venez de quitter votre travail. Vous rentrez à la maison. Vous arrivez devant chez vous, vous sortez de votre voiture. Vous vous avancez dans l'allée.

Ses yeux s'agrandirent.

— Il y a quelqu'un !

— Qui ? Qui est là ?

Agité.

— Je ne sais pas. Il sort de chez moi. Je ne l'ai jamais vu. Il retourne dans la maison. Quelque chose ne va pas ! Je lui cours après, je le poursuis dans la maison. Oh ! Mon Dieu ! Non !

Il commença à gémir en se balançant d'avant en arrière, les yeux comme des soucoupes. Puis il regarda dans ma direction et son comportement changea radicalement – une métamorphose absolue.

Il avait dans le regard une lueur meurtrière.

— Robert ! hurlai-je en frappant dans mes mains de toutes mes forces. Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Dieu merci, ses yeux se fermèrent aussitôt, un Robert épuisé se tassa dans le fauteuil en face de moi.

— Robert ?

Pas de réponse.

— Robert ?

Toujours rien.

— Robert, tout va bien. C'est fini. Tout va bien, vous m'entendez ?

Pas de réponse.

— Je vous en prie, laissez-moi parler à prot. Prot ? Vous êtes là ?

Je commençai à m'agiter. Et si je m'étais montré trop agressif ? Et si... ? Il finit par relever la tête et il cligna des yeux.

— Il a fallu que vous le fassiez.

— Prot ? C'est bien vous ?

— Vous n'avez pas pu vous en empêcher, hein ? Juste quand il commençait à vous croire et à vous faire confiance, vous lui avez sauté à la gorge.

— Prot, j'aurais préféré m'y prendre autrement, mais vous avez prévu de partir le 17. Le temps nous est compté !

— Je vous ai expliqué que je n'avais pas le choix. Si on ne part pas à cette date, on ne pourra plus jamais rentrer.

— Vous et Robert ?

— Oui. Sauf que...

— Sauf que quoi ?

— Maintenant, il est parti.

— Parti ? Où ça ?

— Je l'ignore.

— Regardez bien, prot. Il doit être là quelque part avec vous.

— Plus maintenant. Il n'est plus là. Vous l'avez chassé.

— Très bien, en même temps que je compte de cinq à un, vous vous sentirez de plus en plus réveillé et très en forme. Prêt ? Cinq... un.

— Hello.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je crois que j'ai trop mangé de fruits. Avez-vous de l'Alkaseltzer ?

— Betty va vous en donner. Pour le moment, il faut que nous parlions.

— Qu'avons-nous fait d'autre au cours des trois derniers mois ?

— Où est passé votre ami Robert ?

— Aucune idée, chef.

— Mais vous pouvez le contacter quand vous voulez ?

— Là, vous vous trompez. Quand il veut me voir, c'est lui qui me fait signe. Et il ne m'a pas appelé depuis un certain temps.

— Revenons sur un certain nombre de faits. Quand vous êtes venu sur Terre il y a cinq ans, Robert essayait de se noyer, vous vous souvenez ?

— Comment l’oublier ?

— Vous ignorez pourquoi ?

— Je pense qu’il n’avait plus envie de vivre.

— Vous n’avez aucune idée des raisons qui l’avaient à ce point bouleversé ? Pourquoi ce désespoir ?

— Il me semble qu’on a déjà eu cette discussion.

— Je crois qu’il a tué quelqu’un.

— Robert ? Non. Il lui arrive de se mettre en colère, mais...

— Je ne veux pas dire qu’il avait l’intention de le tuer, je crois qu’il a surpris un homme dans sa maison. Quelqu’un qui avait fait du mal à sa femme et à sa fille ; il est humain, prot, il a réagi sans réfléchir.

— Vous m’en direz tant !

— Prot, écoutez-moi. Vous avez aidé Howie à guérir Ernie de sa phobie. Maintenant, je vais vous demander de faire quelque chose pour moi, je vais vous demander de soigner Robert. Appelons cela une « tâche » : vous êtes chargé de guérir Robert. Acceptez-vous cette mission ?

— Désolé, je ne peux pas.

— Mais pourquoi, Bon Dieu ?

— Ernie avait envie d’aller mieux, pas Robert. Il veut seulement qu’on le laisse tranquille. Il refuse même de me parler.

— Vous avez aidé de nombreux patients en salle 2. Si vous vous penchez sur ce problème, vous trouverez sûrement la solution. Vous ne voulez pas essayer ?

— À vos ordres, doc ! Mais si j’étais vous, je ne compterais pas trop là-dessus.

— Bon. Je crois qu’on en a assez fait pour aujourd’hui. Nous avons tous les deux besoin de temps pour réfléchir à tout ça, mais j’aimerais avoir un entretien supplémentaire avec vous dimanche. C’est mon seul jour libre, cela vous ennuerait-il de revenir dimanche ?

— Vous oubliez la promesse que vous avez faite à votre femme.

— Quelle promesse ?

— De lui réserver le dimanche quelles que puissent être vos obligations. Sauf que vous trichez en rapportant du travail à la maison.

— Comment savez-vous cela ?

— C’est de notoriété publique.

— Puisque ça vous intéresse, elle part une ou deux semaines dans les Adirondacks avec Chip.

— Dans ce cas, je serai ravi d’accepter votre charmante invitation.

— Merci.

— Je vous en prie. Ce sera tout ?

— Pour le moment, oui.

J’éteignis le magnétophone et m’affaissai dans mon fauteuil, aussi épuisé que Robert tout à l’heure. Je me sentais très mal à l’aise suite à cette séance. J’avais précipité le mouvement, pris un gros risque, et j’avais échoué. Traiter un psychotique, c’est comme chanter l’opéra : si cela semble assez facile pour le spectateur, il s’agit en réalité d’un énorme travail pour lequel il n’existe pas de raccourcis.

D’un autre côté, peut-être n’avais-je pas été assez audacieux.

J’aurais peut-être dû le forcer à me dire exactement ce qu’il avait vu cet après-midi du mois d’août en rentrant du travail. Je savais maintenant qu’il avait découvert quelque chose d’horrible, et j’avais mon idée sur la question. Mais cela n’avait pas aidé mon patient d’un iota, et je n’avais peut-être fait qu’aggraver son cas. En plus, j’avais laissé passer l’occasion de lui demander son nom de famille ! Le poste de directeur de l’institut libéré de la responsabilité des patients me sembla soudain très enviable.

Juste avant de s’en aller pour le week-end, Betty m’annonça qu’elle avait renoncé à être mère. Je lui dis que j’étais désolé pour elle. Elle me répliqua qu’il ne fallait pas, et me rappela qu’il existait déjà cinq milliards d’êtres humains sur Terre, ce qui était peut-être suffisant.

Pas besoin d’être devin pour comprendre qu’elle avait parlé à prot.

Tandis que nous marchions tous les deux dans le couloir, elle me proposa de passer voir Maria, mais ne voulut pas me dire pourquoi.

Je jetai un coup d’œil à ma montre : dans cinq minutes, je devais me rendre à un dîner au Plazza pour récolter des fonds. Consciente de mon impatience, elle me tapota le bras :

— Ça vaut la peine.

Je découvris Maria dans la salle de repos, bavardant avec Ernie et Russell. Elle semblait heureuse, ce qui ne lui ressemblait guère, et j'en déduisis que je me trouvais en présence d'un nouvel alter ego.

Mais non, c'était Maria, Maria en personne ! Bien que la réponse me parût aller de soi, je lui demandai comment elle allait.

— Oh ! Docteur Brewer, je ne me suis jamais sentie aussi bien.

— Comment expliquez-vous cela ?

— Ernie m'a démontré combien il était important de pardonner à mon père et à mes frères le mal qu'ils m'ont fait. Après, tout a changé.

Je félicitai Ernie pour son aide.

— L'idée ne vient pas de moi, mais de prot, répondit-il.

Maria le regarda s'éloigner.

— Bien sûr, c'est provisoire, conclut-elle.

— Pourquoi donc ? lui demandai-je.

— Quand prot reviendra, il m'emmènera avec lui !

Le dimanche en fin de matinée, Karen était partie pour les Adirondacks avec Shasta. Karen semblait aussi heureuse que Maria deux jours auparavant – elle avait un but précis dans la vie. Je lui promis de la rejoindre dans une semaine.

Chip, pris par son travail de maître-nageur, avait choisi de ne pas partir avec ses vieux parents, mais d’emménager chez un ami dont la famille était elle aussi en vacances. Me retrouvant seul à la maison, je décidai de m’installer à l’hôpital dans la chambre des visiteurs.

Cet après-midi-là, j’arrivai juste à temps dans mon bureau pour ma séance avec prot. Il ruisselait de sueur car il faisait une chaleur terrible et l’air conditionné ne fonctionnait pas. Cela ne semblait pas le déranger ; il s’était déshabillé et n’avait gardé que son slip.

— Je me suis mis à l’aise, annonça-t-il.

Je branchai le petit ventilateur électrique que je gardais pour les éventualités de ce genre, et nous avons commencé.

Malheureusement, je ne peux pas rapporter ici la teneur exacte de notre entretien à cause d’une panne du magnétophone dont je ne me suis pas aperçu avant la fin de la séance. Ce qui suit est un résumé fondé sur les notes que j’ai péniblement prises après coup.

Tandis qu’il dévorait une prodigieuse quantité de cerises et de mandarines, je lui tendis la liste de questions que Charlie Flynn m’avait faxées. J’y avais jeté un rapide coup d’œil, mais pour moi c’était de l’hébreu. La seule question à laquelle j’aurais pu répondre était celle qui concernait les déplacements au moyen de la lumière et des miroirs. Prot se contenta de sourire et glissa le questionnaire dans l’élastique de son slip avec le carnet de note omniprésent.

J’avais à peine suggéré qu’il fixe le point sur le mur derrière moi qu’il était déjà « parti ». Je ne perdis pas mon temps à renvoyer prot et demandai immédiatement à parler à Robert. Prot changea aussitôt de contenance et s’avachit dans son fauteuil au point que je crus qu’il allait tomber, et il resta dans cette position pendant l’heure qui suivit.

Rien de ce que je racontai – la mort de son père, sa relation avec ses amis (le mauvais garçon et sa victime), son emploi à l’abattoir, les allées et venues de sa femme et de sa fille – ne suscita la moindre réaction. J’amenai avec précaution le sujet du tourniquet, mais n’obtins aucune réaction. Robert semblait s’être préparé à cette confrontation, et rien de ce que je pouvais lui dire ne parvenait à le sortir d’un état frôlant la catatonie. Totalement épuisé et en nage, j’essayai tous les trucs professionnels et amateurs qui me vinrent à l’esprit, y compris des mensonges sur ce que prot m’aurait raconté de sa vie. Pour finir, je le traitai de lâche, et tout cela en pure perte.

Mais, tandis que je parlai de sa famille et de ses amis, il me vint une idée. Je rappelai prot, et fus grandement soulagé quand il refit surface. Puisque Robert refusait de me parler, je lui demandai s’il

connaissait quelqu'un à qui il accepterait de se confier. Prot réfléchit et dit :

— Il serait peut-être d'accord pour parler à sa mère.

Je le suppliai de m'aider à la trouver, de me donner un nom ou une adresse. Après quelques instants de silence, il ajouta :

— Elle s'appelle Béatrice. Je ne peux pas vous en dire plus.

Avant de le réveiller, je tentai un dernier coup en aveugle.

— Quel est le rapport entre un arroseur rotatif et ce qui est arrivé à Robert le 17 août 1985 ?

Mais il sembla aussi sincèrement surpris que le prot réveillé, et il ne montra aucun signe de panique rappelant sa réaction quand ma femme avait ouvert l'arroseur au cours du pique-nique du 4 Juillet, dans notre jardin. Frustré au plus haut point, je le rappelai à la réalité, fis appel à nos sympathiques employés responsables de la sécurité et le renvoyai à regret en salle 2.

Le lendemain, Giselle nous annonça qu'elle avait passé la plus grande partie de la semaine qui venait de s'écouler à la Research Library avec son ami, à chercher et lire des articles de journaux de petites villes avec abattoir datant de l'été 1985, jusqu'à présent sans succès, mais il leur restait encore deux grands plateaux de microfilms à consulter. Je lui communiquai les maigres informations que j'avais obtenues. À son avis, le prénom de la mère de Robert ne nous serait pas d'un grand secours, puis elle eut une idée :

— Et si nous consultations les dossiers de 1963, l'année où son père est mort ? Imaginons qu'on trouve une notice nécrologique pour un homme dont la femme s'appelle Béatrice, et qui aurait un enfant de six ans prénommé Robert... Bon sang ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Au point où on en est, lui dis-je, il faut tout essayer.

Pendant le week-end, Chuck avait ramassé les copies de la dissertation dont le sujet était « Pourquoi je veux aller à K-PAX ». La plupart des patients avaient répondu à l'appel, plus un bon nombre des membres du personnel, y compris Jensen et Kowalski. Cela tombait en même temps que l'entretien bisannuel de Bess. Pendant cette séance, je lui demandai pourquoi elle n'avait pas participé au concours.

« Vous savez très bien pourquoi, docteur, répliqua-t-elle.

— J'aimerais que vous me le disiez vous-même.

— Ils ne voudraient pas de quelqu'un comme moi.

— Pourquoi donc ?

— Je ne mérite pas de partir.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je mange trop.

— Bess, n'importe qui mange plus que vous.

— Je ne mérite pas de manger.

— Tout le monde doit manger.

— Il y a tant de gens qui n'ont rien. À chaque fois que je mange, je vois des visages affamés qui se pressent contre la vitre, ils me regardent, ils attendent que quelque chose tombe de mon assiette, et même ça, ils ne peuvent pas le ramasser. Ils doivent attendre qu'on sorte les poubelles. Je ne peux pas manger quand je vois tous ces visages affamés.

— Il n'y a personne à la fenêtre, Bess.

— Oh ! Si, bien sûr qu'ils sont là. Simplement vous ne les voyez pas.

— Ça n'aidera personne de vous affamer vous-même.

— Je ne mérite pas de manger.

Comme d'habitude, nous tournions en rond. La Belle Chatte, l'E.C.T et le Clozaril ne parvenaient pas à venir à bout des crises de dépression de Bess et de son corps à corps avec la réalité. Elle se ragaillardit un peu quand je lui annonçai que Betty se proposait d'aller chercher une demi-douzaine de chats dans un refuge pour animaux. Tant que nous n'aurions pas fait des progrès dans le traitement de la schizophrénie paranoïde, j'étais impuissant à l'aider.

J'en vins presque à regretter qu'elle n'ait pas souscrit à un voyage sur K-PAX.

Incidemment, le chaton s'entendait fort bien avec Ed. Le seul problème c'était que maintenant tous les psychotiques de la salle 4 en voulaient un. Un patient exigea même un cheval !

Le mardi 14 août, prot convoqua tout le monde dans le salon. On pensait qu'il allait faire un discours d'adieu et annoncer les résultats du concours organisé par Chuck. Quand tous les patients des salles 1 et 2, et un certain nombre des salles 3 et 4, dont Wacky, Ed et la Belle se furent réunis, rejoints par la quasi-totalité du personnel soignant et de l'intendance, prot disparut un instant et revint... avec un violon ! Il le tendit à Howie.

— Jouez quelque chose.

Howie se figea.

— Je ne sais plus comment on joue, j’ai tout oublié.

— Ça reviendra, lui affirma prot.

Howie fixa longuement le violon. Finalement, il le plaça sous son menton, promena l’archet sur les cordes, tendit la main vers le morceau de résine que prot n’avait pas oublié et se lança dans une étude de Fritz Kreisler. Il s’arrêta une ou deux fois, mais résista au désir de recommencer, renonçant donc à une perfection illusoire. Le visage fendu d’un sourire, il enchaîna directement sur une sonate de Mozart. Il la joua assez mal, mais, après que la dernière note se fut éteinte dans un silence religieux, la salle éclata en applaudissements. C’était le plus grand concert de sa carrière.

À une ou deux exceptions près, les patients étaient d’excellente humeur. Je suppose que tout le monde faisait des efforts pour ne pas gâcher ses chances d’un voyage tous frais payés au paradis. Mais prot ne fit aucun discours et ne communiqua pas sa décision. Il n’avait apparemment pas encore renoncé à convaincre Robert de partir avec lui. Bizarrement, personne ne paraissait déçu. Tout le monde savait que c’était une question de jours – d’heures – avant son départ, et qu’il devrait faire son choix d’ici là.

Malgré la perspective de ce qui devait être un voyage passablement long et épuisant, prot était égal à lui-même. Il entra directement dans mon cabinet et chercha du regard le panier de fruits. J'enclenchai mon magnétophone après m'être assuré qu'il fonctionnait.

— Cette fois-ci, vous mangerez les fruits à la fin de la séance, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Aucun. L'après-midi est à vous.

— Asseyez-vous, asseyez-vous.

— Merci mille fois, mon bon monsieur.

— Comment vous en sortez-vous avec votre rapport ?

— Il sera terminé avant mon départ.

— Je peux le consulter ?

— Non, pas avant qu'il soit fini. Mais je ne pense pas que vous y trouviez un grand intérêt.

— Croyez-moi, je serai ravi de le lire dès que possible. Et les questions pour le Dr Flynn ?

— Gene, même pour un K-PAXIEN, il n'y a que vingt-quatre heures dans une journée !

— Vous êtes toujours décidé à rejoindre K-PAX le 17 août ?

— Il le faut.

— Il ne nous reste plus que trente-huit heures.

— Vous avez toujours l'esprit aussi vif, docteur.

— Robert part avec vous ?

— Je l'ignore.

— Comment ça ?

— Il refuse de me parler.

— Et s'il décide de ne pas vous accompagner ?

— J'emmène quelqu'un d'autre. Ça vous tente ?

— Assez, mais pour le moment je suis trop occupé.

— Je me doutais de votre réponse.

— Dites-moi... Quand vous êtes arrivé sur Terre il y a cinq ans, comment avez-vous su que Robert voulait vous voir ?

— Une intuition. J'avais le sentiment qu'il voulait quitter ce monde.

— Que se passerait-il si aucun de vous deux ne partait à la date prévue ?

— Rien. Sauf que si on ne se décide pas maintenant, on restera coincés ici pour toujours.

— Ce serait si terrible que ça ?

— Vous resteriez ici, vous, si vous aviez la possibilité de retourner sur K-PAX ?

— Ne pourriez-vous pas envoyer un message disant que vous êtes retenu sur Terre plus longtemps que prévu ?

— Ça ne marche pas comme ça. Vu la nature de la lumière... ce serait trop long à vous expliquer.

— Ce ne sont pas les raisons de rester qui vous manquent.

— Vous perdez votre temps.

Il bâilla. On m'avait dit qu'il n'avait pas dormi depuis trois jours car il consacrait tout son temps à son « rapport ».

Le moment était venu de tirer ma dernière cartouche. Je me demandai si Freud avait jamais utilisé pareil stratagème.

— Très bien. Alors il est temps de trinquer à votre départ.

— Si ça fait partie de vos coutumes, répondit-il avec un sourire énigmatique.

— Une boisson aux fruits, je suppose ?

— Insinuez-vous que je suis un fruit ?

— Pas du tout.

— Je plaisantais, doc. Je prendrai la même chose que vous.

— Ne bougez pas, je reviens.

Je battis en retraite jusqu'à mon bureau personnel où Mme Trexler m'attendait, l'air sardonique, postée près d'un chariot chargé de glace pilée et d'alcools divers – gin, vodka, bourbon, whisky –

plus les amuse-gueule habituels. Je la remerciai et roulai le chariot jusqu'à mon cabinet.

— Je crois que je vais prendre un scotch, dis-je en essayant de paraître naturel. D'habitude, je prends plutôt un Martini avant le dîner, mais pour les occasions solennelles je préfère le whisky. Cela arrive rarement, m'empressai-je d'ajouter, brusquement culpabilisé, comme si je subissais un entretien pour la direction de l'hôpital. Et vous ?

— Un scotch me convient parfaitement.

Je versai deux scotchs *on the rocks* bien tassés et en tendis un à prot.

— Bon voyage ! lui dis-je en levant mon verre. Je vous souhaite de rentrer chez vous sans encombre.

— Merci.

Nous trinquâmes. Je n'avais aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait bu de l'alcool pour la dernière fois, sans compter qu'il n'avait peut-être jamais bu de whisky de sa vie, mais la première gorgée parut lui plaire.

— Pour tout vous avouer, soupirai-je, K-PAX me semble magnifique. J'aimerais bien m'y rendre un de ces jours.

— Ça vous plairait beaucoup.

— Vous savez, je n'ai quitté ce pays que deux ou trois fois dans ma vie.

— Vous avez tort. Le monde dans lequel vous vivez est un endroit intéressant.

Il avala une bonne rasade de whisky, découvrit ses dents, s'étouffa et toussa pendant plusieurs secondes. Tout en le regardant reprendre son souffle, je me rappelai le jour où mon père m'avait fait boire du vin. J'avais détesté ça, mais je savais qu'il s'agissait d'un rituel pour accéder à la vie adulte. Je m'étais donc bouché le nez et j'avais avalé. Moi aussi, j'avais mal assimilé la technique, et recraché le bordeaux sur le tapis du salon, qui en resta marqué d'une auréole que ma mère ne me pardonna jamais tout à fait...

— Vous ne haïssez pas votre père, dit prot.

— Pardon ?

— Vous avez toujours fait porter à votre père la responsabilité de vos échecs. Ça vous arrangeait de le haïr, mais en réalité vous l'aimiez beaucoup.

— J'ignore d'où vous tenez vos informations, mais vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Il haussa les épaules et resta silencieux. Mais après quelques gorgées supplémentaires – il avait apparemment appris à boire sans s'étouffer –, il insista :

— Vous vous en êtes également servi pour justifier le fait que vous ne vous occupiez pas de vos enfants. Ainsi, vous pouviez consacrer tout votre temps à votre travail. Tout ça sous le prétexte de ne pas recommencer les erreurs de votre père.

— Mais je m’occupe de mes enfants !

— Alors comment se fait-il que vous ignoriez que votre fils se drogue à la cocaïne ?

— Quoi ? Quel fils ?

— Le plus jeune. Celui que vous appelez Chip.

Il y avait bien eu des signes, un changement de personnalité très perceptible, un perpétuel manque d’argent, des indices que j’avais choisi d’ignorer en attendant d’avoir le temps d’y réfléchir.

Évidemment, comme la plupart des parents, je refusais de voir que mon fils était drogué, et je remettais le problème à plus tard. Mais je n’avais certainement pas envisagé d’être mis au courant par un de mes malades.

— Vous avez autre chose à me dire ?

— Oui. Fichez la paix à votre femme et arrêtez de chanter sous la douche.

— Pourquoi ?

— Parce que vous chantez comme un pied.

— J’y réfléchirai. Quoi d’autre ?

— Russell a une tumeur maligne au colon.

— Hein ? Comment savez-vous cela ?

— Je le sens à son haleine.

— Autre chose ?

Nous avons continué à boire dans un silence pesant. Mes pensées rugissaient dans ma tête quand quelqu’un frappa à la porte. Je hurlai ;

— Entrez !

C’était Giselle qui revenait de la bibliothèque. Prot lui fit un signe de tête accompagné d’un sourire chaleureux. Elle lui prit la main et l’embrassa sur la joue avant de venir vers moi et de me glisser à l’oreille :

— Il s’appelle Robert Porter. C’est tout ce que nous savons pour le moment.

Puis elle se laissa tomber sur une chaise. Je lui servis un verre qu'elle accepta avec reconnaissance. Pendant un moment nous avons bavardé de choses et d'autres. Prot était enchanté.

Après son quatrième whisky, alors qu'il riait de toutes ses forces, je criai :

— Robert Porter ! Vous m'entendez ? Nous savons qui vous êtes !

Prot sembla perplexe, puis il finit par comprendre où je voulais en venir.

— Je vous l'ai déjà dit, je vous l'ai dit, grogna-t-il d'un air malheureux. Il refuse de sortir !

— Interrogez-le encore une fois !

— J'ai essayé. Je n'ai pas arrêté d'essayer. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

— Restez avec nous ! s'écria Giselle.

Il se tourna lentement vers elle.

— Impossible, dit-il tristement. C'est maintenant ou jamais.

— Pourquoi ?

— Comme j'l'ai déjà expliqué au docteur bew... bew... docteur brewer, je suis ét... ét... je suis attendu. La fenêtre est ouverte. C'est la seule date que j'ai, le 17 août à 3 h 31 du matin.

Je laissai Giselle continuer sur sa lancée, elle ne pouvait pas s'y prendre plus mal que moi.

— On n'est pas si mal ici, non ? plaïda-t-elle.

Prot resta muet. Je reconnus l'expression de son visage, un mélange de stupéfaction et de dégoût indiquant qu'il cherchait les mots qui nous permettraient de comprendre.

— Si, on y est très mal, dit-il enfin.

Giselle baissa la tête.

Je versai à Prot un dernier scotch et abattis mon ultime carte.

— Prot, moi aussi j'aimerais que vous restiez.

— Pourquoi ?

— Nous avons besoin de vous, ici.

— Pour quoi faire ?

— D'accord, la Terre est un endroit assez moche, mais vous pouvez nous aider à la rendre meilleure.

— Comment ? Dites-le-moi !

— Eh bien ! Dans cet hôpital, vous avez secouru un nombre considérable de gens. Si vous restez, vous en aiderez bien davantage. Sur Terre, nous croulons sous les problèmes et nous avons tous besoin de vous.

— Il suffit de vous aider vous-mêmes, de mobiliser votre volonté.

— Robert a besoin de vous. Votre ami a besoin de vous.

— Il n’a pas besoin de moi. Il ne me prête plus la moindre attention.

— Parce que c’est un être indépendant avec une volonté propre. Mais il aimerait que vous restiez, je le sais.

— Comment le savez-vous ?

— Demandez-le lui !

Prot paraissait surpris. Et fatigué. Il ferma les yeux, son verre pencha dangereusement et du whisky se répandit sur le tapis. Après une ou deux minutes interminables, il ouvrit de nouveau les yeux. Il semblait dessaoûlé.

— Qu’a-t-il dit ?

— Que j’avais assez perdu de temps ici, il veut que je m’en aille et que je le laisse tranquille.

— Que lui arrivera-t-il quand vous serez parti ? Y avez-vous songé ?

— Cela vous regarde, répondit-il avec son sourire de « chat du Cheshire ».

— Je vous en prie, prot, ne nous quittez pas, dit Giselle.

Elle avait les yeux pleins de larmes.

— Je reviendrai.

— Quand ?

— Dans environ cinq de vos années. Cela vous semblera très court.

— Cinq ans ? balbutiai-je. Pourquoi si longtemps ? Je pensais que vous reviendriez bien plus vite.

Prot me considéra d’un air de profonde tristesse.

— Vu la nature du temps... commença-t-il. Puis :

— Il y a un échange pour les allers-retours. J’aimerais bien essayer de vous expliquer, mais je suis

très fatigué.

— Emmenez-moi avec vous ! plaida Giselle.

Il la regarda d'un air de profonde compassion.

— Je suis désolé, mais la prochaine fois...

— Prot...

Je vidai la bouteille dans son verre et celui de Giselle.

— Et si je vous disais qu'un endroit comme K-PAX n'existe pas ?

— Et il paraît que c'est moi qui suis fou ! répliqua-t-il.

Après que Jensen et Kowalski eurent ramené prot à sa chambre, où il dormit cinq heures, un record pour lui, Giselle me raconta ce qu'elle avait appris sur Robert Porter. C'était maigre, mais cela expliquait pourquoi nous avions eu tant de mal à retrouver sa trace.

Après des centaines d'heures passées à fouiller avec son ami dans les coupures de presse, elle avait retrouvé la notice nécrologique du père de Robert, Gerald Porter. C'est comme ça qu'elle avait découvert le nom de sa ville d'origine, Guelph, dans le Montana. Puis elle se rappela un article qu'elle avait lu sur un meurtre ou un suicide qui avait eut lieu dans cette localité en août 1985, et elle appela le bureau du shérif du comté du Western Montana où s'était produit le drame. Il apparut que le corps de la victime n'avait jamais été retrouvé, mais, à cause d'une erreur d'écriture, l'affaire avait été classée comme une noyade plutôt qu'une disparition.

L'homme tué par Robert avait assassiné sa femme et sa fille. La mère de Robert avait quitté la ville quelques semaines après la tragédie pour vivre avec sa sœur, en Alaska. La police n'avait pas l'adresse.

Giselle voulait prendre l'avion à destination du Montana pour essayer de la retrouver, rapporter des photos de la femme et de la fille de Robert, et tous les documents qui me permettraient de l'atteindre.

J'avancai aussitôt les frais de voyage.

— J'aimerais le voir avant de partir, dit-elle.

— Il est sans doute en train de dormir.

— Je veux simplement le regarder dormir.

Je comprenais. Moi aussi, j'aimais regarder Karen dormir, la bouche ouverte, émettant les petites onomatopées du sommeil.

— Ne le laissez pas partir avant que j’aie trouvé sa mère, plaida Giselle avant de s’en aller.

La fin d’après-midi et la soirée qui suivirent demeurent assez vagues dans mon souvenir. On m’a dit que je m’étais endormi pendant une réunion du comité. Je sais aussi que je passai la nuit à penser à prot, à Chip et à mon père. J’avais la sensation d’être piégé dans le temps, attendant indéfiniment de répéter les erreurs du passé.

Giselle m’appela le lendemain matin de Guelph. Une des sœurs de Robert vivait bien en Alaska, et l’autre à Hawaïi. La famille de Sarah ne connaissait aucune des deux adresses, mais Giselle s’employait, avec l’aide d’un ami travaillant aux Northwest Airlines, à découvrir la destination de la mère de Robert lorsqu’elle avait quitté le Montana.

De plus, elle avait collecté des photos et des documents grâce à la mère de Sarah et au principal du lycée, qui avait passé une bonne partie de la nuit à fouiller dans les dossiers avec elle.

— Trouvez-moi sa mère, lui dis-je. Et si vous le pouvez, ramenez-la avec vous. Mais faxez les photos et les documents immédiatement.

— Ils devraient déjà se trouver sur votre bureau.

J’annulai mon rendez-vous avec le Comité de recherche. Villers était fâché – j’étais le dernier candidat au poste de directeur de l’institut.

Je reçus des photos de Robert couvrant toute sa scolarité, avec un commentaire pour l’annuaire du lycée : « Tous les grands hommes sont morts et je ne me sens pas très bien. » Il y avait aussi des photos moins guindées à la buvette du collège ou dans une pizzeria, des photocopies de son certificat de naissance, son carnet de vaccination, ses notes aux examens, la médaille qu’il avait gagnée à un concours de latin, son bac. Et puis des photos de ses sœurs qui avaient passé leur bac quelques années avant lui, des renseignements sur elles, une photo de Sarah, une blonde à l’air vif conduisant un groupe de supporters pour un match de basket-ball.

Enfin, il y avait une photo des Porter devant leur nouvelle maison, à la campagne, heureux et souriants. À en juger par l’âge de la petite fille, elle avait été prise peu de temps avant la tragédie. Alors que je contemplais cette photo, Mme Trexler m’apporta une tasse de café.

Je lui montrai le cliché.

— Sa femme et sa fille. Quelqu’un les a tuées.

Sans prévenir, elle éclata en sanglots et s’enfuit de la pièce. Je révisai mon jugement sur elle et me dis qu’elle devait être plus sensible aux malheurs des patients que je ne le supposais. (Bien plus tard, j’appris en feuilletant son dossier, alors qu’elle s’apprêtait à prendre sa retraite, que sa propre fille avait été violée et assassinée quelque quarante années plus tôt...)

Je déjeunai en salle 2 et rappelai le règlement : pas de chats sur la table. J’étais placé en face de

Mme Archer, qui prenait maintenant ses repas dans la salle à manger. Elle était flanquée de prot et de Chuck. Tous les deux lui parlaient avec animation. Elle leur jeta des coups d'œil hésitants, puis porta lentement une cuillerée de soupe à sa bouche. Et soudain, elle l'avalait avec un « slurp » qu'on aurait pu entendre dans la salle 4. Puis elle attrapa une poignée de crackers qu'elle trempa joyeusement dans son bol et termina son repas, son vieux visage ridé barbouillé de soupe.

— Génial ! s'écria-t-elle d'un air ravi. J'ai toujours eu envie de faire ça.

— Et la prochaine fois, ordonna Chuck, rotez !

Je crus voir l'ombre d'un sourire passer sur le visage de Bess, mais peut-être l'avais-je imaginé.

Le repas terminé, je retournai à mon bureau et demandai à Mme Trexler, qui avait retrouvé son calme, d'annuler tous mes rendez-vous de la journée. Elle grommela quelque chose d'incompréhensible sur l'inconstance des médecins, mais s'exécuta. Puis je partis à la recherche de prot.

Il était dans le salon, entouré par tous les patients et le personnel des salles 1 et 2. Même Russell était là : il avait été transformé d'apprendre que c'était prot qui avait décidé Maria à devenir nonne.

Quand je fis mon entrée, il s'exclama :

— Le Maître a dit : « Mon temps est à toi. »

De petites croûtes de salive séchée décoraient les coins de sa bouche.

— Pas tout de suite, Russ, il faut d'abord que je parle à prot. Vous nous excusez ?

Je calmai un chœur de protestation en leur assurant qu'il serait très vite de retour. Sur le chemin de sa chambre, je lui fis remarquer :

— Ils sont prêts à faire tout ce que vous leur demanderez. Comment expliquez-vous cela ?

— Je leur parle sur un pied d'égalité. Vous, les médecins, c'est une chose qui vous est difficile à concevoir. Moi, je les écoute.

— Moi aussi, je les écoute !

— Oui, mais pas de la même façon. Vous êtes moins préoccupé de leur personne que des articles et des livres que vous en tirerez. Sans compter votre salaire, qui est beaucoup trop élevé.

Sur ce point précis, il se trompait, mais ce n'était pas le moment d'aborder le sujet.

— Vous n'avez pas tort, mais pour les aider je suis obligé d'adopter un comportement professionnel.

— Si vous êtes persuadé de ce que vous dites, alors ce doit être vrai.

— Voilà exactement ce dont je voulais vous parler.

On entra dans sa chambre, et c'était la première fois que j'y mettais les pieds depuis sa première disparition. Elle était pratiquement nue. Ses carnets de notes s'empilaient sur le bureau.

— J'ai des photos et des documents à vous montrer, lui dis-je en étalant mon dossier sur le bureau et en écartant doucement son « rapport ».

Je gardai pour moi certaines photos.

Il regarda les clichés qui le représentaient, les certificats de naissance, les diplômes.

— Où avez-vous eu ça ?

— Giselle me les a envoyés. Elle les a trouvés à Guelph, dans le Montana. Vous reconnaissez le garçon ?

— Oui. C'est Robert.

— Non. C'est vous.

— Nous avons déjà eu cette discussion.

— Oui, mais à l'époque je n'avais aucun document pour vous prouver que vous et Robert étiez une seule et même personne.

— Nous sommes distincts.

— Comment expliquez-vous que vous vous ressembliez tant ?

— Pourquoi une bulle de savon est-elle ronde ?

— Le problème est différent, il est votre double exact.

— C'est faux. Je suis plus mince et mes cheveux sont plus clairs. Contrairement aux siens, mes yeux sont très sensibles à la lumière. Des milliers de choses nous distinguent. Je suis aussi différent de lui que vous l'êtes de votre ami Bill Siegel.

— Non. Robert, c'est vous, et vous, c'est Robert. Vous êtes parfaitement semblables.

— Vous vous trompez. Je ne suis même pas humain. Nous sommes des amis très proches, sans moi il serait déjà mort.

— Et vous aussi. Tout ce qui lui arrive vous arrive à vous aussi. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— C'est une hypothèse intéressante.

Il écrivit quelque chose dans son carnet de notes.

— Écoutez, vous vous souvenez de m’avoir dit que l’univers se contracte et se dilate indéfiniment ?

— Oui.

— Puis vous avez dit que, dans la phase de contraction, le temps repart dans l’autre sens sans qu’on en ait conscience, parce que tout ce que nous possédons ce sont nos souvenirs du « passé » et notre ignorance du « futur ». Vous vous en souvenez ?

— Bien sûr.

— Très bien. Ici, c’est la même chose. Vu de votre perspective, Robert est un individu distinct. Vu de ma perspective, vous et Robert ne formez qu’une seule et même personne.

— Vous ne comprenez pas l’éternel retour du temps. Que nous avançons ou que nous reculions, la *perception* est la même.

— Et alors ?

— Que vous ayez raison ou pas n’a aucune d’importance.

— Mais vous admettez la possibilité que j’aie raison ?

Son sourire s’accentua légèrement.

— Oui, si vous admettez la possibilité que j’arrive de K-PAX.

De son point de vue, son origine ne faisait aucun doute. Si on m’avait donné quelques mois ou quelques années pour le convaincre de son erreur, j’y serais parvenu. Mais le temps m’était compté. Je sortis de ma poche les photos de sa femme et de sa fille.

— Vous les reconnaissez ?

Il sembla choqué, mais retrouva rapidement son sang-froid.

— C’est sa femme et sa fille.

— Et là ?

— Son père et sa mère.

— Giselle est maintenant en Alaska. Elle s’est rendue là-bas pour retrouver votre mère et la ramener ici. Je vous en prie, prot, ne partez pas avant d’avoir pu lui parler.

Il leva les mains dans un geste d’exaspération.

— Combien de fois faut-il que je vous le dise – je dois partir à 3 h 31 du matin ! Rien ne peut

changer cela !

— Elle va arriver ici d'un moment à l'autre.

Sans regarder la pendule, il dit :

— Eh bien, il vous reste douze heures et huit minutes !

Ce soir-là, Howie et Ernie organisèrent une petite fête d'adieu pour prot dans la salle de récréation. Il y avait de nombreux cadeaux pour leur ami « venu d'ailleurs » – des souvenirs de sa visite sur Terre, des disques, des fleurs, toutes sortes de fruits et de légumes. Mme Archer martela des chansons populaires au piano, accompagnée par Howie au violon. Les chats étaient partout.

Chuck lui offrit les *Voyages de Gulliver*, qu'il avait prélevé sur les étagères de la salle de repos. Je me rappelai que prot m'avait dit que le conte terrien qu'il préférait était *Le Roi est nu*. Quant aux films, il avait sélectionné *Le Jour où la Terre s'arrêta*, *2001 l'Odyssée de l'espace*, *E.T*, *Starman* et bien sûr *Bambi*.

Il y eut pas mal d'embrassades et d'étreintes, mais je détectai une certaine tension. Chacun semblait nerveux, excité. Finalement, Chuck exigea de savoir qui partirait avec lui. Ses yeux de louchon me faisaient douter de la destination de son regard : moi ou prot ? Mais ce fut prot qui répondit :

— J'emmène le premier qui sera endormi.

Alors ils s'alignèrent pour une dernière embrassade très émue et se précipitèrent dans leurs chambres, le laissant terminer son « rapport » et se préparer au départ qui serait peut-être le leur, chacun d'entre eux essayant désespérément de s'endormir avec des visions de *yorts* dansant dans la tête.

Je lui dis que j'avais des choses à faire, mais que je viendrais lui dire bonsoir avant qu'il parte. Puis je me retirai dans mon bureau.

Vers onze heures, Giselle m'appella. Elle avait fini par trouver la maison de la sœur de Robert dans l'Alaska. Malheureusement, cette femme était morte en septembre, et sa mère était partie vivre avec l'autre sœur à Hawaïi. Giselle avait essayé de la joindre, mais sans succès.

— C'est trop tard pour la faire venir à New York, dit-elle, mais elle aura peut-être le temps de lui téléphoner de Hawaïi.

— Vous avez intérêt à vous dépêcher.

Je passai les trois heures qui suivirent à essayer de travailler tout en écoutant *Manon Lescaut* sur mon radio-cassette. À l'acte trois, Manon et des Grioux embarquent pour le Nouveau Monde, et je compris enfin pourquoi j'aimais tellement l'opéra : il est un concentré des expériences humaines ; la joie, les émotions et le sentiment du tragique de toute existence.

C'est sûrement ce que ressentait mon père. Je le revois, étendu le samedi après-midi sur le sofa du living, les yeux fermés, écoutant les retransmissions du Metropolitan Opera. Comme j'aurais aimé qu'il vive plus longtemps ! Nous aurions pu parler musique, de ses petits-enfants et de toutes ces choses qui font que la vie vaut la peine d'être vécue ! J'essayai d'imaginer un univers parallèle où il ne serait pas mort ; je serais devenu un baryton célèbre, je lui aurais chanté ses airs favoris et nous nous serions tous retrouvés autour du grand dîner dominical préparé par Maman.

Je suppose que je dus m'endormir. Je rêvais que j'étais dans un endroit inconnu, étendu sous un ciel violet et sans nuages, plein de lunes et d'oiseaux, et la Terre était recouverte d'arbres et de petites fleurs vertes. À mes pieds se tenaient d'énormes araignées avec des yeux humanoïdes, et un petit serpent brun – à moins qu'il ne s'agît d'un gros ver de terre ? – se faufilait derrière elles. Au loin, je voyais des champs de céréales rouges et jaunes, et je distinguais de petits éléphants et d'autres animaux inconnus, en liberté. Quelques créatures ressemblant à des chimpanzés se poursuivaient en lisière de la forêt. Je me mis à pleurer, c'était si beau. Mais le plus extraordinaire, c'était le silence : pas le moindre vent, tout était si tranquille que j'entendais le doux carillon de cloches dans le lointain.

« Gene, Gene, Gene... », semblaient-elles carillonner pour le monde entier. Je me réveillai en sursaut. La pendule sonnait trois heures.

Je me précipitai dans la chambre de prot. Assis à son bureau, il écrivait comme un fou dans son carnet de notes, essayant sans doute de boucler son rapport sur la Terre et ses habitants avant le grand départ pour K-PAX, travaillant jusqu'à la dernière minute comme n'importe quel être humain chargé d'un rapport. À côté de lui, des fruits, quelques branches de brocoli, un pot de beurre de cacahuètes, les dissertations et autres souvenirs avaient été soigneusement rangés dans un petit carton. Sur le bureau, près de ses notes, une lampe de poche, un miroir, et la liste de questions du Dr Flynn. Les six chats de la salle du bas dormaient sur le lit.

Je lui demandai l'autorisation de regarder les réponses qu'il avait apportées aux questions. Il hocha la tête sans s'interrompre et me désigna l'autre chaise.

Certaines des questions techniques sur l'énergie nucléaire avaient été laissées en blanc, pour les motifs qu'il avait exposés lors de divers entretiens. La dernière question était une liste de toutes les planètes que prot avait visitées dans l'univers, ce à quoi il avait répondu par : « Voir annexe » – s'y trouvait une liste de soixante-quatre planètes. Cet inventaire incluait une brève description de ces planètes et de leurs habitants, ainsi qu'une série de cartes d'étoiles.

Le professeur Flynn et ses collègues en avaient espéré davantage, mais ils avaient déjà de quoi s'occuper pour un bout de temps.

À 3 h 10 il jeta son stylo, bâilla et s'étira, comme s'il venait de terminer un travail de routine.

— Je peux voir ?

— Pourquoi pas. Mais vous devrez faire une photocopie, je n'ai pas d'autre exemplaire.

J'appelai un des infirmiers de nuit pour lui remettre le manuscrit et lui conseillai de trouver de l'aide et d'utiliser toutes les photocopieuses en état de marche. Il s'éclipsa, cramponné aux petits carnets de notes comme si sa vie en dépendait. L'éventualité de ralentir l'opération me traversa, mais cela n'aurait servi qu'à faire empirer les choses et je renonçai.

J'avais dans l'idée que le compte rendu de sa « visite » serait plutôt sévère et je lui demandai :

— À part les fruits, y a-t-il quelque chose sur Terre que vous aimiez vraiment ?

— Tout sauf les gens, répondit-il avec son sourire en biais. À une ou deux exceptions près, évidemment.

Nous n'avions plus grand-chose à nous dire. Je remerciai mon surprenant ami pour nos discussions passionnantes et pour les magnifiques résultats qu'il avait obtenus avec certains des patients.

À son tour, il me remercia « pour les fruits merveilleux », et me tendit un fil de la vierge.

Je fis semblant de le saisir.

— Désolé de vous voir partir, lui dis-je en serrant sa main brune et en me retenant de le prendre dans mes bras. Moi aussi je vous dois beaucoup.

— Merci. Cet endroit me manquera, il a un grand potentiel.

Sur le moment, je crus qu'il faisait référence à l'hôpital, mais bien sûr il parlait de la Terre.

L'infirmier revint en courant avec les photocopies, quelques minutes avant le départ de prot. Je lui rendis les originaux, un peu dans le désordre, mais intacts.

— Juste à temps, dit-il. Mais maintenant il va falloir que vous quittiez la pièce, tout être qui resterait ici serait balayé avec moi. Emmenez-les, ajouta-t-il en désignant les chats.

Je m'exécutai – comment faire autrement ? Chassés du lit, les chats allèrent un par un se frotter contre ses jambes avant de partir en quête d'endroits plus hospitaliers.

— Adieu, voyageur Porter ! dis-je. Prenez garde à ne pas vous faire renverser par un *ap*.

— Non, pas adieu, répondit-il en souriant, *auf wiedersehen* ! Je serai bientôt de retour.

Il pointa un doigt vers le ciel.

— Après tout, K-PAX n'est pas si loin, je vous assure.

Je sortis de la pièce mais laissai la porte ouverte. J'avais demandé au personnel médical de rester dans les parages, prêt à parer à toute éventualité. Je vis le Dr Chakraborty au fond du couloir, près d'un chariot d'urgence avec masque à oxygène. Il ne nous restait que deux minutes à attendre.

Prot, assis à son bureau, rangea son « rapport » dans un dossier et vérifia sa lampe de poche. Puis il posa le panier de fruits et les autres souvenirs sur ses genoux, prit le petit miroir et le regarda fixement.

Enfin il transféra la lampe de poche sur son épaule. À cet instant, un des employés à la sécurité arriva hors d'haleine pour me signaler un appel urgent longue distance. C'était la mère de Robert ! Exactement au même moment, Chuck déboula en courant dans le couloir avec sa vieille petite valise en exigeant de « monter à bord ». Même avec tout ce remue-ménage, je ne quittai pas prot des yeux plus de deux secondes. Mais quand je me tournai vers lui pour l'informer du coup de fil, il avait déjà disparu !

Nous nous sommes tous précipités dans la pièce. Il ne restait de lui que ses lunettes noires posées sur un message griffonné à la hâte :

Je n'en aurai plus besoin pour le moment. Gardez-les-moi, merci.

Obéissant à l'intuition qui m'avait fait supposer qu'il s'était caché dans la réserve pendant les quelques jours prétendument passés au Canada, en Islande et au Groenland, nous descendîmes en courant.

La porte était fermée, et l'employé à la sécurité eut quelques difficultés à trouver la bonne clé. Nous avons attendu patiemment – j'étais à peu près certain de le trouver là – jusqu'à ce que la lourde porte tourne sur ses gonds et que nous allumions la lumière. Les appareils entreposés dans cette pièce auraient suffi à alimenter un petit musée, mais prot ne faisait pas partie du lot. Il ne se cachait pas non plus dans le bloc opératoire ou la salle de séminaire... ni dans aucun des endroits où il aurait pu trouver refuge.

Une des infirmières le découvrit quelques heures plus tard recroquevillé en position fœtale sur le plancher de la chambre de Bess, vivant, mais tout juste. Ses yeux réagissaient à peine à la dilatation, et ses muscles étaient raides comme des morceaux de bois. Je reconnus aussitôt les symptômes – il y avait deux autres patients dans le même état en salle 3B : il était plongé dans un état catatonique profond. Prot avait disparu, abandonnant Robert derrière lui. Je m'attendais à quelque chose dans ce genre, mais ce que je n'avais pas prévu, c'était la disparition de Bess.

Les patients ne semblaient pas le moins du monde surpris par la tournure des événements. Au contraire, ils étaient ravis.

— Ne vous inquiétez pas, me rassura Chuck, dans quelques années il reviendra pour nous emmener tous avec lui.

Giselle fit déchiffrer le rapport (deux cent soixante-douze pages de pax-o) par un cryptographe qu'elle connaissait, et qui se servit de la traduction de *Hamlet* que prot m'avait remise. Sous le titre *Observations préliminaires sur B-TIK* (RX 4987165.233), il s'agissait essentiellement d'une histoire naturelle détaillée de la Terre et d'une chronique des changements récents qui s'y étaient produits, attribués à la croissance « cancéreuse » de l'espèce humaine, sa consommation « stupide » de ses ressources naturelles et son complexe de supériorité « catastrophique » envers les autres

espèces de la planète. Le tout, bien entendu, rédigé avec des lettres capitales pour la Terre et les autres planètes, et des minuscules pour les individus. Il avait également consigné quelques suggestions sur la manière de « traiter » nos « maladies » sociales : élimination de la religion, du capital, du nationalisme, de la famille comme base sociale et éducative – tout cela, d’après lui, ne fonctionnant pas du tout. Or il s’agissait paradoxalement des concepts qui nous tiennent le plus à cœur. Sans ces « rectifications », écrivait-il, le « pronostic » était réservé. Il nous donnait une dizaine d’années pour rectifier le tir. Sinon, concluait-il, « la vie humaine sur la PLANÈTE TERRE ne se prolongerait pas au-delà d’un siècle ». Ses quatre derniers mots étaient cependant assez encourageants :

Oho minny blup kelsur – Ce sont encore des enfants.

Épilogue

La mère de Robert arriva avec Giselle le lendemain du départ de prot et passa le week-end avec nous, mais Robert ne manifesta aucun signe indiquant qu'il la reconnaissait. C'était une femme charmante, bouleversée bien sûr par ce qui était arrivé à son fils. Elle n'avait jamais soupçonné l'existence de prot. Je lui dis qu'il ne servirait à rien de s'attarder plus longtemps et lui promis de la tenir au courant des changements éventuels dans la situation de son fils. Je la conduisis à Newark Airport avant de filer dans les Adirondacks escorté de Chip qui avait avoué en pleurant sa dépendance à la cocaïne. Nous devions y retrouver Karen, Bill, sa femme et sa fille qui nous attendaient.

Ces faits se sont produits il y a environ cinq ans. Je serais tellement heureux de vous annoncer qu'un beau jour Robert s'est réveillé en s'écriant : « J'ai faim, vous n'auriez pas des fruits ? ». Mais, malgré tous nos efforts et une attention constante, il n'est pas sorti de son état catatonique. Comme la plupart des catatoniques, il entend probablement ce que l'on dit en sa présence, mais refuse ou est incapable de répondre. Peut-être arriverons-nous, en redoublant de patience et de tendresse, à le faire émerger un jour de sa condition ?

On a vu des choses plus étranges. J'ai connu des patients qui se sont réveillés après vingt ans de « sommeil ». Il ne nous reste donc qu'à attendre.

Giselle lui rend visite chaque semaine. Le plus souvent, nous déjeunons ensemble et nous parlons de nos vies. En ce moment, elle travaille à un ouvrage sur la mortalité infantile aux États-Unis. Son long reportage sur la maladie mentale qui décrivait prot ainsi que d'autres patients a été publié dans un numéro spécial du journal *Conundrum* consacré à la santé. À la suite de quoi nous avons reçu des milliers de lettres demandant des informations sur K-PAX et des renseignements sur la façon de s'y rendre. Un metteur en scène envisage de tourner la vie de Robert. J'ignore ce qui sortira de tout ça, mais grâce à Giselle et ses efforts incessants, aux informations fournies par la mère de Robert, aux entretiens et aux conversations que j'ai eues avec prot, et à la coopération des autorités du Montana, nous avons maintenant une idée assez claire de ce qui s'est passé au cours de ce terrible après-midi du 16 août 1985, qui s'est prolongé jusqu'aux premières heures du 17. Mais, tout d'abord, quelques détails biographiques.

Robert Porter est né à Guelph, en 1957, d'un père employé dans un abattoir. Peu après la naissance de Robert, le père fut estropié par un bœuf pris de convulsions qui se décrocha et l'écrasa sous son poids. Il souffrit atrocement jusqu'à la fin de ses jours, ne supportant même pas une lumière un peu forte. Il passait de longues heures à se promener avec son plus jeune fils, un garçon heureux et plein d'énergie qui aimait les livres, les puzzles et les animaux. Il ne se remit jamais de ses blessures et mourut quand Robert avait six ans.

Son père avait souvent spéculé sur l'éventualité de formes de vie étonnantes, là-haut dans les étoiles, et Robert conçut un nouvel ami venu d'une lointaine planète où les gens ne mouraient pas si

facilement. Au cours des années qui suivirent, Robert connut de brèves crises de dépression, qu'il mettait à profit pour appeler « prot » à la rescousse, mais il ne fut jamais hospitalisé ou traité pour ce fantasme.

Sa mère trouva un travail mal payé à la cafétéria du lycée, et la famille, qui comptait aussi deux filles, avait du mal à survivre.

Certaines denrées, comme les fruits, étaient rares. Les moments de loisirs consistaient à se promener dans les bois avoisinants, le long de la rivière où Robert avait appris à aimer et apprécier la flore et la faune des champs et de la forêt.

Il était bon élève, toujours prêt à aider ses camarades. À l'automne de l'année 1974, il était alors en dernière année, le Guelph Rotary Club l'avait décoré d'une médaille pour services rendus à la communauté, et il fut élu capitaine de l'équipe de boxe. Au printemps 1975, on lui accorda une bourse pour étudier la biologie à l'université d'État, mais sa petite amie, Sarah Barnstable, tomba enceinte et Robert se sentit obligé de l'épouser et de chercher du travail pour subvenir aux besoins de sa nouvelle famille. Par une cruelle ironie du sort, le seul travail qu'il put trouver était celui-là même qui avait tué son père une douzaine d'années auparavant.

Pour ne rien arranger, sa femme était catholique. Ce mariage mixte était mal vu par les résidents de la petite ville et ils n'avaient pas d'amis. Ce fut sans doute un argument décisif dans la décision qu'ils prirent de s'installer dans une petite vallée isolée à quelques kilomètres de la ville.

Une après-midi d'août 1985, alors que Robert assommait des bœufs à l'abattoir, un intrus se présenta chez les Porter. La mère et la fille étaient dans le jardin et se rafraîchissaient autour d'un arroseur rotatif sur la pelouse. L'homme, un étranger qui avait été arrêté et relâché à plusieurs reprises pour des délits divers – cambriolages, vols de voitures et sévices sur enfants –, pénétra dans la maison par la porte de devant qui n'était pas fermée et regarda Sarah et la petite Jennifer depuis la fenêtre de la cuisine. Puis l'enfant pénétra à l'intérieur, sans doute pour aller à la salle de bains. C'est alors qu'il l'accosta. En entendant les cris de sa fille, la mère se précipita à l'intérieur de la maison. Elles furent toutes les deux violées et assassinées, mais Sarah avait eu le temps de lacérer le visage de l'homme et lui avait pratiquement arraché une oreille.

Robert arriva chez lui à l'instant où l'homme sortait de la maison. Le voyant, le meurtrier battit en retraite dans la maison. Robert comprit très vite qu'il s'était passé quelque chose d'affreux, le poursuivit à l'intérieur, vit les corps ensanglantés de sa femme et de sa fille étendus sur le carrelage de la cuisine, courut dans le jardin où il rattrapa le meurtrier et, avec la force d'un assommeur et d'un boxeur entraîné, brisa le cou de l'homme. L'arroseur rotatif marchait toujours, et ce fut la police qui coupa l'eau le lendemain.

Ensuite, Robert retourna dans la maison, transporta sa femme et sa fille dans leur chambre, les recouvrit d'une couverture, lava et sécha leurs maillots de bain, les rangea, nettoya la cuisine ensanglantée et, après leur avoir fait ses adieux, se rendit à la rivière, ôta ses vêtements et se jeta à l'eau pour tenter de se suicider. On ne retrouva jamais son corps. Toutefois la police conclut qu'il s'était noyé, le dossier fut officiellement refermé, et l'affaire classée.

Il revint à lui quelque part en aval de la rivière, et dès cet instant il ne fut plus Robert, mais prot (un nom sans doute dérivé de Porter). Il erra dans le pays pendant cinq ans avant d'être ramassé à un terminus de bus à New York. Comment a-t-il vécu pendant cette période, cela reste un mystère, mais je soupçonne qu'il a passé la plus grande partie de son temps dans les bibliothèques publiques à étudier la géographie et les langues de tous les pays du monde, au lieu de les visiter vraiment. C'est là aussi, certainement, qu'il dormait, mais où trouvait-il des vêtements et de la nourriture ? Nous l'ignorons.

Qui était prot ? Où élaborait-il ses idées bizarres d'un monde sans gouvernement, sans argent, sans sexe, sans amour ? Je suppose que sa personnalité secondaire était inconsciemment capable d'utiliser des aires ou des fonctions du cerveau que le reste d'entre nous, sauf peut-être les gens affligés du syndrome du « savant » et de certains autres désordres, ne peuvent maîtriser. Doté de cette puissance mentale, il a dû utiliser la plus grande partie de son temps à développer son concept d'un monde idyllique où tous les drames qui avaient brisé la vie de son « ami » Robert ne pourraient se reproduire. Sa vision de cette existence utopique était si intense et si totale qu'au cours des années il a pu la compléter jusque dans les moindre détails, allant jusqu'à inventer une langue. Il parvint même à deviner la nature des soleils et le mouvement des étoiles avoisinantes, ainsi que celui de plusieurs autres planètes qu'il assurait avoir visitées (toutes les données fournies au Dr Flynn et à ses collègues se sont révélées exactes).

Dans son monde idéal, les pères ne meurent pas quand leurs enfants grandissent. Prot a résolu ce problème : un enfant K-PAXIEN voit rarement ses parents ou sait à peine qui ils sont, tout en étant assuré qu'ils vivront probablement pendant un millier d'années.

Il fallait que ce fût un monde sans sexe, et même sans amour, ces besoins si humains qui peuvent détruire les carrières prometteuses, les jeunes vies pleines d'avenir. Et aussi un monde où l'eau n'existerait pas, car elle risquerait d'être utilisée pour arroser la pelouse !

Il n'y aurait pas d'argent dans cet endroit idéal, car le manque de moyens avait empêché Robert d'aller à l'université, l'avait forcé à passer sa vie à détruire les animaux qu'il aimait et à exercer le métier qui avait tué son père. Bien sûr, aucun animal ne serait massacré ou exploité sur sa planète idyllique.

Dans son monde, pas de Dieu ni de religion d'aucune sorte. De telles croyances avaient empêché Sarah d'avoir recours à la contraception, puis condamné son « mariage mixte » aux yeux de la communauté. Sans la religion, de telles difficultés ne surgiraient pas.

Sans doute aussi, ce qui était arrivé à sa femme, à sa fille et à son père l'avait-il convaincu que Dieu n'existait pas.

Et, pour finir, il fallait que ce fût un monde sans écoles, sans pays, sans gouvernement et sans les lois dont prot avait constaté l'incapacité à résoudre les problèmes sociaux et personnels de Robert. Sur sa planète idéale, les êtres ne connaissaient pas l'ignorance et la cupidité qui mènent le monde sur la Terre.

En y réfléchissant, je restais cependant perplexe : s'il aimait tant les animaux, pourquoi Robert

n'avait-il pas déménagé avec sa femme enceinte pour s'installer ailleurs et trouver un autre travail ? C'est Giselle, originaire elle aussi d'une petite ville, qui m'a rappelé que, dans toute l'Amérique, les jeunes, étouffés par des problèmes économiques et des liens familiaux, acceptent des emplois qu'ils détestent et ne bougent plus pour le restant de leurs jours, occupant leur temps libre à oublier leur destin en buvant de la bière, en pratiquant un sport et en regardant des feuilletons télévisés.

Malgré cette perspective assez lugubre, il est probable que, sans les terribles événements du 17 août 1985, Robert, sa femme et sa fille auraient mené une vie assez heureuse. Ils étaient liés par de solides liens familiaux, non seulement entre eux mais avec leurs familles respectives. Hélas, ce jour-là, ce qui arriva fut si dévastateur que la psyché de Robert en fut anéantie. Il fit une dernière fois appel à son alter ego pour qu'il l'aide à surmonter cette horreur inexprimable.

Mais cette fois-ci, prot fut incapable de guérir des plaies incurables de cette Terre, où le viol et le meurtre n'ont pas plus d'importance que les shows télévisés de la veille à la télé. Dans l'esprit de prot, le seul endroit où il pouvait nier des crimes aussi horribles était le monde imaginaire qu'il avait créé, là où la violence et la mort ne sont pas considérées comme un mode de vie. Une belle planète du nom de K-PAX, où la vie est pratiquement délivrée de la douleur et du chagrin.

Il passa les cinq années suivantes à essayer de convaincre Robert de partir avec lui. Mais ce dernier se retira de plus en plus loin dans son monde, là où même prot ne pouvait le suivre.

Pourquoi prot choisit de « retourner » sur K-PAX à cette date précise est encore un mystère, surtout si l'on considère que ses visites précédentes étaient beaucoup plus courtes. Il avait peut-être calculé qu'il lui faudrait un temps considérable pour convaincre Robert de l'accompagner avant de découvrir que même les cinq années qu'il avait décidé de lui consacrer ne seraient pas suffisantes. Quoi qu'il en soit, prot a effectivement quitté cette terre à l'heure dite, et Robert est toujours avec nous en salle 3B.

Le personnel et les patients lui apportent des fruits tous les jours, et je lui ai récemment amené un chiot dalmatien qui ne le quitte jamais, sauf pour aller se promener dehors, mais tout cela il l'ignore. J'ai essayé de stimuler sa curiosité en lui parlant des nouveaux patients arrivés au cours de l'année qui vient de s'écouler, dont un Jésus-Christ flambant neuf que Russell a accueilli en salle 2 par un « J'ai été vous, autrefois. ». Quand un nouveau patient emménage, on lui raconte « la légende de K-PAX », on lui tend un fil de la vierge, l'espoir et les sourires renaissent, ce qui nous rend la tâche un peu plus facile.

Je tiens aussi Robert au courant des activités de Ernie et Howie, qui sont tous les deux sortis et mènent des vies tout à fait normales.

Ernie est employé par la ville comme conseiller auprès des S.D.F et Howie a été engagé comme violoniste dans un orchestre de chambre, à New York. Ernie, qui jusqu'à très récemment n'avait encore jamais embrassé une femme de peur de la contamination, est maintenant fiancé et va se marier. Tous les deux nous rendent régulièrement visite, à moi et à Robert, et Howie a joué plus d'une fois pour les patients et le personnel.

Je l'ai informé du mariage de Chuck et de Mme Archer, qui partagent une chambre en salle 2 non par

obligation, mais parce qu'ils préfèrent attendre ici le retour de prot. Mme Archer, qu'on ne surnomme plus la Duchesse, paraît maintenant beaucoup plus jeune, mais j'ignore si c'est grâce à son mariage ou parce qu'elle a arrêté de fumer. Et puis ils ont « adopté » Maria, qui a déménagé dans un couvent de Queens où elle est une novice épanouie. Ses maux de tête et ses insomnies se sont volatilisés et aucune de ses identités secondaires n'a réapparu depuis qu'elle a quitté l'hôpital.

Russell vient tous les jours prier avec Robert. Il s'est bien remis de son opération d'une tumeur au colon, de la taille d'une balle de golf, et pour le moment il n'y a pas eu de rechute.

Ed va bien lui aussi. Voilà plus d'un an qu'il n'a pas eu de crise violente, aussi l'a-t-on transféré en salle 2. Il passe la plus claire partie de son temps à jardiner en compagnie de la Belle Chatte.

Tous attendent patiemment le retour de prot et le voyage pour K-PAX.

Tous sauf Wacky, qui a récemment renoué avec son ancienne fiancée, quand le mari de cette dernière s'est retrouvé en prison pour un séjour prolongé. À ma connaissance, personne n'en a informé Robert – prot ne savait-il pas ce genre de choses ?

Peut-être sait-il également que Mme Trexler est maintenant à la retraite. Sur mes conseils, elle voit régulièrement un psychanalyste ; voilà des années, me dit-elle, qu'elle ne s'est pas sentie aussi bien.

Quant à Betty McAllister, elle est tombée enceinte peu de temps après le départ de prot, et elle est maintenant la mère de triplés. Prot a-t-il quelque chose à voir là-dedans, je l'ignore.

Bien sûr, je lui ai également parlé du nouveau travail de ma fille Abby.

À présent que ses deux enfants vont à l'école, elle est rédactrice d'*Animal Rights Forum*, dont le siège est à Princeton. Cela aurait plu à prot. Quant à Jenny, qui est maintenant en troisième année de médecine à Stanford, elle espère rester en Californie pour s'occuper des malades du sida dans la région de San Francisco. Ses choix sexuels et son refus de nous donner des petits-enfants est de peu d'importance quand on pense à son dévouement à l'égard des autres, et je suis très fier d'elle. Tout comme Freddy, d'ailleurs, qui joue en ce moment dans une comédie musicale à Broadway. Il vit à Greenwich Village avec une ravissante jeune danseuse, et nous le voyons beaucoup plus souvent que lorsqu'il était pilote.

Mais celui dont je suis le plus fier, c'est Will, qui s'intéresse de près à la fille de Bill et Eileen Siegel : il l'appelle tous les jours, pour le plus grand profit de la compagnie des téléphones. Je l'ai invité une ou deux fois à l'hôpital pour lui montrer comment son vieux père gagne sa vie, mais, quand il a rencontré Giselle, il a décidé de devenir journaliste. Je suis beaucoup plus proche de lui que je ne l'ai jamais été de Fred et des filles. Je remercie prot, à qui je suis redevable de tant de choses.

J'ai abandonné le poste de directeur de l'institut à Klaus Villers.

Malgré son décret limitant le nombre de chats et de chiens dans l'hôpital à six par salle, il accomplit un travail remarquable, bien meilleur que tout ce que j'aurais pu faire. Et maintenant, allégé des tâches administratives et d'un bon nombre de conférences, je passe la majeure partie de mon temps

de travail avec mes patients, et tous mes loisirs avec ma famille. J'ai arrêté de chanter à l'hôpital pour les anniversaires, mais ma femme insiste pour que je continue à le faire sous la douche – elle dit que, sinon, elle a du mal à s'endormir. Nous savons tous les deux que je ne suis pas Pavarotti, mais j'ai tout de même le sentiment que ma voix est proche de la sienne, et le reste n'a pas beaucoup d'importance.

J'aimerais dire à Robert que Bess va bien, mais elle a disparu avec la lampe de poche, le miroir, la boîte de souvenirs et nous n'avons aucune idée de l'endroit où elle a bien pu se cacher. Si vous voyez une jeune femme noire au joli visage assise sur un banc, les genoux sous le menton et se balançant d'avant en arrière, je vous en prie, aidez-la et dites-nous où elle est.

Bien sûr, j'aimerais beaucoup annoncer à Robert que je sais où se trouve son ami prot. Je lui ai fait écouter toutes les bandes de nos entretiens, mais il n'a manifesté aucun signe de reconnaissance. Je lui dis d'attendre encore un peu, que prot a promis de revenir. Il entend tout cela, roulé en boule sur son lit, pareil à une étrange chrysalide, sans jamais battre des paupières. Mais peut-être comprend-il.

Prot réapparaîtra-t-il un jour ? Et comment s'est-il rendu de sa chambre à celle de Bess sans qu'on se rende compte de rien ? Nous a-t-il hypnotisés ? A-t-il utilisé une technique que nous ne comprenons pas ? Allez savoir. Je souhaite de tout mon cœur pouvoir à nouveau lui parler un jour, ne serait-ce qu'un instant, pour lui poser les questions que je n'ai jamais eu l'occasion de lui poser auparavant. Je pense que nous aurions pu apprendre bien davantage de prot, et peut-être aussi de tous nos patients. La guérison de bon nombre de nos maux physiques nous attend peut-être dans les forêts tropicales, et les remèdes à nos maux sociaux sont peut-être cachés dans les replis mystérieux de nos cerveaux.

Qui sait ce que n'importe lequel d'entre nous serait capable d'accomplir s'il se concentrait avec l'intensité à laquelle prot parvenait, ou s'il contrôlait sa volonté ? Si notre désir était suffisamment fort, pourrions-nous comme lui voir la lumière ultraviolette ? Ou voler ? Ou encore dépasser notre « enfance » et créer un monde meilleur pour tous les habitants de la Terre ?

Peut-être reviendra-t-il un jour. D'après ses calculs, il ne devrait pas tarder. Giselle, qui l'attend patiemment, n'a aucun doute là-dessus, pas plus que les patients et le personnel qui veille sur ses lunettes noires posées sur la table près du lit de Robert. Parfois, la nuit, je sors dans le jardin et je contemple le ciel, la constellation Lyra, et je m'interroge...

Glossaire

Å (ångstrom) : dix millionième de millimètre.

Abréaction : libération de la tension émotive obtenue en faisant resurgir une expérience traumatisante refoulée.

Adro : graine de K-PAX.

Affabulation : remplacement d'un trou de mémoire par une image que le sujet croit être vrai.

Affect : état émotif ou comportement d'un patient interné en psychiatrie.

Agape : étoile de la constellation Lyra.

Aïkido : sport de combat japonais qui utilise la force de l'adversaire pour le déséquilibrer.

Anamnèse : souvenir d'événements passés.

Ap : animal ressemblant à un petit éléphant, sur K-PAX.

Balnok : arbre de K-PAX à grandes feuilles.

Brot : *orf* (ancêtre des *dremers*).

C : la vitesse de la lumière (300 000 kilomètres à la seconde).

Chorée : dysfonctionnement du système nerveux caractérisé par des mouvements brusques et involontaires, évoquant une danse.

Coprophilie : obsession des selles.

Drak : graine rouge de K-PAX ayant un goût de noisette.

Em : un genre de grosse grenouille qui vit dans les arbres, sur K-PAX.

Fled : être K-PAXIEN non décrit.

FLOR : planète inhabitée dans la constellation du Lion.

Horn : insecte de K-PAX.

Hypnose : état de transe induite permettant la résurgence des souvenirs ainsi qu'une sensibilité accrue à des suggestions extérieures.

Jart : mesure équivalant à 0,36 km, sur K-PAX.

K-MON : un des deux soleils de K-PAX (appelé aussi Agape).

Korm : être de K-PAX semblable à un oiseau.

K-PAX : planète de la constellation Lyra.

Kree : légume k-paxien semblable à un poireau.

K-RIL : un des soleils de K-PAX (appelé aussi Satori).

Kropin : champignon de K-PAX ressemblant à une truffe.

Lika : légume k-paxien.

Mano : un dremer.

Mot : animal k-paxien ressemblant à une mouffette.

Narr : personne qui doute.

Neuroleptique : composé chimique ayant des propriétés antipsychotiques.

NOLL : planète de la constellation du Lion.

Orf : un des « chaînons manquants ».

Paranoïa : désordre mental caractérisé par un sentiment de persécution.

Patuse : instrument musical k-paxien ressemblant à la viole de gambe.

Fantasme : croyance fausse qui résiste au raisonnement ou à la confrontation avec la réalité.

Prot : voyageur.

Reldo : village de la planète K-PAX.

Ruli : être ressemblant à une vache.

Satori : étoile de la constellation Lyra.

Syndrome des personnalités multiples : dysfonctionnement psychologique caractérisé par l'existence d'une ou plusieurs personnalités distinctes, qui prennent à tour de rôle le contrôle d'un corps.

Syndrome du savant : condition caractérisée par des capacités mentales exceptionnelles,

généralement associées à un niveau assez bas d'intelligence.

Swon : voir Em.

Tersipion : planète de la constellation du Taureau.

Thon : une graine k-paxienne.

Syndrome de La Tourette : désordre neurologique caractérisé par des mouvements involontaires récurrents, et parfois par des grognements, des aboiements ou des onomatopées.

Trod : être ressemblant à un chimpanzé.

Yort : petite prune.

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à nombre de personnes pour leur aide généreuse, et tout particulièrement à John Davis pour nos discussions approfondies, Burton H. Brody, Rea Wilmshurst, C.A.

Silber et Robert Brewer pour leurs lectures critiques du manuscrit.

Je remercie également mes éditeurs Robert Wyatt et Iris Bass pour leurs excellents conseils, Ida Giragossian qui m'a suggéré de m'adresser à eux, et mon agent Maia Gregory pour son intelligence et ses encouragements opportuns. Et aussi, comme toujours, ma femme Karen pour son appui constant dans tous les projets que j'ai entrepris.

En avril 1990, le Dr William Siegel, un collègue de Long Island, me demanda de me charger d'un malade d'une trentaine d'années qui était la proie d'un étrange fantasme : il se prenait pour un habitant d'une planète nommée K-PAX. Cela tombait très mal. Directeur suppléant de l'Institut psychiatrique de Manhattan, j'étais débordé de travail. Mais ce cas m'intéressait.

L'homme, qui n'avait pas de nom – et s'attribuait celui de prot –, arriva début mai. Ensuite, nous nous vîmes régulièrement pendant plusieurs mois.

Je me pris d'une grande curiosité et d'une grande estime pour ce patient, comme ce récit, je l'espère, en témoignera. Bien que certains de ces entretiens aient été rapportés dans des revues scientifiques, j'ai écrit ce livre en témoignage de ce que prot m'a appris sur moi-même.

Gene Brewer

Gene Brewer est né en 1937 dans l'Indiana. Après des études à l'Université du Wisconsin, il se spécialise en biologie moléculaire, et effectue des recherches sur l'ADN.

K-PAX, son premier roman, a été publié à ce jour dans onze pays.

FIN.

[1] À vos souhaits.

[2] N'est-ce pas ?

[3] Néologisme : pauvre type triste.

[4] Barbe bleue.

[5] Les Peanuts sont les personnages du dessinateur Schulz, le père du chien Snoopy (N.d.T.).

[6] Werner Karl Heisenberg était un physicien allemand. Il fut l'un des fondateurs de la mécanique quantique.